3,90 € N° 468 – FÉVRIER 2016

PREMIERE

WWW.PREMIERE.FR

Biopic
Le good Jobs de Danny Boyle

Portfolio
Eric et Ramzy enfin l'Oscar !

Le Roi Leo

Interview exclusive

PREMIERE

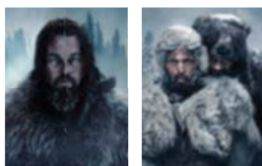


PHOTO DE COUVERTURE ©ANDREW COOPER (THE WEINSTEIN COMPANY)

PHOTO DE COUVERTURE ©SÉBASTIEN VINCENT

DANIEL DE ALMEIDA Directeur de la rédaction (59 06) ddealmeida@premiere.fr
NATHALIE LASSERRE Directrice artistique (59 15) nlasserre@premiere.fr
GAËL GOLHEN Rédacteur en chef (59 11) ggolhen@premiere.fr
GÉRARD DELORME Rédacteur en chef adjoint (59 07) gdelorme@premiere.fr
CHRISTOPHE NARBONNE Chef de rubrique Critiques (59 18) cnarbonne@premiere.fr
FRÉDÉRIC FOUBERT Responsable News (59 09) ffoubert@premiere.fr
SANDRINE GUIOC 1re SR (59 13) sguioc@premiere.fr
PIERRICK GIGAN Maquettiste (59 10) pgigan@premiere.fr
ÉLISABETH DOUMAX Assistante (59 00) edoumax@premiere.fr

COLLABORATIONS
TEXTES : BERNARD ACHOUR, MATHIAS AVERTY, JULIA BAYER-AGOSTINI, HENDY BICAISE, JONATHAN BLANCHET, ISABELLE DANEL, FRANÇOIS GRELET, LÉONARD HADDAD, DAMIEN LEBLANC, FRANÇOIS LÉGER, BENJAMIN ROZOVAS, YAL SADAT, ÉRIC VERNAY
RETOUCHES PHOTO : SAMUEL SMITH / ICONOGRAPHIE : VIRGINIE GERVAIS
RÉDACTRICE GRAPHISTE : MARY D'ANDREA / GRAPHISTES : SAMUEL SMITH
SR : FRANÇOISE JALLOT, VALÉRIE MAILLARD, ESTELLE RUET

PREMIERE.FR
VANINA ARRIGHI DE CASANOVA Chef d'édition cinéma (59 08) varrighidecasanova@premiere.fr
MATHIEU LECERF Chef d'édition news (59 16) – mlecerf@premiere.fr
ÉLODIE BARDINET Rédactrice cinéma – ebardinet@premiere.fr
NICOLAS BELLET Responsable séries (59 03) – nbellet@premiere.fr
FRANCOIS LÉGER Rédacteur cinéma
CHARLES MARTIN Rédacteur séries
CLARA NAHMIAS Rédactrice actus
ÉDOUARD OROZCO Social media editor (59 19) – eorozco@premiere.fr
SYLVESTRE PICARD Rédacteur cinéma (59 20) – spicard@premiere.fr

FABRICATION
THIBAUT LEFEBVRE tlefebvre@premiere.fr

MARKETING
STÉPHANE CANOT (59 04) Responsable marketing – scanot@premiere.fr

PUBLICITÉ
RÉGIE PREMIÈRE : 2-8, rue Gaston-Rébuffat, 75019 PARIS
PRUNE BARBION (59 01) Directrice de clientèle cinéma
VALÉRIE RUIMY (59 21) Directrice de clientèle
JULIETTE RAULT (59 01) Chef de publicité
MÉLANIE MARIE (59 27) Directrice opérations spéciales
MATHILDE CHEREL (59 05) Conception/création
GILLES POTTIÉE-SPERRY (59 02) Traffic manager

ADMINISTRATION ET FINANCES
AUDREY CAHAN Directrice administrative et financière (01 44 65 58 05)
ANGÉLA BELLOT Responsable des ressources humaines (01 44 65 58 02)

COMMANDE ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES
Tél. : 03 20 12 86 01 / BP 4 – 59718 Lille Cedex 9

ABONNEMENT
Tarif standard 1 an 30 €. Avion sur demande. Suisse : 1 an 59 CHF.
Dynapresse Marketing SA, 38, av. Vibert, CH, 1227 Carouge. Tél. : 022 308 08 08.
Fax : 022 308 08 59. E-mail : abonnements@dynapresse.ch.
Belgique 1 an 30 € : Rossel & Cie – Service abonnements – Rue Royale, 100 – B-1000 Bruxelles. Tel : 078/05.05.10 - E-mail : premiere@rossel.be – compte bancaire : BE61 3100 4963 7717.
Canada : « Express Mag », 8155, rue Larrey, Anjou, Québec H1J 2L5.
Tél. : (514) 355-3333 ou (1) 800 363-1310 (français) ; (1) 877 363-1310 (anglais).
Fax : (514) 355-3332. Prix : 1 an 49 $, USA. Prix : 1 an 49 $, Canada (TPS et TVQ non incluses). "Première" ISSN 0399-3698, is published monthly (10 times per year, except January and August) by Première SAS, c/o Distribution Grid. at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA.
Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ. Postmaster :
Send address changes to "Première", c/o Express Mag, PO Box 2769, Plattsburgh, NY, 12901-0239.

VENTE DÉPOSITAIRE
ISSN 0399-3698. Tous droits de reproduction textes et photos réservés pour tous pays sous quelque procédé que ce soit. Commission paritaire : nº 1117 K 82451.
Imprimé en Belgique par Renny-Roto sa, Rue de Rochefort 211, 5570 Beauraing.
Dépôt légal : octobre 2015 – Distribution NMPP.

BERNARD MARCHANT Directeur de la publication
DANIEL DE ALMEIDA Directeur général
SIBYLLE DE FAUCAMBERGE Directrice marketing direct (01 44 65 58 08)
ISABELLE FARGIER Responsable ventes au numéro (01 44 65 58 16)

ADRESSE
2-8, rue Gaston-Rébuffat, 75019 Paris Tél. France : 01 44 65 59 00.
Tél. International : 33 1 44 65 59 00. Pour joindre votre correspondant, composez le 01 44 65, ou le 33 1 44 65, suivi des 4 chiffres mentionnés après le nom de votre interlocuteur.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE / PRINTED IN BELGIUM
Ce magazine est édité par : Première SAS, au capital de 2 234 820 €, 1-3, avenue de Flandre, 75019 Paris, RCS Paris 803 014 364.
Président : Bernard Marchant.

ATTENTION, LE SERVICE ABONNEMENTS CHANGE D'ADRESSE
Gérer vos abonnements, abonnez-vous, réabonnez-vous ou posez vos questions
Par internet : www.premiere.fr (rubrique « Abonnez-vous »)
Par téléphone : 03 88 66 28 63 (France) – (00 33) 3 88 66 28 63 (étranger)
Ouvert du lundi au vendredi de 8 h à 12 h et de 13 h à 18 h
Par courrier : Première abonnements – 19, rue de l'Industrie – BP 90053
67402 ILLKIRCH CEDEX
Par email : premiere@abopress.fr





Pirater les Oscars

Il y a, au moins, un type au monde qui veut un Oscar autant que Leonardo DiCaprio. Il s'agit de Ted Sarandos. Depuis plusieurs semaines, le patron des contenus de Netflix ne cache pas son ambition, porté par *Beast of No Nation*, film de guerre tortueux, signé Cary Fukunaga.

Mais pas plus que le *Chi-Raq* de Spike Lee, produit par son concurrent Amazon, le film n'a été sélectionné dans la moindre catégorie. Les deux correspondent pourtant aux canons du film d'auteur à bon budget et avec casting qu'affectionne l'Académie. Mais l'arrivée de ces nouveaux joueurs dans le paysage suscite inquiétude et polémique. Quatre réseaux d'exploitants ont ainsi boycotté *Beast* que Netflix a décidé de diffuser simultanément, rompant le délai habituel de quatre-vingt-dix jours. Aux États-Unis, *Chi-Raq* est lui aussi disponible en salles en même temps que sur Amazon Prime.

On comprend que les exploitants ne veuillent pas encourager une chronologie qui redéfinit les règles de l'expérience cinéma, ambition dont ne se cache pas Ted Sarandos.

En ignorant leurs films, l'Académie des Oscars a-t-elle souhaité préserver leurs intérêts et ceux des studios traditionnels ? Ou ces deux films, bien accueillis par la critique, ne sont-ils tout simplement pas au niveau ?

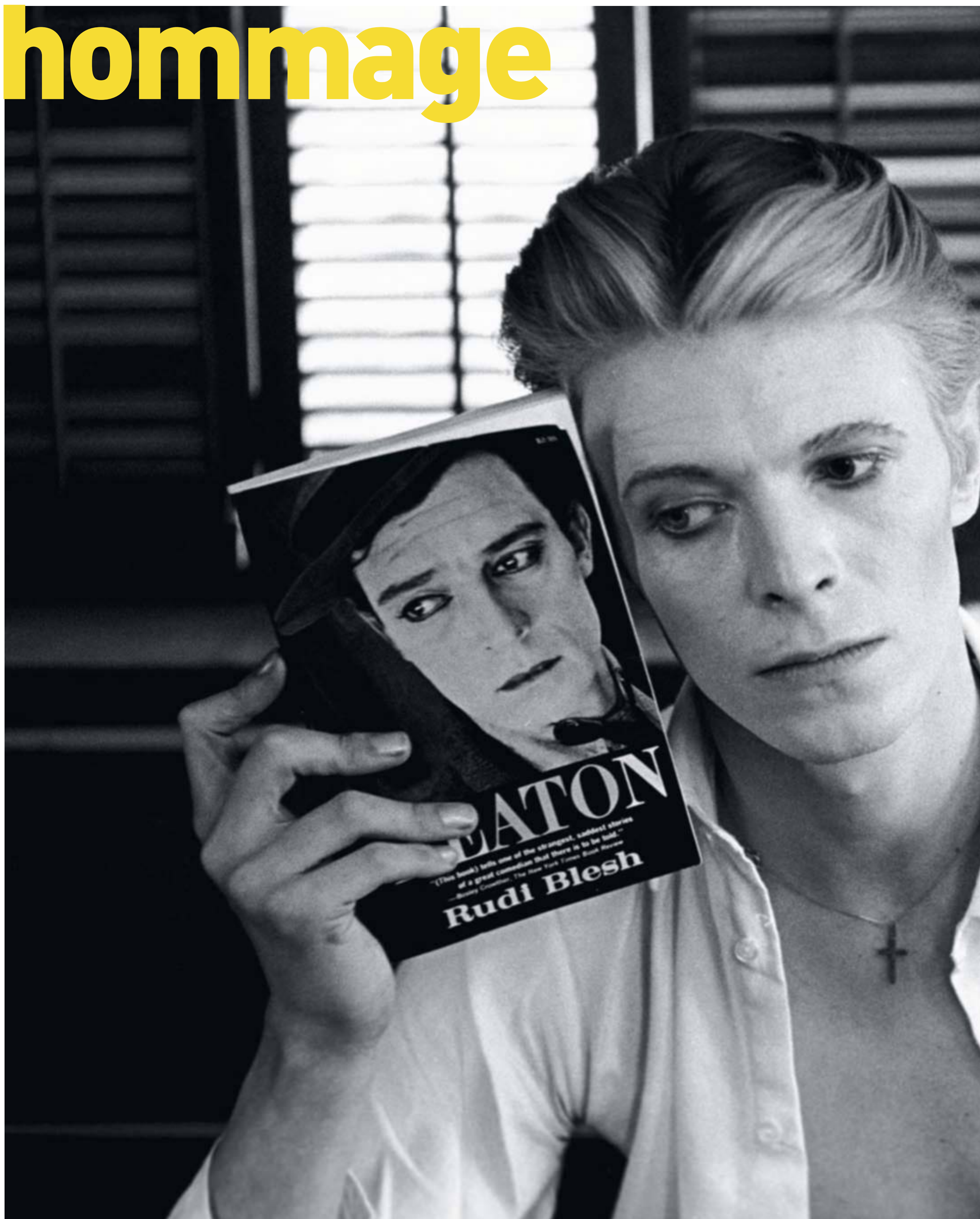
Néanmoins, les acteurs de la SVOD ont une économie idéale pour le cinéma indépendant. Portés par des millions d'abonnés qui viennent profiter non d'un produit mais d'un catalogue, Netflix et Amazon peuvent prendre plus de risques, leur modèle étant plus proche de la télévision cablée type HBO que de l'économie du cinéma rivée au box-office de chaque film.

Modestement, ils entendent révolutionner les deux industries : « Imaginez un monde dans lequel tout ce que vous voulez voir sur l'écran est Netflix », résumait récemment un article de *Fast Company.* On ne sait pas si Sarendos attendra son Oscar plus longtemps que DiCaprio. Mais, à l'instar de ce dernier, il n'en a peut-être tout simplement déjà plus besoin…

Daniel de Almeida
directeur de la rédaction
@dandealmeida sur twitter
(twitter.com/dandealmeida)

Premiere.fr évolue ! Nous attendons vos retours à cette adresse : http://bit.ly/VotreAvisPremiere

hommage





David Bowie

(1947-2016)

C'était à Cannes, en 1983. Bowie présentait *Furyo* de Nagisa Oshima et *Les Prédateurs* de Tony Scott. *Première* faisait sa couverture avec l'extraterrestre. « Le Jack Celliers que m'a offert Oshima est de tous mes rôles celui qui se rapprocherait le plus d'un humain ordinaire », nous confiait-il à l'époque. « Ordinary Human » ? Même en prisonnier de guerre chez Oshima, Bowie ne l'a jamais été, surtout pas dans sa bizarre et fascinante carrière cinématographique où il apparaissait toujours – alien chez Roeg, Nikola Tesla chez Nolan, agent du FBI chez Lynch – venu d'ailleurs, tombé sur terre. **SYLVESTRE PICARD**

PHOTO STEVE SHAPIRO - CORBIS.


PHOTO DR

hommage

Alan Rickman
(1946-2016)

Pour toute une génération, il restera Severus Rogue, ce professeur ambigu qui domine de son ombre Harry Potter. Mais pour l'histoire du cinéma, Alan Rickman sera à jamais Hans Gruber, le génial terroriste de *Piège de cristal*. Son premier rôle sur grand écran. « Je n'ai jamais joué Gruber comme un méchant », déclarait-il. Le costard (son idée), l'intelligence suprême qui faisait exploser le cliché du vilain... C'est, en partie, grâce à ce personnage que la saga *Die Hard* allait entrer dans la légende. *Yipee-ki-yay,* Hans. **S.P.**

468
sommaire

PHOTOS SÉBASTIEN VNCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. MAQUILLAGE ET COIFFURE : DANIELA ESCHBACHER ASSISTÉE DE CÉCILE SÉGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS.



Kung-fu kaïra

Dans *Pattaya*, **Franck Gastambide** emmène ses kaïras en Thaïlande rejouer *Kickboxer* avec des nains, mais se défend d'avoir voulu faire une suite, et prépare un film d'action. Mais, alors, c'est pour quand *Les Kaïra 2* ?

PREMIÈRE : C'est à cause du départ de Medi Sadoun et Jib Pocthier que tu refuses qu'on parle d'un *Kaïra 2* ?
FRANCK GASTAMBIDE Non, non ! D'ailleurs, ils ne sont pas partis. Après le carton des *Kaïra*, cela aurait été logique d'enchaîner sur une suite. Mais avec Medi, nous nous sommes dit que ça risquait de nous enfermer à jamais là dedans. Medi a alors tourné dans *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* (Philippe de Chauveron), puis *Les Francis* avec Jib. Mais nous savons que nous nous retrouverons un jour pour tourner *Les Kaïra 2*.

Tu as déjà des idées pour écrire le scénario ?
Il faut laisser passer trois, quatre ans, apporter d'autres éléments : le couple, les gamins. Injecter de la comédie romantique chez les mecs qui écoutent 2Pac et portent des Airmax. C'est vrai que, à l'origine, je voulais faire *Les Kaïra 2* en Thaïlande. Les Américains vont à Cancun, les bourgeois au Cap-Ferret et les mecs de banlieue à Pattaya.

En fait, *Pattaya*, c'est ton *Petits Mouchoirs*.
(Rire). C'est ça ! Le point de départ, c'était mes potes qui partent en vacances en Thaïlande, un super terrain de jeu, avec ses excès, ses *ladyboys*. Et j'ai rajouté l'intrigue de *Kickboxer* pour nourrir et structurer le tout. *(Rire)*. J'ai copié ce film plan par plan, avec les mêmes dialogues, la même musique. Alors que c'était *La Haine* qui nourrissait *Les Kaïra*.

Le film de Kassovitz a l'air d'être le point de départ de ton cinéma.
Après *Les Rivières pourpres* où je jouais le rôle de maître-chien, Kasso m'a présenté à Kim Chapiron et Romain Gavras de Kourtrajmé. Ça a été ma formation. Je sortais de Melun et je voyais des mecs qui avaient accès à du matos de fou, des bancs de montage numérique, des *fish eye*... Mais nous n'avions pas la même culture cinéma. Moi, j'étais plutôt *team* Luc Besson. J'allais voir *Taxi* avec mes potes au Gaumont Carré-Sénart à Melun et on repartait en faisant des dérapages sur le parking. Le cinéma, c'est aussi ça. Mais, lorsque j'ai vu *La Haine* à 16 ans, j'ai reçu la plus grosse claque de ma vie et j'ai alors compris la puissance des images.

Et tu es retourné le voir au *Première Cinéma Club* à l'occasion des 20 ans du film…
Oui, pour la 300e fois. Et je retrouve, à chaque fois, les sensations de mes 16 ans. J'ai emmené quelqu'un qui ne l'avait jamais vu et qui a compris alors tout ce que j'avais pu y voler pour l'injecter dans *Les Kaïra*. *La Haine*, je m'en nourris en permanence pour son dynamisme, les dialogues, l'énergie et les plans. Par exemple, alors qu'on était très en retard pour la scène des deux nanas en burqa dans *Pattaya*, je me suis souvenu de la scène où Vinz et Saïd vont à la salle

PHOTO ROBERT ASCROFT / CPI SYNDICATION / AGENCE A



« *La Haine*, je m'en nourris en permanence. »

de boxe, avec ce travelling avant qui s'arrête net sur eux en plan large. J'ai voulu reproduire la même chose. Sans Kasso, je serais, aujourd'hui, vigile dans un supermarché à Melun.

Tu as tourné, récemment, dans *Made in France* de Nicolas Boukhrief...
Nicolas est un fan absolu des *Kaïra*. Quand il m'a déclaré que j'étais le John Waters français, j'ai répondu : « Ah, oui merci !», sans savoir du tout qui c'était *(Rire)*. Il a relu le script de *Pattaya*, j'ai coupé des scènes sur ses conseils. Lui et Kasso m'ont donné aussi quelques idées au montage. Gad *(Elmaleh)* m'a conseillé pour le côté comédie pure et quelques techniques de vannes. Gaspar Noé est venu voir *Pattaya*. Je ne suis pas sûr que Noé et Kasso soient allés voir *Joséphine*.

Comment te sens-tu au milieu de *Joséphine 2*, *Les Tuche 2*, *La Tour 2*... qui sortent tous ce mois-ci ?
Je suis le plus segmentant, le plus trash. Et on ne va pas chercher 4 millions d'entrées comme eux. *Pattaya,* c'est un tout petit film, 4 millions d'euros de budget. Quand Gad et Ramzy viennent tourner chez moi, ce n'est certainement pas pour gagner de l'argent. Ce n'est pas une comédie familiale. Ce que je tourne est trop crade pour être diffusé en prime time, donc les télés ne me financent pas. Avec aussi peu de moyens, c'est une bagarre de tous les jours. J'ai réalisé des scènes d'action en quasi impro. Quand je les revois, je me dis, bien sûr, qu'il aurait fallu des plans serrés, une caméra à l'épaule en plus, etc. Ramzy disait que sur *Les Kaïra* il était payé moins que l'ours. C'est faux : il était payé autant. *(Rire).*

Tu as eu des propositions de films « TF1-compatible » ?
De grosses propositions, oui, avec un script déjà tout fait. Et tu ne sauras pas quoi ! *(Rire)*. J'accepterai de réaliser des films de commande quand je n'aurai plus d'idées. Sinon, je suis en train d'écrire mon premier gros film, une comédie d'action avec Omar Sy. Nous avons la même envie de bosser ensemble. On en parle, malgré son planning chargé. En attendant, je compte réaliser un film d'action romantique avec Sabrina Ouazani. C'est la Michelle Rodriguez française.

INTERVIEW SYLVESTRE PICARD

↘ *Sortie le 24 février, critique page 99.*



1991. Surf + zeitgeist = hit générationnel
Un flic infiltre un gang de braqueurs-surfeurs. Sous-estimé à sa sortie, *Point Break* est pourtant devenu un classique. « C'est une histoire intemporelle », théorise Edgar Ramirez, qui reprend le rôle de Bodhi dans le remake. « C'est un film à plusieurs niveaux de lecture : une charge contre le système, un conte spirituel, une superbe histoire d'amitié et un film de sports extrêmes. » Un mélange des genres qui n'avait aucune raison de fonctionner à l'écran. Et pourtant…



1991 (bis). La « naissance » de Kathryn Bigelow
L'année de la sortie de *Point Break*, Kathryn Bigelow divorce de James Cameron. Couronnée de succès, la cinéaste s'impose comme l'une des rares femmes à avoir crocheté la porte des studios US. Elle va pourtant passer les années 2000 comme Pat Swayze et Keanu Reeves : au creux de la vague. Aujourd'hui, après ses deux Oscars pour *Démineurs* et le carton de *Zero Dark Thirty*, elle est revenue au top.



1994. *Drop Zone, Point Break* chez les parachutistes
Des malfrats qui se shootent aux sensations extrêmes, un flic qui les infiltre pour mieux les faire coffrer… *Drop Zone* de John Badham avec Wesley Snipes a absolument tout piqué à *Point Break*, oubliant cependant d'embarquer le talent durant le casse. Mais au-delà de ce nanard sympathique, c'est une partie de l'industrie qui ne s'est jamais remise du film de Kathryn Bigelow. *Terminal Velocity*, *Cutaway*, des séquences entières de *GTA IV*… Les aventures de Bodhi et Johnny Utah ont défini une époque et inventé un sous-genre (le film de chute libre ou de braquage extrême) et un continent de la pop culture.

Vingt-cinq ans après la sortie de *Point Break*, on fête la sortie de… *Point Break*. Le premier remake officiel du hit de Kathryn Bigelow, qui couronne un quart de siècle de pompages et d'hommages. Retour sur le phénomène avec Edgar Ramirez, le Patrick Swayze des temps modernes.

Point Break, lame de fond



2001. *Fast and Furious*, le remake officieux
« *Fast and Furious* est un remake de *Point Break* », assure Edgar Ramirez. « Au lieu d'être surfeurs, ils font des courses illégales en voitures ! C'est pour ça que *Fast and Furious* est une si bonne franchise. On appelle notre remake *Point Break* parce qu'on a Bodhi et Johnny Utah, mais la structure est la même que dans *Fast*. Dans les deux cas, ce sont des types hors du système qui se battent contre l'ordre établi. Il y a mille façons de réinterpréter *Point Break*. »

2005. L'hommage de *Brice de Nice*
« Tout est dans *Point Break*, tout. Un mec, quand il voit ce film, il devient bilingue en surf. » En fan hardcore de *Point Break* et de Bodhi, le surfeur winner de Jean Dujardin attend la vague ultime. Avant lui, *La Cité de la peur* revisitait la scène du chargeur vidé vers le ciel avec moult prouts. En 2007, Edgar Wright nous refaisait la même sans les flatulences dans le génial *Hot Fuzz*. Et difficile de ne pas voir un hommage au gang des présidents dans la scène du braquage de *The Dark Knight Rises*. *Point Break* est partout.





2016. Le remake dopé aux sensations fortes
Une relecture testostéronée du film de Kathryn Bigelow fait le focus sur les sports extrêmes, l'action et une déferlante de scènes chocs. « Le monde était différent il y a vingt-cinq ans, mais ce besoin de protéger l'esprit humain des menaces du matérialisme et du capitalisme reste le même », avance Ramirez. « Il s'agit d'aller plus loin, de répliquer, de détruire ces forces qui nous oppressent. Bodhi et son groupe sont plus pragmatiques. Ce sont des combattants. » **FRANÇOIS LÉGER**

↘ Sortie le 3 février.

PHOTOS DR

UNE PÉPITE.
L'Express

UN MAGNIFIQUE PORTRAIT DE FEMME.
Première

UNE HÉROÏNE PASSIONNANTE.
Télérama



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
PRIX DE L'AVENIR
FESTIVAL DE CANNES

Nahid

un film de Ida Panahandeh









CINE + CLUB   Télérama   le 24 février   Causette   Révélation PREMIERE   memento films

révélation

Avant de jouer le rôle principal de *Peur de rien* de Danielle Arbid, Manal Issa s'intéressait à peine au cinéma et voulait créer son entreprise. En incarnant une Libanaise de 18 ans qui découvre avec un regard neuf la France des années 1990, elle dévoile une cinégénie aveuglante.

Manal Issa

« JE NE CONNAISSAIS RIEN AU CINÉMA »

Libanaise et Française, arrivée en France en 2006 avec ses parents après la guerre, Manal Issa suit une école d'ingénieur à Angers, et se spécialise dans la robotique appliquée aux systèmes industriels. En fin de dernière année, elle est contactée sur Facebook pour rencontrer Danielle Arbid, que son profil intéresse. Manal, qui va très peu au cinéma, connaît de nom la cinéaste : « J'avais vu ses films, parce qu'ils parlent du Liban. » De part et d'autre, le déclic est immédiat. Deux semaines après la première rencontre, elle apprend qu'elle est retenue.

« J'AI COMPRIS L'IMPORTANCE DU REGARD »

Avec Danielle Arbid, Manal regarde *À nos amours*, *Rosetta*, des films en rapport avec son personnage dans *Peur de rien*. La préparation se fait de manière intuitive. « Plus je voyais Danielle, plus je comprenais sa démarche. Elle ne m'a jamais dit qu'elle racontait telle période de sa vie. » Le personnage qu'elle joue observe sans arrêt, alors Manal se rend compte de l'importance du regard. « Je suis un peu la même personne, j'observe, je ne parle pas beaucoup, je suis introvertie. » Techniquement, elle apprend sur le tas comment diriger son regard, prendre conscience de la caméra, contrôler le mouvement de ses mains, et surtout, intérioriser.

« JE N'AURAIS PAS PU TROUVER DES MECS SANS INTERNET »

Se projeter dans les *90s* n'est pas trop compliqué tant qu'il s'agit de singer le langage ou la mode vestimentaire. Mais s'adapter aux codes de communication est une autre affaire : « Je ne sais pas si j'aurais pu faire comme elle pour trouver des mecs sans smartphone ni Internet. » Elle se dit timide. « Si je veux avouer mes sentiments à un garçon, je lui dis d'abord par SMS ou par mail. Pourtant, elle a aimé se retrouver dans ce qu'elle appelle « les années d'avant ». « J'ai l'impression que c'était magique ! »



« J'AI EU DE LA CHANCE POUR UN PREMIER FILM »

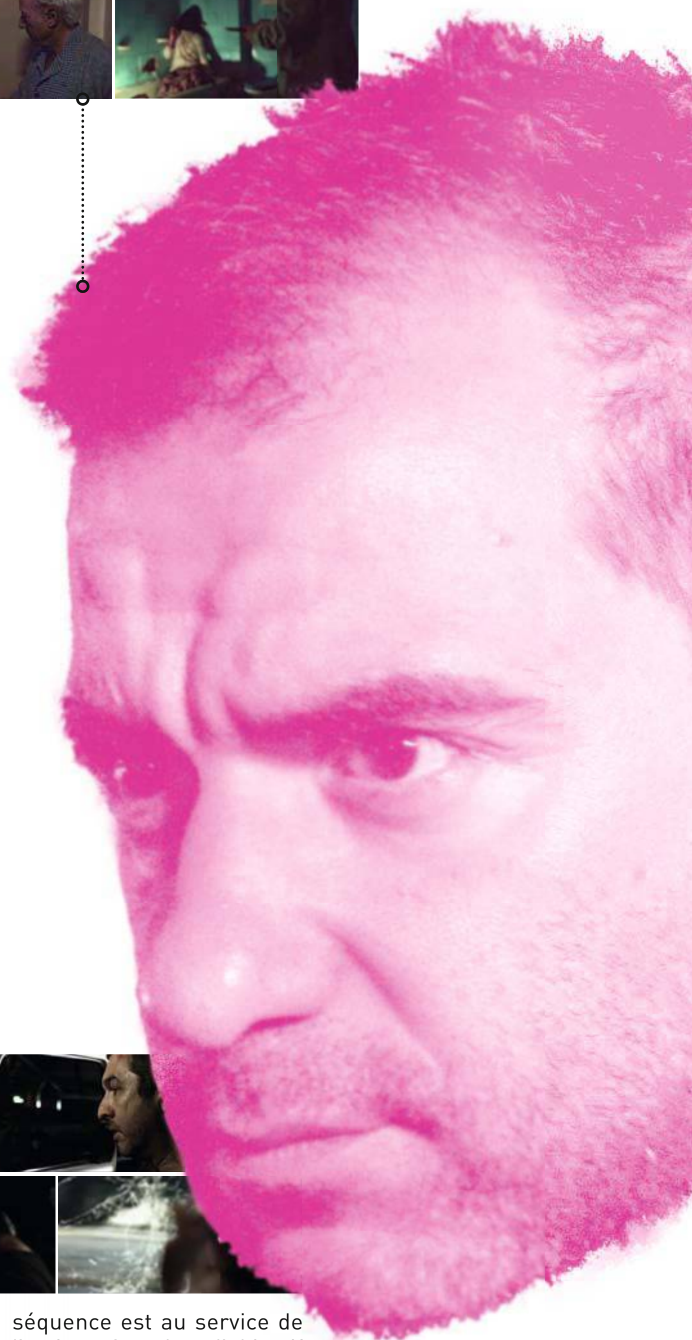
Manal se félicite d'avoir connu une première expérience aussi heureuse : « Avec Danielle, c'était particulier, la rencontre a été si facile. » Aussitôt après, elle a été approchée par une directrice de casting pour jouer un des rôles principaux du prochain Bonello, *Paris est une fête*, sur un groupe de jeunes terroristes. Manal n'a aucune idée de ce à quoi le film va ressembler, sinon que la différence avec *Peur de rien* est énorme : « C'est un autre type de cinéma, beaucoup plus méthodique et coûteux, avec de l'action, des caméras partout et constamment en mouvement. » Aujourd'hui, l'ex-future dirigeante d'entreprise a un agent, et elle est prête à continuer le cinéma, à condition que les propositions lui plaisent.

GÉRARD DELORME

↘ *Sortie le 10 février 2016, critique page 94.*

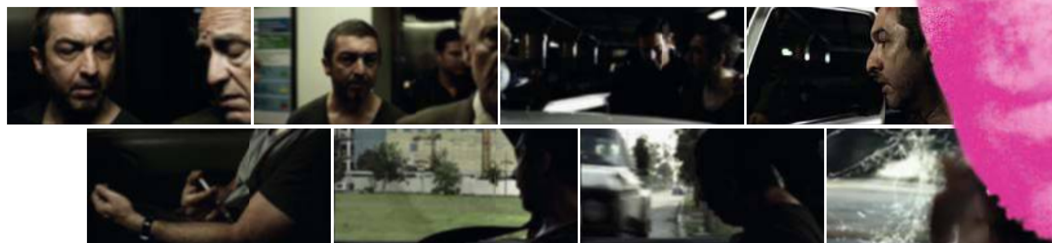
PHOTO SÉBASTIEN VINCENT





1 IL VISE LE *RIDE*
« Il existe déjà énormément de films sur les enlèvements : des thrillers, des films noirs… Je voulais que *El Clan* soit un *ride*, comme les montagnes russes. On s'assoit, on attache sa ceinture et, quand ça démarre, on a peur. On ne sait pas ce qui va se passer. C'est mon fantasme de cinéma, et je me sers du plan-séquence pour le réaliser : avec cette sensation d'immédiateté, et de réalisme qu'il procure, il abolit la distance avec le spectateur, qui peut même se retrouver « à l'intérieur » de l'action (…) Au bout d'un moment on est tellement proche du personnage que personne ne s'attend à ce qui va arriver. J'adore la réaction des spectateurs qui ressortent du film le souffle coupé. »

2 IL AIME SE COMPLIQUER LA VIE
« Le plan-séquence provoque une sensation de réel, de fluidité, alors que c'est exactement le contraire quand on le réalise. Un plan-séquence, c'est un enfer de préparation, de planification, où rien n'est fluide, rien n'est naturel, où personne ne peut avoir le moindre sentiment de spontanéité (…) La scène décisive d'*El Clan (on ne dira pas laquelle pour préserver l'effet)* a été très difficile et nous a demandé beaucoup de temps. Techniquement c'est un plan très compliqué. Ce qui m'a beaucoup fait rire, c'est qu'à Hollywood, où l'on filme des dinosaures et des navettes spatiales, on m'a demandé comment je l'avais fait. »



3 C'EST UN MANIPULATEUR
« Le cinéma est toujours affaire de manipulation, mais le plan-séquence pousse l'idée à l'extrême. Le montage est la manipulation des éléments en vue de provoquer une certaine réaction. Le plan-séquence est la manipulation des éléments de montage réalisée directement pendant le tournage. La manière d'ordonner les éléments dans un plan pour susciter telle idée ou provoquer telle sensation. On peut concentrer le mouvement quelque part pour détourner l'attention, alors que ce qui est important se passe ailleurs. Dans *Carancho* et *El Clan*, quand le plan-séquence est au service de l'action, c'est dans l'objectif d'immerger le spectateur au cœur de la mise en scène pour éviter qu'il anticipe sur ce qui va arriver. C'est un effet narratif pour créer la surprise. Dans *Leonera* ou *Elephante blanco*, j'utilise le plan-séquence comme un outil descriptif. »

PHOTOS DR

4 IL VEUT SAVOIR OÙ IL VA
« La scène-clé d'*El Clan* est restée identique depuis le tout premier *draft* du script. On ne pouvait pas la manquer parce que si ce plan ne fonctionnait pas, je crois que l'ensemble du film aurait été raté. Quand j'ai entendu parler de cette histoire pour la première fois *(celle du fait-divers qui a inspiré « El Clan »)* j'avais 13 ans. Une famille séquestrait ses amis et les tuait. Nous n'avons appris le dénouement que plusieurs années plus tard. C'était si fort que, lorsque j'ai commencé à penser à un film quelques temps plus tard (vers 2007), je me suis souvenu davantage des suites du fait-divers que des détails de l'affaire elle-même. C'est de là que je suis parti et c'est ça qui donne tout son sens au film. »

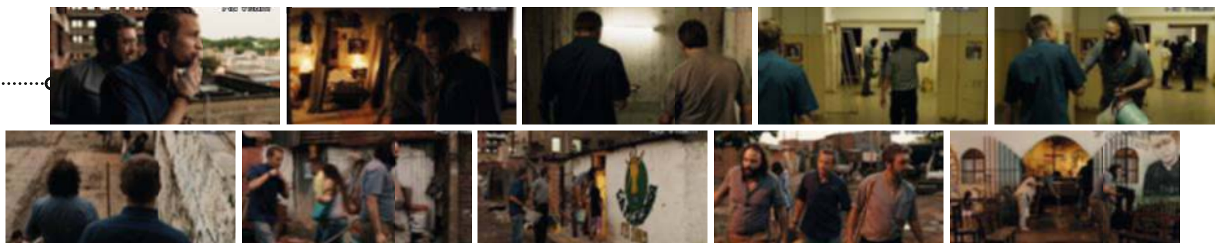
5 C'EST UN SADIQUE
« Guillermo Francella est un acteur comique très populaire. J'ai écrit le rôle pour lui, mais c'était compliqué pour nous deux : si le personnage d'Arquimedes ne fonctionnait pas, ça aurait été une catastrophe, car au lieu de faire peur il aurait fait rire. Il a fallu opérer un changement radical, qui passait par le physique, sa manière de marcher, de se tenir, de parler, de respirer même. C'est un type hyperexpressif, qui parle beaucoup avec les mains et tous les traits du visage. C'était compliqué de refréner tout ça. Et puis je lui ai imposé une contrainte terrible : celle de ne jamais cligner des yeux. Alors les plans-séquences de cinq minutes, il les finissait avec les yeux en larmes, me suppliant d'arrêter ! »

PROPOS RECUEILLIS PAR VANINA ARRIGHI DE CASANOVA



Pourquoi Pablo Trapero est accro au plan-séquence

Il en met dans tous ses films : façon documentaire dans l'univers carcéral de *Leonera* ou les méandres urbains d'*Elephante blanco* ou, à l'inverse, comme un effet de style un peu mégalo à la fin de *Carancho* ou tout au long d'*El Clan*, succession de prouesses stylistiques. Quel que soit son but, le cinéaste argentin choisit le plan-séquence pour l'atteindre. Et souvent, ça marche.



Sortie le 10 février, critique page 94.

Fury Road to the Oscars



Avec ses 10 nominations aux Oscars, *Mad Max – Fury Road* talonne *The Revenant* (qui en a 11). Et *Seul sur Mars* est aussi dans la course. Mais au fait : depuis quand exactement les blockbusters se prennent-ils pour des films à Oscars ?



Dans le cinéma américain, tout paraît simple. Il y a les blockbusters, ces gros machins qui squattent l'essentiel du calendrier de mars à décembre. Puis les films indépendants, à l'agonie depuis que tous les auteurs ambitieux sont partis bosser du côté des chaînes câblées. Et enfin les films à Oscars, sérieux, bien peignés et propres sur eux. Mais les frontières n'ont pas toujours été aussi nettes. Vers la fin des *70s*, on a même pu penser que l'histoire de l'Académie allait se confondre avec celle des marchands de pop-corn. La preuve, les trois films séminaux du genre « *summer blockbuster* » *(Les Dents de la mer, Star Wars, Les Aventuriers de l'Arche perdue)* ont tous été nommés à l'Oscar du meilleur film. Puis les routes se sont mises à diverger, irréconciliables, à deux trois exceptions près *(Titanic, Gladiator, Le Retour du roi)*.

PLUS TOUT SEUL SUR MARS

Tout change autour de 2008, quand l'universellement acclamé et très sérieux *The Dark Knight* lance le débat sur la légitimité des films de superhéros dans la course à la récompense suprême ; puis en 2010, au moment où l'Académie change les règles du jeu et fait passer le nombre de nominations pour le meilleur film de 5 à 10. Depuis, des hits comme *Inception, Avatar, District 9* ou *Gravity* se sont retrouvés en compète, contribuant à brouiller les pistes. Reste à comprendre à quel moment précis un blockbuster devient un film d'auteur aux yeux de l'institution. Vu d'ici, où George Miller est regardé comme un dieu vivant et où *Mad Max – Fury Road* a fait l'ouverture de Cannes, ça paraît simple. Évident. Mais pourquoi alors la plupart des inventeurs du blockbuster moderne (McTiernan, Bruckheimer) n'ont-ils jamais été couronnés ? Pourquoi *Schindler* et pas *Jurassic Park* ? Les nominations de *Fury Road* et *Seul sur Mars* semblent, aujourd'hui, envoyer un message fort, sans qu'on sache pour autant très bien si leur présence est due à leur pertinence socio-politique (*Mad Max* malaxe féminisme et écologie ; *Seul sur Mars* clôt les années Obama sur une note d'espoir) ou à l'âge du capitaine (Miller a 70 ans, Ridley Scott 78 ans). Le dernier *Star Wars*, pourtant adoré, a ainsi dû se contenter d'une poignée de nominations techniques, comme au bon vieux temps de l'apartheid anti-blockbuster. J.J. Abrams va-t-il devoir attendre trente ans avant d'être célébré ? *Seul sur Mars* est-il vraiment plus respectable que *Le Réveil de la Force* ? Vivement *Transformers 5*. **FRÉDÉRIC FOUBERT**

PHOTOS DR

"FASCINANT - MAGISTRAL"
Première

"EXTRAORDINAIRE"
Le Monde

72 VENISE 2015 LION D'ARGENT MEILLEUR RÉALISATEUR

le crime est une affaire de famille

tiff.40 SÉLECTION OFFICIELLE



PEDRO ALMODÓVAR
PRÉSENTE

el CLAN

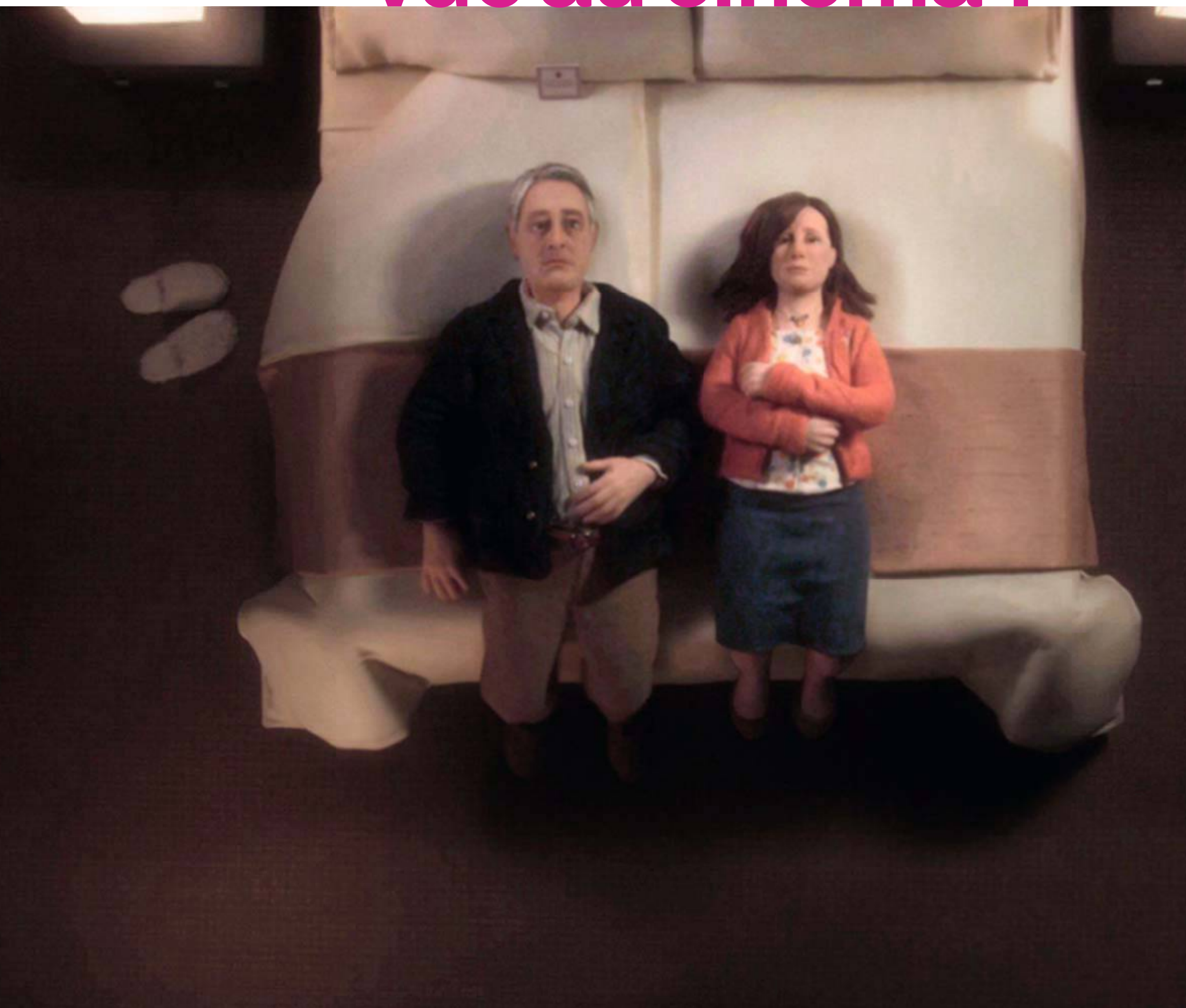
UN FILM DE PABLO TRAPERO

diaphana DISTRIBUTION

sélection PREMIERE · Le Monde · **AU CINÉMA LE 10 FÉVRIER** · Télérama · france info

interview express

“Et si c’était la scène de sexe la plus réaliste vue au cinéma ?”



Après s'être baladé « dans la peau de John Malkovich », puis dans la tête de Jim Carrey (*Eternal Sunshine…)*, Charlie Kaufman raconte dans l'étrange *Anomalisa* une histoire d'amour déchirante. Avec des marionnettes. Son ami Duke Johnson et lui nous expliquent comment ils s'y sont pris.

PREMIÈRE : Vous avez utilisé le pseudonyme Francis Fregoli pour signer la pièce dont le film est tiré, et c'est aussi le nom de l'hôtel dans le film. On peut y voir un indice sur le syndrome de Fregoli, qui désigne le trouble psychiatrique dont souffre votre personnage. De quoi s'agit-il ?



CHARLIE KAUFMAN : Il s'agit d'un trouble psychologique qui porte celui qui en est victime à croire qu'un même individu se déguise en plusieurs personnes pour le persécuter. J'avais découvert cette maladie au moment où je projetais d'écrire une pièce radiophonique avec trois interprètes, et je cherchais le moyen de faire jouer plusieurs personnages à un même acteur. La solution m'est apparue : j'ai affecté le personnage de Michael du syndrome de Fregoli. C'était aussi une métaphore pour exprimer sa déconnexion des autres. à cette occasion, j'ai utilisé un pseudonyme, parce que j'avais écrit une autre pièce jouée le même soir. Pour le film, nous ne pouvions pas utiliser le véritable nom de l'hôtel de Cincinnati dont nous nous étions inspirés, alors j'ai repris mon pseudo. C'est un indice que les gens peuvent comprendre ou pas. Toutes les interprétations sont les bienvenues. Personne n'a tort, personne n'a raison.

Difficile d'imaginer que cette histoire a d'abord été jouée sur scène. Quels changements avez-vous apportés pour en faire un film ?

CHARLIE : L'idée de départ a été développée spécifiquement pour une pièce radiophonique. Il n'y avait donc pas d'action sur scène, seuls des acteurs en train de lire leur texte. Comme il n'y avait rien à voir, j'ai essayé par des moyens strictement sonores de faire comprendre aux auditeurs qu'en dehors de deux personnages tous les autres se ressemblaient. C'est pourquoi j'ai choisi une voix unique pour les interpréter. Lorsque nous avons décidé de l'adapter à l'écran, nous nous sommes demandé comment transformer visuellement des artifices qui, à l'origine, étaient sonores, et nous avons rajouté l'action et les décors que vous voyez dans le film. Il fallait déterminer aussi le ton visuel. De ce point de vue, ce n'était pas très différent d'un projet habituel.

« Nous aimons la nature organique et imparfaite de l'animation image par image. »



Qu'a apporté l'animation image par image que vous n'auriez pas pu réaliser en prises de vues traditionnelles ?

DUKE JOHNSON : On aurait pu adapter cette histoire avec de véritables acteurs, mais elle aurait été différente. L'animation lui donne précisément sa spécificité, sa singularité. Ce que nous aimons dans l'animation image par image, c'est sa nature organique, imparfaite. On voit tous les défauts. L'apparence des marionnettes aide à illustrer la nature fracturée des personnages. L'esthétique ajoute une âme et une qualité onirique. Certains thèmes, comme la fatalité, sont illustrés par le fait que les personnages sont animés : on peut sentir l'influence de forces extérieures qui les manipulent.

On n'aurait pas pu non plus représenter autrement tous les personnages avec le même visage.

DUKE : Cela serait faisable en utilisant l'image de synthèse, mais l'effet serait très différent. On le remarquerait comme le nez au milieu de la figure. Sous cette forme, on s'attend presque à ce que les personnages aient la même apparence.

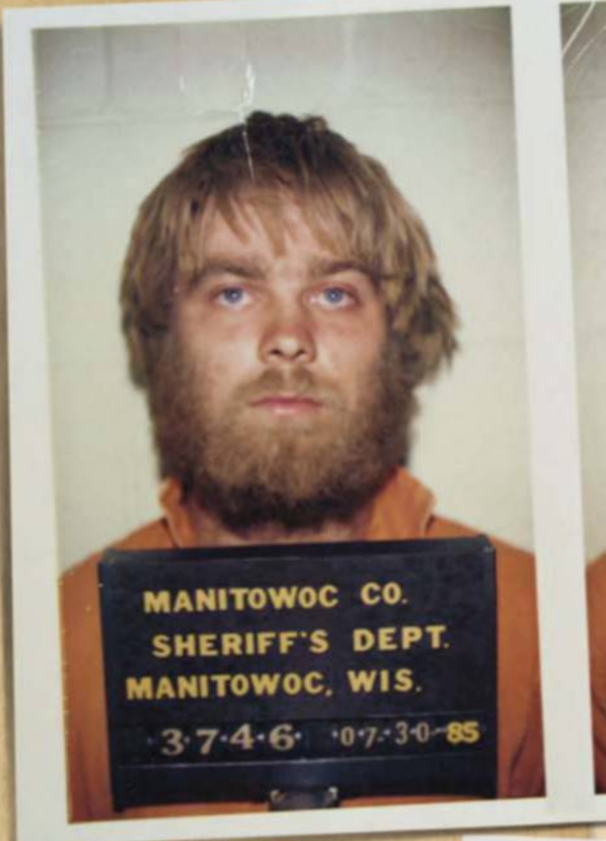
L'émotion suscitée par la scène de sexe n'aurait probablement pas fonctionné de la même façon en prises de vues réelles. Comment l'avez-vous conçue ?

CHARLIE : C'est intéressant. De nombreuses personnes nous ont dit que c'est la scène de sexe la plus réaliste qu'ils aient vue au cinéma. Nous avons recherché l'authenticité et le respect des personnages. Nous avons essayé d'être fidèles à la façon dont nous pensions qu'ils se comporteraient à ce stade de leur relation après tout ce qui avait précédé. Nous ne voulions pas que cela puisse avoir l'air comique ou que l'on puisse détourner les yeux. La scène devait se dérouler dans son intégralité. Nous souhaitions qu'ils aient des corps qui ne soient pas ceux d'acteurs. Je crois que les spectateurs se sont sentis proches de cette scène de sexe parce qu'ils ont reconnu que ça n'était pas des acteurs en train de simuler devant une équipe de tournage. Ce fait retiré de l'équation a pu jouer au niveau inconscient. Ce sont autant de particularités, plutôt inhabituelles au cinéma, qui contribuent, peut-être, à donner à l'ensemble une impression d'authenticité. **INTERVIEW GÉRARD DELORME**

↘ Sortie le 3 février, critique page 90.

PHOTOS PARAMOUNT

Making a Murderer (Laura Ricciardi et Moira Demos, 2015)
L'affaire En 1985, Steven Avery, rejeton d'une communauté white trash de Manitowoc, dans le Wisconsin, est accusé du viol d'une riche habitante de la région. Il passe dix-huit ans en prison jusqu'à ce qu'un relevé ADN l'innocente. De retour chez lui, il devient le héros des opprimés. Mais les ossements d'une photographe sont retrouvés au milieu de sa casse auto. Et Steven prend alors perpète.
La série Elle opère le démontage en règle d'une impitoyable machine à broyer les individus. La dignité appartient aux victimes.
Les répercussions Depuis la série, les pétitions pleuvent. Les stars se mobilisent. Obama lui-même regrette de ne pouvoir intervenir. Le combat continue.



Steven Avery a-t-il tué ou est-il victime d'une incroyable machination judiciaire ? Visible sur Netflix, la série docu *Making a Murderer* secoue mieux que n'importe quel thriller. Enquête sur l'étrange séduction du genre *True Crime*, entre journalisme d'investigation, odyssée humaine et voyeurisme militant.

Les dossiers de l'écran



Un coupable idéal (Jean-Xavier de Lestrade, 2001)
L'affaire En mai 2000, dans le parking d'un hôtel de Jacksonville, en Floride, une touriste est assassinée. Aiguillé par la police, son mari accuse un Afro-Américain de 15 ans, Brenton Butler. Timide, celui-ci clame son innocence.
Le film Une mise en accusation du système judicaire américain par un irrésistible as du barreau en guerre contre le racisme institutionnel. Pendant ce temps, Brent et sa famille se recueillent dans la dignité. Le suspense jusqu'au verdict est tuant…
Les répercussions Oscar du meilleur documentaire en 2002 pour le Français Jean-Xavier de Lestrade.

Soupçons
(Jean-Xavier de Lestrade, 2004)
L'affaire Michael Paterson, auteur de romans à succès, a-t-il tué sa femme dans l'escalier ?
La mini-série Une plongée *all-access* dans un procès hyper médiatisé, avec crime passionnel, victime célèbre et *twists* sidérants, comme dans les meilleurs thrillers. Paterson, empêtré dans le mensonge de son hétérosexualité, est fascinant… Impossible de dire, avec certitude, s'il est coupable ou non. Ajoutez un super duo d'enquêteurs (l'avocat bling et le détective au chapeau), et vous tenez le chef-d'œuvre absolu du *True Crime*.
Les répercussions À voir par vous-mêmes.

Serial (Sarah Koening, 2014)
L'affaire Le meurtre, vieux de quinze ans, d'une lycéenne retrouvée morte dans un parc à Baltimore. Son ex-boyfriend, Adnan Masud Syed, purge une peine à perpétuité. Et s'il n'était pas coupable ?
Le podcast Une distillation du travail d'enquêteur et de *storyteller* à la Dickens dans une forme de récit oral échevelée. Le renouveau actuel de la production filmique de séries *True Crime* vient de la radio.
Les répercussions Trois semaines après la diffusion du dernier épisode, la cour du Maryland accède à la demande en appel de Syed et annonce des preuves supplémentaires. La saison 2 de *Serial* est en cours de diffusion.

SERIAL





Brother's Keeper **(Joe Berlinger et Bruce Sinofksy,1992)**
L'affaire En 1990, à Munnsville, dans l'État de New York, la mort de Bill Ward attire l'attention sur le style de vie des frères Ward, trois vieux ermites baignant dans leur crasse. Delmert, l'aîné, est arrêté pour le meurtre de William...
Le film Au cœur de l'Amérique rurale, au plus pauvre de la pauvreté, coule une source à laquelle s'abreuvent les fables. Filmé en son direct, dans un format 1.33 d'une beauté fruste, *Brothers' Keeper* ressemble à l'épisode perdu du *Décalogue* de Kiezlowski. Caïn et Abel chez les fermiers hillbilies.
Les répercussions Le film n'a pas eu d'influence sur le verdict.

La trilogie *Paradise Lost*
(Joe Berlinger et Bruce Sinofsky, 1996-2011)
L'affaire En 1993, trois petits garçons sont assassinés à West Memphis, dans l'Arkansas. Damien, Jason et Jessie, trois ados « bizarres », écopent de la peine de mort. La légende des « Trois de Memphis » débute ici.
Les films Ce n'est plus un simple *True Crime* : c'est une odyssée humaine, le Antoine Doinel du docu criminel. Berlinger accompagne Damien Echols pendant dix-huit ans d'enquêtes et de rebondissements insensés.
Les répercussions Les films ont généré une campagne nationale pour la relaxe des « Trois ». Une condition à leur libération : qu'ils plaident coupable (!). Ce qu'ils ont fait, en 2013. Le tueur présumé ne sera jamais inquiété.







The Jinx **(Andrew Jarecki, 2015)**
L'affaire Robert Durst, milliardaire excentrique, est soupçonné de trois meurtres pour lesquels il a été blanchi. Celui de sa femme, de son voisin et de sa meilleure amie. Mais il y a plus étrange...
La mini-série Durst voit sa mère sauter d'un toit à l'âge de 7 ans.Ryan Gosling le joue dans un film d'Andrew Jarecki. Durst voit le film et demande à se faire interviewer par le cinéaste. Jarecki tente de piéger Durst, mais Durst se piège lui-même aux toilettes, oubliant que son micro est branché...
Les répercussions Au lendemain de sa « confession », Durst est arrêté. Les questions affluent. Quelle déontologie pour ces nouveaux investigateurs du réel ?

Le Dossier Adams **(Errol Morris, 1988)**
L'affaire 1977, dans le comté de Dallas. Le meurtre d'un policier conduit à une condamnation à mort pour Randall Dale Adams, vagabond sans histoires. Son accusateur ? Un ado multirécidiviste de 16 ans.
Le film Il y a quelque chose du *De Sang-Froid* de Capote dans cet exposé de la ruralité marginale et de ses sous-entendus homo. Mais Morris dénonce avant tout la violence d'un système qui fait la chasse aux innocents. Première confession obtenue face caméra. Première fois qu'on voit des officiels mentir à la barre... Le prototype du *True Crime*.
Les répercussions Le gouverneur du Texas abandonne les poursuites contre Adams.
Il aura passé douze ans en prison. **BENJAMIN ROZOVAS**



PHOTOS NETFLIX. EDITIONS MONTPARNASSE. DR



Comment la lumière fut

Caroline Champetier revient sur son travail auprès d'Anne Fontaine pour éclairer le mystique *Les Innocentes*.



Immersion dans un couvent de Bénédictines dans une Pologne occupée par les Russes, *Les Innocentes* brille surtout par l'incroyable travail visuel de Caroline Champetier. Avec sa photo en clair-obscur, ses images imprégnées de peinture hollandaise, la chef opératrice poursuit sa réflexion sur la représentation du religieux entamée avec *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois. Et oblige à se demander comment elle façonne ses « lumières divines ».

LAISSER SOUFFLER L'ESPRIT

« On ne théorise pas sur la façon de créer une "lumière divine". De toute façon, la lumière, au cinéma ou en photo, relève de l'esprit, sinon c'est de l'éclairage. Cela induit une forme de recherche de beauté qui n'est surtout pas de la joliesse. Il y a cinquante-cinq minutes de nuit dans *Les Innocentes* qui le rendent complètement distinct de *Des hommes et des dieux.* La stylisation des scènes nocturnes a ainsi entraîné une réflexion sur l'association de températures de couleurs différentes données par la nuit, la lune, les lampes à pétrole… Le film joue alors beaucoup sur ces oppositions bleu/orange, chaud/froid. *Des hommes et des dieux* était stylisé autrement. J'avais notamment été inspirée par les autoportraits de Rembrandt pour traiter ces visages d'hommes et pour faire ainsi apparaître la lumière à des endroits parfois surprenants. »

RESPECTER L'INCARNATION

« Pour *Les Innocentes*, je ne me suis pas posé la question de surprendre, mais de mettre de l'intensité dans les situations et dans les personnages. En filmant ces sœurs dont on ne voit que les visages, sans la médiation des cheveux, d'une coiffure quelconque, j'ai immédiatement pensé que nous avions un devoir de restitution de la peau. Avec Anne, nous revenions sans cesse sur *Thérèse* d'Alain Cavalier dont le rapport à la carnation nous fait rentrer dans le film. Ces sœurs devaient exister à l'écran non pas à travers des péripéties mais à travers les vibrations de leur peau. Un écrivain, ami d'Anne, a dit en sortant d'une projection que leurs visages, encadrés par les voiles, sont des fenêtres sur l'esprit et sur le monde, des cadres dans le cadre. C'est une belle définition.

ÉCOUTER LE RITUEL

« La grande intelligence de Xavier Beauvois a été de dire que la liturgie des hommes étant très incarnée et représentée, il suffisait de laisser tourner la caméra. Chez les femmes, c'est différent. Elle est moins démonstrative et passe beaucoup plus par les chants. Dans la première séquence de ce type, la caméra part des visages, s'en rapproche extrêmement puis s'en éloigne pour finir en très gros plan. On rentre vraiment dans la liturgie, on l'interprète. » **C.N.**

Mr Klein de Joseph Losey

Avec l'histoire de ce trafiquant d'art qui fait affaire en utilisant les biens spoliés et devient victime d'une erreur d'identité (il est pris pour un juif), Losey signait un suspense glacé, métaphysique et historique. Il offrait surtout à Alain Delon l'un de ses plus grands rôles. *Klein* est d'ailleurs le chant du cygne de la star. Le film où l'on voit, pour la dernière fois, qu'il est cet immense acteur astral, un comédien qui ne joue pas, mais exécute, suggère, incarne. Dans sa filmographie, Klein est le cousin de Tancrède l'aristo du *Guépard*, le frère maudit de *Rocco* ou le jumeau du *Samouraï*, un homme trompé de l'histoire qui permet à Delon de faire briller sa splendide et sauvage énigme. Réflexion sur la folie et la dépossession de soi, analyse des méandres de l'État policier, *Mr Klein* est du sur-mesure pour la star qui porte son rôle comme un masque de terre et s'interroge constamment sur son identité. Troublant.



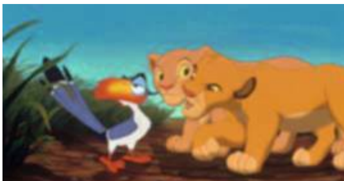
À ne pas rater en février sur **arte**

Ce film est diffusé le 21 février à 22 h 45 sur Arte, en partenariat avec Première.

Cinq films qui ont nourri *Zootopie* par Rich et Byron



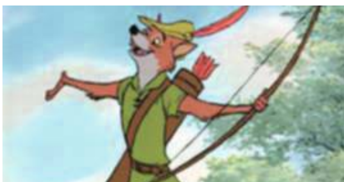
48 heures
« Le film séminal du point de vue de l'écriture. L'alliance du flic et du voleur, c'est l'idée même du scénario. »



Le Roi Lion
« Tout est parti de là. On voulait faire un nouveau *Roi Lion*, faire parler des animaux Disney. Et voilà. »



L'Arme fatale
« On a essayé d'injecter le maximum de vannes, de dialogues qui claquent. C'est ça l'essence du *buddy movie*. »



Robin des Bois
« Notre référence de *character design*. *Zootopie*, c'est la sensibilité 2D de Disney avec la qualité de la 3D moderne. »



Un fauteuil pour deux
« Le riche et le pauvre dans l'Amérique *80s*… On est forcément nourris par le génie Saturday Night Live. »



Zootopie

Buddy movie, comédie de mœurs, film politique, film-monde, film-fable, le tout animé avec la qualité Disney canal historique… Bienvenue dans le grand parc d'attractions de *Zootopie*, présenté par son duo de réalisateurs Rich Moore et Byron Howard.

PREMIÈRE : Il n'y a que des mammifères dans *Zootopie*. Pourquoi ?
BYRON HOWARD : On y a réfléchi. Nous avons passé un an à faire des recherches, des croquis dans tous les sens. On a une centaine d'espèces différentes dans le film final.
RICH MOORE : Il fallait choisir. On est restés sur une dynamique proie/prédateur, et les mammifères offraient le plus de possibilités…
BYRON : On a aussi choisi de virer les singes du film. Ils sont déjà trop proches de nous. Ça n'aurait pas été drôle. Et puis, on n'avait que quatre-vingt-dix minutes. On ne peut pas mettre tous les animaux.
RICH : Il ne faut pas étouffer le film avec des explications. Le récit doit être sa propre justification. Pas besoin d'ennuyer le spectateur avec du *background*, de raconter pourquoi les animaux règnent sur Terre, etc.
BYRON : C'est très difficile de faire simple. On a toujours la tentation de surexpliquer les choses. Chez Disney, le but, c'est d'être direct. Faire confiance au public et à son intelligence.

Pourquoi avoir choisi un renard et un lapin ?
RICH : Bonne question. Déjà parce que ce sont des ennemis naturels. Ça donne tout de suite une dynamique au récit : deux ennemis forcés de collaborer, de devenir amis au fur et à mesure du film. Ensuite choisir un lapin qui veut devenir flic, qui veut dépasser sa condition naturelle de gentil herbivore, ça fournit une autre dynamique, une intrigue de polar.
BYRON : C'est aussi une question d'échelle. Dans *Zootopie*, les animaux vont de l'éléphant à la souris. Le renard peut menacer des rongeurs, mais se retrouve écrasé par d'autres prédateurs. C'est un personnage équilibré.
RICH : Enfin, le renard est un super archétype. L'arnaqueur, le fourbe, le *trickster*…



Comment Ginnifer et Jason ont-ils créé leurs héros ?

Ginnifer Goodwin : Judy
« Pour créer Judy, le point de départ a été d'observer des lapins qui passent du calme à l'état d'alerte en une microseconde, explique l'animatrice Kira Lehtomaki. Et dès que Ginnifer a été castée, je me suis passée en boucle ses sessions d'enregistrement pour nourrir Judy. L'enjeu était de tenter de reproduire toutes les bonnes vibrations positives et optimistes qui rayonnent de Ginnifer et de les condenser en un personnage. »



Jason Bateman (Nick)





Ginnifer Goodwin (Judy)



Jason Bateman : Nick
« Si on a utilisé les mimiques de Jason Bateman pour développer Nick ? Bien sûr que oui, raconte l'animateur Chad Sellers. Nick est un connard cynique, adorable, supercool, tout à fait le genre de personnage de Jason. Il est venu nous voir dans le studio pour qu'on puisse le croquer et le transformer en renard. On a reproduit notamment des petits mouvements de tête, typiques de Jason. »

Et d'où vient l'idée de faire un *buddy movie*?
RICH : C'était pour aborder des sujets sociaux. On voulait faire un film policier comme *48 Heures* pour parler de lutte pour le pouvoir, pour le contrôle. À la fin, *Zootopie* devient même sombre et sérieux.
BYRON : Le film résonne avec notre monde, évidemment. Il parle de catégories sociales, de conflits de classe.
RICH : Le prédateur et la proie qui vivent ensemble : c'est une bonne métaphore des États-Unis. Il suffit de regarder les infos.

INTERVIEW SYLVESTRE PICARD

Zootopia Land

« C'est un film pensé comme Disneyland », explique David Goetz, production designer de *Zootopie*. La ville des animaux, archétype de la métropole américaine, est divisée en différentes zones adaptées à chaque espèce animale. Chaque monde a ses codes et son graphisme. Il y a les terriers lapins de Bunny Burrows, le désert de Sahara Square, Tundra Town plongée dans un hiver permanent, les arbres géants de Rainforest District, Little Rodentia pour les tout petits rongeurs est inspiré du Brooklyn du début du XXe siècle (les ampoules de lampadaire sont des guirlandes de Noël)… Et tout se mélange dans Downtown Zootopia, masse d'immeubles de bureaux comme dans les Central Business District américains. Parmi les idées abandonnées par l'équipe de *Zootopie* figurent Outback Island (l'Australie pour les outsiders du système zootopien) et Meadows Land (une prairie habitée par les moutons). Mais ce n'est pas qu'un simple *theme park* : on va à la Lemming Brothers Bank et on lit *Gnousweek*. *Zootopie* est plein de petits détails d'arrière-plan et de références *(Le Parrain, Breaking Bad)* qui ne feront sens que pour le public adulte.

Disney délocalise

Et si le secret de Zootopie se cachait derrière un parking ? Le film a été produit non pas dans le building historique bourré de souvenirs de Walt Disney Animation Studios, à Burbank (Californie), mais à huit kilomètres de là, dans une ancienne usine située Tujunga Avenue. Rich et Byron se sont retrouvés coincés dans un bloc de béton gris entre un parking et l'aéroport Bob Hope parce que le siège du studio était en partie en travaux. Mais se séparer (temporairement) du centre de gravité historique de Disney a permis à *Zootopie* d'être conçu dans une ambiance de start-up cool, loin des bureaux-musée de Burbank et son entrée en forme de chapeau de Mickey dans *L'Apprenti sorcier*. Le nexus des locaux de Tujunga reste la salle de jeux bordélique – avec tables de ping-pong, baby-foot, drones et un R2D2 gonflable télécommandé. Et d'après Rich : « On a même des cours de sabre laser. » À part ça, l'autre secret de Tujunga c'est la présence d'une division de l'*Imagineering Disney* qui s'occupe de concevoir les attractions des parcs à thème.



↘ *Sortie le 17 février.*

PHOTOS 2015 DISNEY.DR.

Retrouvez le meilleur du cinéma dans PREMIERE

Abonnez-vous

6 numéros de PREMIERE + Le radio réveil NEW ONE



24,50€ SEULEMENT
au lieu de ~~44,40€~~

PRÈS DE **45%** DE RÉDUCTION



Commencez la journée du bon pied !

Compact et discret, ce radio-réveil vous assurera un réveil en douceur : choisissez entre le buzzer ou votre station radio préférée ! Doté d'un affichage LED rouge, vous pourrez régler son intensité lumineuse à votre convenance. De plus, il vous offre la possibilité de programmer 2 horaires de réveil différent. Également disponible, la mise en veille programmée avec la fonction «SLEEP» vous permettra vous endormir en musique.

- 20 stations Fm mémorisables
- Alarme par radio ou sonnerie
- Dim : 65mm*53mm*129mm (H*P*L)
- Alimentation secteur : 230V – 50hz
- Système d'alimentation de secours : piles AAA (non fournies)

Bulletin d'abonnement

à retourner accompagné de votre règlement sous enveloppe affranchie à :
PREMIÈRE Service abonnements - 19 rue de l'Industrie - BP 90053 - 67402 ILLKIRCH CEDEX.

3P468A

☐ **Oui**, je m'abonne à PREMIERE et je choisis mon offre :

☐ **6 n^os** (valeur 29,40€*) + le **radio réveil** (valeur 15€) pour **24,50€** au lieu de ~~44,40€~~ soit près de **45%** de réduction

☐ **6 n^os** pour **23,50€** au lieu de ~~29,40€~~*

☐ Je choisis de recevoir **le réveil** seul pour **15€**

Je joins mon règlement par :

☐ chèque à l'ordre de PREMIÈRE

☐ Carte bancaire.

N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Cryptogramme ☐☐☐ (les 3 derniers chiffres au dos de votre carte dans le cadre signature)

Expire fin ☐☐☐☐

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. (merci d'écrire en majuscule)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Merci d'indiquer l'adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu-dit...)

Ville :

Téléphone :

Date de naissance :

E-mail :

☐ J'accepte de recevoir par e-mail, les offres des partenaires sélectionnés par PREMIÈRE.

*Prix de vente au numéro. Offre valable 2 mois, exclusivement réservée à la France Métropolitaine. Informatique et Libertés : le droit d'accès et de rectification des données concernant les abonnés peut s'exercer auprès du Service Abonnements. Sauf opposition formulée par écrit, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs. Vous pouvez également vous abonner sur **www.premiere.fr** ou en contactant le Service Abonnements au **03 88 66 28 63**. ©illustrations : Designed by Freepik.com

1 En million d'entrées, le score que n'atteint pas *Un + Une*, le dernier Claude Lelouch, même s'il s'agit du plus grand succès du réalisateur depuis vingt ans *(Hommes, Femmes, Mode d'emploi*, 1996*)*. Notons aussi que c'est la première fois depuis *Le Bruit des glaçons* en 2010 qu'un long métrage avec Jean Dujardin ne franchit pas cette barre symbolique.



16 La place du *Voyage d'Arlo* dans le box-office de Pixar, soit bon dernier. Avec 266 millions de dollars récoltés dans le monde en deux mois, c'est le premier vrai flop du studio, loin derrière les 360 millions de *Toy Story* et de *1001 Pattes*.



19 Le nombre de films portés par Sylvester Stallone à avoir attiré plus d'1 million de personnes dans les salles françaises depuis 1975. *Rambo II, Rocky IV* et *Rocky III* sont en tête de son Top 3. *Creed - L'Héritage de Rocky Balboa* sera-t-il le 20e ?





600 En millions de dollars, la somme récoltée par les huit films nommés à l'Oscar aux États-Unis. Le plus gros succès est *Seul sur Mars* avec 226 millions et le plus petit *Room*, avec 5,1 millions.

759 450 En nombre d'entrées, le score des *8 Salopards* en première semaine en France. C'est moins bien que le million de *Django Unchained* sur la même période en 2013, mais c'est suffisant pour voler à *Star Wars 7* la première place du top hebdomadaire. **ÉLODIE BARDINET**



Hommage à la Résistance

Personne ne pouvait résister à *Star Wars – Le Réveil de la force*. Avec 1,7 milliard de dollars de recettes mondiales, toute la planète était conquise. Toute ? Non. En Inde, le film n'a démarré qu'en troisième position, derrière deux productions locales. *Bajirao Mastani* (un récit épique et romantique au XVIIIe siècle) et *Dilwale* (« comédie romantique d'action » avec les superstars Kajol et Shah Rukh Khan) ont battu *Star Wars* dans un pays où la saga n'a, de toute façon, jamais fait de chiffres affolants. En termes de grand spectacle, les films bollywoodiens font passer les blockbusters yankees pour d'aimables fans fictions. Les nouvelles du front italien sont plus rigolotes : il a suffi de douze jours à la comédie *Quo Vado* ? *(Où vais-je ?)* avec le comique-chansonnier-imitateur Checco Zalone (ici dans la peau d'un fils à maman fonctionnaire, voir photo ci-dessous) pour faire plus du double des recettes de l'*Épisode 7*. Armé de son humour bien ras-du-sol, Checco a déjà signé (toujours avec le même réalisateur Gennaro Nunziante) trois gros hits dont *Sole a Cantinelle*, le plus gros carton de tous les temps en Italie juste après *Avatar*. Mi-janvier, *Star Wars* avait rapporté 24,5 millions d'euros dans la péninsule, *Quo Vado ?* dépassait les 50 millions. La farce pour résister à la Force : aux États-Unis, les comédies *Daddy's Home* (avec Will Ferrell et Mark Wahlberg) et *Sisters* (avec Tina Fey et Amy Poehler) ont cartonné dans l'ombre de *Star Wars*.

JULIA BEYER-AGOSTINI, SYLVESTRE PICARD



APOCALYPSE SNOW

Au XIXe siècle, un trappeur cherche à se venger des compagnons de route qui l'ont laissé pour mort… D'une histoire légendaire que les boy-scouts américains se racontent le soir au coin du feu, Alejandro González Iñárritu a tiré un film somme, compilant tout ce qui travaille le cinéma (et le monde) contemporain. Ou comment réconcilier le lyrisme et la brutalité, le ciel et la boue, le grand cinéma russe et le grand cinéma US, l'expérimental et le mainstream, DiCaprio et les Oscars.



Dans *The Revenant*, il livre une performance hallucinée, frôle l'hypothermie et combat *mano a mano* un grizzly déchaîné… Un rôle à Oscar ? Peut-être. Peut-être pas. Un rôle à Leonardo, surtout. À lui et à personne d'autre.

Le Roi Leo

Quand on pénètre dans le petit salon du dernier étage du Soho Grand Hotel de New York où on nous a donné rendez-vous, Leonardo DiCaprio est en train de fumer en contemplant le soleil qui tombe sur Manhattan. Il se retourne, s'avance en souriant, les yeux vaguement embués par la mélancolie (ou est-il simplement un peu fatigué ?). On est persuadé d'avoir déjà vécu cette scène, mais où ? Quand ? Ah si, bien sûr, ça nous revient : remplacez la clope électronique par un porte-cigarette et le hoodie par un tuxedo et vous voilà face à Gatsby. Leo le magnifique. Princier et amical. Seul en son royaume. Il s'avachit dans un canapé, s'enquiert de la santé de la presse cinéma (« ça va pas très fort, n'est-ce pas ? »), puis on papote de Scorsese, qui vient d'atterrir à Paris quelques heures plus tôt pour inaugurer la grande expo de la Cinémathèque. Ses manières sont celles d'un quadra cool, bien dans son époque, mais quelque chose trahit insensiblement le fait qu'il vit dans une autre dimension, un autre espace-temps. On jurerait qu'il flotte quelques centimètres au-dessus du sol. Un léger voile semble le tenir à distance du reste du monde. C'est une star, oui, une vraie, à l'ancienne, de celles qu'on compte désormais sur les doigts d'une main (lui, Brad Pitt, Tom Cruise, qui d'autre ?). Il y a bientôt vingt ans, *Titanic* lui a donné les pleins pouvoirs, il en a fait bon usage. À force d'efforts, de persévérance, il a fini par abattre les résistances et devenir l'acteur qu'il rêvait d'être – quelque chose comme Redford et De Niro roulés en un. Tous les titres de sa filmographie témoignent de la très haute idée qu'il a de son métier : que des grands noms sur son CV, pas de blockbusters, pas de films de superhéros, pas de branchouilleries *arty*, pas de caméo, pas de blague. Du sérieux. *The Revenant* est son dernier fantasme, un *survival* de deux heures quarante où il roule des yeux furieux, un mastodonte de cinéma au budget fou (on parle de 135 millions de dollars) qui a fini par menacer *Star Wars* au box-office le jour de sa sortie US. Une nouvelle pierre dans le jardin de Leonardo, un homme qui a une conscience aigüe de son pouvoir – et de la façon de le mettre à profit.

PREMIÈRE : Depuis le triomphe de *Titanic*, le principe de votre filmo est clair : ne tourner qu'avec les plus grands cinéastes en activité. Scorsese, Spielberg, Eastwood, Tarantino, Nolan… On est d'accord ? C'est bien ça le fil rouge ?
LEONARDO DICAPRIO : Oui. C'est mon credo en tout cas : le cinéma est l'affaire des réalisateurs. Un bon scénario, c'est important, mais j'ai vu tellement d'excellentes histoires donner des résultats irregardables. J'aime les cinéastes dont le nom est synonyme d'excellence. Ils ne sont pas si nombreux que ça. Si on va voir un Scorsese, c'est parce qu'on sait



“*The Revenant* a sans doute été mon tournage le plus *hardcore* depuis *Titanic*.”

qu'il a une voix unique, une vision du monde qui n'appartient qu'à lui. C'est aussi ce que j'aime en tant que spectateur. Pour m'immerger dans une réalité alternative, j'ai besoin d'être pris par la main par quelqu'un dont je sais qu'il va me proposer quelque chose d'exceptionnel.

Et donc, aujourd'hui, vous ajoutez Iñárritu à votre tableau de chasse...
D'une certaine façon, il me fait penser à Scorsese. C'est un outsider, lui aussi. Ce qu'il fait dans *The Revenant* est incroyable. Regardez la scène de bataille qui ouvre le film : on est à la fois avec le personnage principal, on peut sentir son souffle, sa sueur, sa peur, le tout au milieu d'un immense tumulte ultra-chorégraphié, avec ces grappes d'Indiens qui fondent sur leurs assaillants… Les mouvements de tous les acteurs étaient minutieusement préparés, un peu comme dans *L'Arche russe (d'Alexandre Sokourov)*. Mais le résultat est pourtant très authentique, presque documentaire. C'est comme du... *(il réfléchit)* néo-réalisme virtuel. C'est pas mal, comme formule, non? Je devrais peut-être déposer le terme. *(Rire.)*

Il y a toujours eu cette dimension masochiste dans votre travail, aussi bien dans les personnages que vous choisissez d'interpréter que dans l'idée sous-jacente que les grands films américains naissent dans la douleur. Là, sur *The Revenant*, vous étiez servi : les températures glaciales, le tournage décrit par certains figurants comme un véritable enfer…
Je savais que c'était une entreprise risquée et, par bien des aspects, ça a été beaucoup plus difficile que ce que j'avais imaginé. Sans doute



mon tournage le plus *hardcore* depuis *Titanic*. Cette immense équipe qu'il fallait trimballer plusieurs heures par jour dans des coins reculés, la nature qui imposait sa loi... Sans les qualités organisationnelles d'Alejandro, sa rigueur, la certitude absolue de sa vision, on aurait pu se retrouver dans une situation à la *Apocalypse Now*! *(Rire.)* Mais on s'en est tiré. Et les difficultés n'empêchaient pas une certaine légèreté. Alejandro et Chivo *(le chef opérateur Emmanuel Lubezki)* s'éclipsaient parfois dans la forêt et on les retrouvait filmant les feuilles en train de tomber des arbres, ou des fourmis cheminant sur une brindille...

Vous avez été Howard Hughes, J. Edgar Hoover, Gatsby... Hugh Glass aussi est une légende américaine – même si, en France, on le connaît à peine...
Oui, aux États-Unis, il fait partie du folklore. C'est une *camp fire legend*, on se raconte ses exploits le soir au coin du feu. Il incarne l'esprit des pionniers, des grands aventuriers, des « survivalistes ». Mais faire un film sur lui, ce n'est pas comme raconter la vie d'Abraham Lincoln ou de Steve Jobs. On sait très peu de choses sur son compte, il n'y a presque aucun document le concernant, alors ça permet de fantasmer un peu, d'aborder le personnage de façon poétique.

Est-ce que vous percevez tous les échos thématiques entre vos rôles ? Il y a eu le fameux doublé *Shutter Island – Inception* en 2010, ces deux films jumeaux en forme de voyages mentaux. Puis votre filmo s'est mise à ressembler à une vaste réflexion sur l'histoire du capitalisme US, avec l'esclavagiste dégénéré de *Django Unchained*, le trader cintré du *Loup de Wall Street*, *Gatsby le magnifique*...
Oui, ma trilogie du rêve américain…

***The Revenant* en serait presque un nouveau chapitre...**
C'est un peu différent à mes yeux. *Django*, *Gatsby*, *Le Loup de Wall Street* étaient vraiment trois films sur le rêve américain, la poursuite du bonheur et la corruption morale engendrée par la richesse. Hugh Glass est à part. C'est un outsider. Il s'est rapproché des indigènes, il a un fils métis, il est horrifié par la violence à laquelle il assiste. C'est comme s'il voulait disparaître, se dissoudre dans le paysage.

Et ces connections thématiques, sont-elles conscientes? Ou vous les faites seulement après coup ?
Disons que je suis clairement attiré par un certain type de sujets. Et que ça m'intéresse d'en parler. Mais je préfère y réfléchir une fois les films tournés. Maintenant que vous me le faites remarquer, par exemple, je me dis qu'on pourrait peut-être en effet inclure *The Revenant* dans ce mouvement-là, comme si je remontais le fil de l'histoire américaine. Là, ça y est, on est aux origines. À l'échelle de notre pays, l'époque de *The Revenant*, c'est presque la préhistoire.

La plupart des films qu'on vient d'évoquer n'existent que parce que vous jouez dedans. C'est votre présence qui garantit leur existence. Est-ce difficile de maintenir ce degré d'exigence ? Et est-ce que c'est plus difficile aujourd'hui que, disons, il y a quinze ans ?

> « Il y a de moins en moins d'opportunités pour les films que j'aime faire. Quand j'en trouve un qui m'intéresse, je saute dessus et je ne le lâche plus. »

De plus en plus difficile, oui. C'est toujours un combat. Vous l'avez souligné, je suis attiré par ce genre de films : des films d'auteur à grand budget, réalisés par des artistes. Ça ne signifie pas que je ne m'intéresse pas au cinéma indépendant, j'en ai fait. Mais je veux que les films que je tourne soient des événements. Une fois par an, si possible, faire entendre un son de cloche différent. Hollywood est en pleine transition. Le niveau de la production télé n'a jamais été aussi élevé. On est pris en étau entre les séries, où prospèrent les bonnes histoires, et les gros spectacles type *Transformers* ou *Star Wars*. Il y a de moins en moins d'opportunités pour les films que j'aime faire. Alors quand j'en trouve un qui m'intéresse, je saute dessus et je ne le lâche plus.

INTERVIEW FRÉDÉRIC FOUBERT



Leo at last

Alors, cette fois c'est la bonne ? Alors que l'Oscar du meilleur acteur se profile enfin à l'horizon pour DiCaprio, retour sur vingt ans de camouflets plaqués or.

1994 Leo vs Tommy Lee Jones

Tout juste 20 piges et déjà dans la cour des grands. Leo, encore minot est nommé à l'Oscar du second rôle pour sa perf de frangin autiste de Johnny Depp dans le joli *Gilbert Grape*. Mais comment lutter contre le marshal Gerard de Tommy Lee Jones ? Un *career-defining role* contre lequel on ne peut rien.



Leo vs le *Titanic* 1998

Quatorze nominations pour *Titanic*. *Quatorze*. Pour James Cameron et le producteur Jon Landau, pour Kate Winslet et la costumière, pour les gars des effets spéciaux et les auteurs de *My Heart Will Go On*… Leo, lui, n'est même pas nommé. Une humiliation. Sans doute la clé psy qui déterminera tout le reste de sa carrière.



2005 Leo vs Ray Charles

Bon plan, ça, le biopic d'une légende d'Hollywood (Howard Hughes, en l'occurrence). Bourré de tocs, en plus. Mais Jamie Foxx abat la carte maîtresse : le biopic de chanteur mort. Première grosse défaite de Leo dans la catégorie reine. Lui et Foxx recroiseront le fer sept ans plus tard dans *Django Unchained*.



Leo vs Idi Amin Dada 2007

Blood Diamond est son film le moins *arty*, le moins exigeant, le moins « auteur » (c'est signé Edward Zwick). Mais le portrait d'une Afrique ravagée par la violence était un sujet dans l'air du temps en 2007. La preuve : Forest Whitaker décroche la timbale pour son portrait d'Idi Amin Dada dans *Le Dernier Roi d'Écosse*. Aïe.



2013 Leo vs Christoph Waltz

Bon plan, ça, le second rôle chez Tarantino. Un enfoiré vociférant, une enflure qui tire la couverture à lui et emporte tous les suffrages à l'arrivée. Un truc à la Christoph Waltz, quoi. Bah, justement, Leo n'est pas nommé et c'est Waltz qui touche le gros lot. Et pour le même film !



Leo vs Matthew McConaughey 2014

Il est génial dans *Le Loup de Wall Street*, mais on savait des mois auparavant que le *come-backer* McConaughey l'emporterait en cowboy atteint du SIDA. Raté. Encore une fois. Petite vexation supplémentaire : Leo se fait aussi voler la vedette par Matthew dans la meilleure scène du Scorsese.



2016 Leo vs ?

Bryan Cranston en Dalton Trumbo ne paraît pas être une hypothèse très crédible. Eddie « The Danish Girl » Redmayne l'a déjà eu l'an dernier. Restent Matt Damon (*Seul sur Mars*) qui, lui, était nommé l'année de *Titanic* (pour *Will Hunting*). Et Michael Fassbender, génial en Steve Jobs, un rôle refusé par… Leonardo himself. Hum. Suspense. **F.F.**





PHOTOS 2016 TWENTIETH CENTURY FOX.

En deux films, l'oscarisé *Birdman* et l'imminent *The Revenant*, le mexicain Alejandro González Iñárritu s'est retrouvé au centre de l'échiquier hollywoodien. Il raconte ici comment, aidé d'une star risque-tout et d'un chef opérateur visionnaire, il a décidé d'affronter un tournage aux conditions extrêmes pour saisir « ce moment magique où Dieu apparaît ».

Entre le ciel et l'enfer

« Il est dans la meilleure période de sa vie », déclare Alejandro González Iñárritu à propos de Leonardo DiCaprio, en vantant la passion de son acteur, sa détermination, la liberté souveraine avec laquelle celui-ci mène sa carrière. Il parle de Leonardo, mais il pourrait tout aussi bien être en train de parler de lui. Le surdoué d'*Amours chiennes*, le poète *world* de *Babel*, l'abonné cannois, l'homme qui composait des mosaïques globalisées dans les années 2000, est devenu sans qu'on s'en rende compte le nouveau chouchou de l'Académie des Oscars. L'incarnation absolue du super auteur contemporain. Fidèle à ses obsessions mais désireux de muter, de changer de style au gré de ses rencontres artistiques (le scénariste Guillermo Arriaga hier, le chef opérateur Emmanuel Lubezki aujourd'hui). Capable de transformer une déambulation en plan-séquence dans un théâtre de Broadway avec une star *has been* en triomphe *arty (Birdman)* ou de partir dans le Grand Nord ressusciter les fantômes d'un cinéma trippant et viscéral. Iñárritu est en pleine possession de ses moyens, « dans la meilleure période de sa vie », oui, comme le prouve la sérénité avec laquelle il a organisé le chaos de *The Revenant*.

PREMIÈRE : Il y a dans *The Revenant* une image qui glace le sang. Celle de ce trappeur pendu par des Indiens, avec une pancarte autour du cou sur laquelle on peut lire, en français : « On est tous des sauvages. » Dans le contexte de l'après-Charlie, de l'après 13-Novembre, cela provoque une vraie sidération...

ALEJANDRO GONZÁLES IÑÁRRITU : Je vois ce que vous voulez dire. Cette image ne sort pas de mon imagination : pendant mes recherches, je suis tombé sur une photo avec cet homme pendu, cette pancarte... C'était vraiment choquant. Très tôt, en commençant à travailler sur cette histoire, j'ai été fasciné par les résonances contemporaines qu'elle pouvait avoir. Aux États-Unis, au milieu du XIXe siècle, il y avait des Français, des Canadiens, des Espagnols, des Mexicains... C'était vraiment une société multiculturelle. Je n'avais



jamais envisagé cette époque de cette manière. Avant, quand je pensais aux Indiens, j'associais cette idée aux cowboys, aux saloons.

Une imagerie de western...

Oui. Mais *The Revenant* parle de l'époque d'avant. Avant la conquête de l'Ouest, avant la ruée vers l'or. Les seuls à avoir traversé le territoire à cette époque étaient Lewis et Clarke, vingt ans plus tôt. La plus grande source de revenus du pays était la fourrure des animaux. Grâce à elle, on fabriquait des vêtements, des chapeaux pour les femmes européennes. Ce qui signifie que le quotidien de ces hommes, c'était de tuer des bêtes, de négocier avec les Indiens qui possédaient les terres. Il n'y avait aucune règle, l'esclavage était légal, le racisme régnait en maître. Les trappeurs sont restés dans l'imaginaire américain comme des *frontier men*, des superhéros, les pionniers de l'individualisme. Mais la vérité, c'est surtout qu'ils étaient jeunes, pauvres, illettrés, analphabètes, exploités par les grosses compagnies qui les employaient. Ce monde est le berceau du capitalisme moderne. Ce rapport fou et aveugle à la nature fait écho à ce que nous connaissons aujourd'hui. Alors, bien sûr, pour répondre à votre question, en faisant le film, je ne pensais pas à Paris, aux attentats, mais l'idée de la résonance contemporaine de cette histoire a toujours été là.

***The Revenant* appartient à cette tradition de cinéma, très vivace dans les *70s*, qui veut que pour tourner un grand film, il faut savoir se mettre en danger. Partir à l'autre bout du monde, jouer gros, risquer de tout perdre et revenir avec un chef-d'œuvre si on a la chance d'en sortir vivant. Coppola avec *Apocalypse Now*, Herzog avec *Aguirre, la colère de Dieu*, Friedkin avec *Sorcerer*... Vous vous inscrivez dans cette mystique-là.**

Cette tradition remonte bien plus loin que les *seventies* : c'est l'essence même du cinéma ! Empoigner une caméra, partir à l'aventure pour ramener des images du monde, c'était le b.a.-ba à l'origine. Avec ce film, je voulais retrouver la vérité des choses. Parce que la réalité est plus grande et plus belle que tout ce que les plateaux de tournage ou les fonds bleus peuvent nous offrir.

Mais faut-il nécessairement souffrir pour réaliser des grands films ?

Je ne sais pas. Je crois que cela dépend de votre tempérament d'artiste.

Parlons du vôtre...

J'ai le sentiment qu'on est trop gâtés. On se plaint dès qu'on a un rhume, ou parce qu'il n'y a pas de wi-fi dans l'avion. C'est pathétique. On est devenus incapables de vivre comme les créatures que nous sommes. Alors, oui, le tournage de *The Revenant* nous a causé beaucoup de problèmes. Nous avions très peu de confort. Mais je savais dans quoi je m'aventurais. Je savais que ça allait être très difficile. Toute l'équipe était au diapason, c'était le deal, il n'était pas question de passer une journée tranquille au bureau. Cela dit, il y a un gouffre entre le savoir et l'expérience… La réalité a été beaucoup plus dure que je ne l'imaginais. J'étais préparé mentalement, pourtant je n'arrive plus à compter les fois où je me suis dit : « Putain ! Qu'est-ce que tu fous là ? Dans quoi tu t'es embarqué ? » Mais c'était l'idée, justement. C'est le sujet du film. L'histoire d'un homme qui affronte la nature. La nature le blesse, puis le soigne, le protège et tente de le tuer en même temps. En faisant ce film, on vivait la même chose que les personnages. Leur odyssée est devenue la nôtre. Il y a le *method acting*. Disons que ça, c'est du *method directing* !

C'est exactement ce que Coppola disait à propos d'*Apocalypse Now* : « On est partis dans la jungle faire un film sur le Vietnam, et, petit à petit, ce tournage est devenu notre Vietnam. »

(Rire.) Voilà ! C'est ça ! Nous, c'était comme si on se faisait attaquer par un ours quotidiennement. On se disait souvent avec Chivo *(surnom du chef opérateur Emmanuel Lubezki)* : « Cet ours veut se servir de nos couilles comme en-cas. Qu'est-ce qu'il a contre les couilles mexicaines ? » *(Rire.)* La nature a toujours le dernier mot. Mais si vous en sortez indemne, alors c'est merveilleux. Un ravissement. Les gens n'en revenaient pas quand ils voyaient les images que nous rapportions. Pourtant, tout est là, à portée de main. Il suffit de saisir ces beautés de la bonne manière, au bon moment de la journée.

Comment la décision de tourner tout le film en lumière naturelle s'est-elle imposée ?

S'il y a bien un génie dans ce domaine, c'est Chivo. Il est cent coudées au-dessus des autres. Ce n'est pas seulement un artiste, c'est un sorcier. Un magicien de la technique. Très vite, ce parti pris esthétique est devenu notre obsession. On voulait saisir ce moment magique de la journée où Dieu apparaît. Quand toutes les feuilles des arbres semblent se mettre à parler, quand on peut voir le soleil se refléter dans chaque flocon de neige, quand on perçoit chaque détail de la peau, toutes les nuances du bleu du ciel, la texture des arbres, les formes changeantes des nuages… Soudain, c'est comme si le monde s'illuminait. La beauté est partout. Transcendantale. On a pensé à la peinture, bien sûr, aux toiles du Caravage. Ensuite, une fois que tu as défini ce que tu recherches, s'y ajoutent des considérations très pragmatiques. On tournait à trois heures de route de la ville la plus proche. Le temps d'arriver et de se mettre en place, il était midi. À 15 heures, il faisait nuit noire. Comment éclairer toute une forêt ? C'est impossible. Alors, on répétait, on répétait, et on n'avait droit qu'à quelques prises. Interdiction de se rater. Cela demande une chorégraphie très complexe, très méticuleuse. C'est effrayant. Mais on n'avait pas le choix.

Vous êtes devenu un autre réalisateur depuis *Birdman* et votre association avec Emmanuel Lubezki. Cette réinvention, c'était un choix conscient ou cela s'est fait par hasard ? Vous aviez envie d'explorer de nouveaux territoires, ou c'est Chivo qui vous a pris par la main ?

C'est difficile de savoir d'où viennent ces choses. Et c'est bien que tout ce processus reste un peu mystérieux. Je précise d'abord que je n'ai pas rencontré Chivo du jour au lendemain. Je le connais depuis vingt-cinq ans, on a fait un court métrage ensemble pour le Festival de Cannes, on bossait sur des pubs quand on était plus jeunes. On a toujours été

« Nous, c'était comme si on se faisait attaquer par un ours quotidiennement… »



PHOTOS 2016 TWENTIETH CENTURY FOX.

très proches, lui, Alfonso *(Cuarón, réalisateur de « Gravity », qui a valu un Oscar à Lubezki)* et moi. Il s'est naturellement imposé comme le partenaire idéal pour *Birdman*. Et c'est vrai que ce film m'a libéré. Artistiquement, je ne vois pourtant pas ça comme une rupture, plutôt comme une transition naturelle, comme lorsque l'automne succède à l'été.

Ces deux films, ces deux odyssées mentales, *Birdman* et *The Revenant*, vous les envisagez comme les deux faces d'une même pièce ?
Sur le plan de la grammaire visuelle, oui. Mais sur le plan de l'expérience elle-même, c'est le jour et la nuit. J'ai tourné tout *Birdman* dans un décor unique, superbe, un café chaud à portée de main. Le moindre détail de chaque plan était contrôlé. J'étais Dieu. Sur *The Revenant*, je suis redevenu une créature. Ce film, c'est l'étape d'après. Le plus complexe que j'ai jamais fait. Comme je vous le disais : un hommage au cinéma pur. Avec le moins de dialogues possible et cette idée que l'action guide le récit. Une grande aventure dans la lignée de London et de Conrad, mais racontée avec des moyens cinématographiques.

« Sur *Birdman*, j'étais Dieu. Sur *The Revenant*, je suis redevenu une créature. »

Quand vous bossez avec Lubezki, le chef opérateur du *Nouveau Monde* et de *The Tree of Life*, c'est aussi un moyen d'engager le dialogue avec Terrence Malick ?
Mais *The Revenant* est tellement différent des films de Malick ! Chez lui, maintenant, tout est fragmenté, très découpé, avec cette voix off qui fait le lien entre les images. Ça tient plus de l'essai, de l'expression d'une pensée rendue sous forme de tourbillon. Honnêtement, quand on dit que mon film est « malickien », simplement parce que Chivo en a fait la photo, ça me fait rigoler. Rien à voir.

Quand même : cette caméra qui « flotte » comme en apesanteur, l'utilisation du grand-angle, l'obsession pour la nature et l'au-delà…
Non, non, non. Regardez bien les derniers Malick : il n'y a pas un plan qui dure plus de cinq secondes. On ne recherche pas du tout la même chose, lui et moi. Tant mieux. Le cinéma, c'est un océan. Malick va par ici, moi par là *(il tend ses deux bras dans des directions opposées)*. Nous sommes portés par des courants différents. On est sur la même mer. La mer du cinéma. Mais on n'affronte pas les mêmes vagues.

Le plan-clé de *The Revenant*, celui qui synthétise toute votre démarche, c'est ce moment où le souffle de DiCaprio vient embuer l'écran. Vous l'aviez en tête longtemps avant le tournage ?
Non, c'est arrivé par hasard. Un heureux accident. Il faisait tellement froid… Quand j'ai vu ça, j'ai encouragé Chivo à se rapprocher. C'est risqué parce que, à ce moment-là, on brise clairement le quatrième mur, on fait un clin d'œil au public en lui rappelant qu'il est au cinéma. Mais j'adore ça, parce que soudain, cela renvoie le spectateur à sa propre existence. Il prend conscience qu'il est train de respirer. Et ce besoin irrépressible de respirer, de se battre jusqu'à son dernier souffle, c'est ce qui nous relie tous les uns aux autres – à part les terroristes, malheureusement.

Qu'est-ce que vous pouvez faire après ce doublé-là ? Quelle est l'étape suivante ?
Je n'en ai aucune idée. Je suis épuisé, j'ai l'impression que je viens de courir deux marathons d'affilée. *Birdman* était encore en mixage quand j'ai commencé la préproduction de *The Revenant*. Je n'avais jamais fait ça. D'habitude, il s'écoule trois ans entre chacun de mes projets. Je ne suis pas un « filmeur », je ne tourne pas sur commande. J'ai envie de vivre, pas de faire carrière à Hollywood. Donc, là, ce dont j'ai besoin, c'est de rentrer chez moi, de méditer, de marcher dans la forêt, de me ressourcer. De passer un peu de temps avec moi-même.

Pourquoi avez-vous tourné ces deux films coup sur coup ?



The Revenant est un vieux projet. J'avais commencé les repérages il y a cinq ans. Puis Leonardo DiCaprio a eu le feu vert pour *Le Loup de Wall Street*, qu'il se battait pour financer depuis des années. J'ai réalisé *Birdman* en attendant qu'il soit à nouveau disponible. Mais c'était très bien puisque ça m'a permis d'aborder *The Revenant* un peu plus mature, un peu plus aguerri. Et, accessoirement, d'échapper à la tournée promo de *Birdman* !

Et l'Oscar ? Vous avez commencé à en ressentir les effets concrets sur votre vie de réalisateur ?
Cabrón ! Je n'ai même pas eu le temps d'y penser ! Le lendemain, je repartais sur le



plateau de *The Revenant*. Et le soir même, quand on a gagné, c'était l'un des pires moments du tournage. L'un de nos sets était inondé, j'ai passé toute la cérémonie à recevoir des messages qui m'informaient de toutes les catastrophes en train de se produire, les avaries de matériel, le retard qu'on était en train de prendre sur le planning... Je n'étais pas censé être en copie de tous ces mails ce soir-là. *(Rire.)* J'étais complètement schizo, mon Oscar dans une main, mon smartphone dans l'autre, partagé entre la joie et la panique.

De *Birdman* à The *Revenant*, on voit de plus en plus souvent dans vos films des gens en train de flotter dans les airs...

Le réalisme m'intéresse de moins en moins. Qu'est-ce que la réalité, sinon une interprétation ? La façon dont on rêve la vie, dont on s'en souvient, voilà ce dont je veux parler. On ne sait pas grand-chose de Hugh Glass *(le personnage joué par Leonardo DiCaprio)*, seulement quelques détails très concrets, très terre à terre, très « physiques ». Par conséquent, on peut accrocher ce qu'on veut sur son histoire. Personnellement, j'étais très heureux d'y insuffler cette dimension spirituelle. D'explorer l'idée du souvenir, du rêve, de la transcendance. De traquer les fantômes de perceptions inconscientes. Et pour exprimer cela sans mots, il n'y a rien de mieux que le cinéma.

INTERVIEW FRÉDÉRIC FOUBERT

The Revenant, d'Alejandro Gonzáles Iñárritu. Avec Leonardo DiCaprio, Tom Hardy, Domhnall Gleeson...
Sortie le 24 février.
Critique page 100.





Viens et vois

Après *The Search* et *Le Fils de Saul*, *The Revenant* confirme l'influence souterraine de *Requiem pour un massacre* (1985), le film de guerre d'Elem Klimov, sur le cinéma contemporain.

Dans le numéro hors-série de Première « 100 chefs-d'œuvre que vous n'avez pas vus », paru l'été dernier, la présence de *Requiem pour un massacre* (1985) n'avait tenu qu'à un fil : monument certifié, le dernier long métrage d'Elem Klimov n'était-il pas trop bien placé dans les listes mondiales des « plus grands films de tous les temps » pour figurer parmi nos œuvres méconnues préférées ? Souvent vanté comme l'un des meilleurs films de guerre jamais tournés, écrasant de sa violence inouïe et de sa démesure cosmique les *Vietnam movies* américains qui l'encadrent historiquement (*Apocalypse Now* six ans avant, *Full Metal Jacket* deux ans après), *Requiem pour un massacre* n'est pourtant toujours qu'un classique pour initiés, que le grand public connaît peu mais qu'on se transmet pour en prendre (et en mettre) plein la vue. « Idi i smotri » dit d'ailleurs le titre russe, qui signifie « va et regarde » ou « viens et vois », invitation au spectacle – et à la stupeur – que les cinéastes-cinéphiles ont l'habitude de prendre au pied de la lettre.

Après quinze ans d'oubli, les caprices des éditions DVD internationales ont (discrètement) remis le film sur la carte depuis le début des années 2000, aboutissant à son étonnante surreprésentation dans l'inconscient du cinéma contemporain. Chacun à sa façon, les récents *Fury* de David Ayer, *The Search* de Michel Hazanavicius ou *Le Fils de Saul* de László Nemes (entre autres) peuvent tous se voir comme des continuations ou des commentaires de l'œuvre de Klimov, à chaque fois associée à un autre classique guerrier (*Croix de fer* de Peckinpah pour le premier, *Voyage au bout de l'enfer* de Cimino pour le second, *Shoah* de Lanzmann pour le dernier). En interview, Hazanavicius et Nemes ont revendiqué cette filiation, particulièrement nette en ce qui concerne *Le Fils de Saul*. Direction artistique humide et boueuse, utilisation du grand-angle, principe d'ahurissement et ambition « immersive » du projet, cette influence se retrouve encore au cœur du travail sensoriel de *The Revenant*, cet autre *survival* hallucinatoire en pleine forêt. Iñárritu et Lubezki y arpentent eux aussi la frontière infime entre l'ultra et l'hyperréalisme, là où les trouées poétiques viennent déchirer la reconstitution de l'enfer et où l'horreur et la souffrance comptent moins que leur effet sur le regard porté par les hommes sur leur propre condition.

Iñárritu hausse les épaules quand on évoque *Le Convoi sauvage* de Richard Sarafian (version précédente de son histoire de trappeurs) et se crispe dès qu'on lui parle de l'influence de Malick, auquel il a emprunté une bonne part de son équipe artistique. Rendons donc à Iñárritu ce qui appartient à Klimov : si *The Revenant* est copié, ce n'est pas sur *Le Nouveau Monde* ou *Le Convoi sauvage* mais bel et bien sur *Requiem pour un massacre*, auquel il va jusqu'à piquer son dernier plan, moment suspendu et sidéré où le personnage regarde la caméra, la vie, la mort et le public en face, des larmes dans les yeux et le souffle coupé. **LÉONARD HADDAD**



La faille

de Ryan



PHOTOS ART STREIBER. AUGUST-AGENCE A.

Héros masqué, ce n'est pas facile tous les jours. Ryan Reynolds en sait quelque chose, lui qui a enfilé trois fois le costume dans des films moins que super. Avec *Deadpool*, il tient la perle. Une comédie méta qui fait bon usage de son jeu ironique et pince-sans-rire. Un film de superblaireau au budget « indé ». Aucune raison pour Ryan de s'inquiéter. N'est-ce pas ?



Deadpool, de Tim Miller

À Hollywood, le business des superhéros rapporte, aujourd'hui, près de 4 milliards de dollars par an et les choses vont encore s'accélérer avec la mise en place du *movieverse* DC Comics et la sortie de *Batman V Superman – L'Aube de la justice*. Un monolithe industriel constitué d'enjeux financiers et stratégiques à long terme, face auquel de jeunes cinéastes idéalistes perdent la foi (Josh Trank), de valeureux auteurs rebroussent chemin (Edgar Wright) et de solides artisans déposent les armes (Joss Whedon). Le succès rend les gens nerveux. Incidemment, la promo des films de superhéros devient un exercice en soi. Un calvaire diplomatique, miné par l'omerta de la production, les secrets de polichinelle et les angoisses des communicants. On en a fait l'expérience avec l'homme-fourmi, en plein Festival de Cannes. Une interview téléphonique avec Paul Rudd était programmée et elle eut finalement lieu au beau milieu de la soirée de l'ACID. Rudd était cool et détendu (« Oh, vous êtes dans une fête ! L'alcool est bon ? »), mais une émissaire du studio, en planque sur la ligne, demanda à ce qu'on change de sujet quand le nom d'Edgar Wright fut prononcé (Wright s'était désengagé du projet *Ant-Man*, quelques mois avant le tournage). Le lendemain matin, l'information voyageait, de Los Angeles à Cannes via Paris, selon laquelle l'interview portait sur Edgar Wright et le journaliste était ivre.
C'est donc exceptionnellement sobre – aidé par l'heure matinale du rendez-vous – que l'on se présente, le 5 octobre dernier, dans la chambre d'hôtel new-yorkaise de Deadpool, alias le mercenaire hideux Wade Wilson, alias le beau gosse canadien Ryan Reynolds. Un acteur sympathique ce Reynolds, à la carrière perpétuelle de « star en devenir » si l'on en croit les efforts considérables de l'industrie pour l'imposer en tête d'affiche *(lire encadré page 51)*. Mais le train du vedettariat semble définitivement passé. L'ex-futur tombeur a digéré ses flops et accepté son destin d'« acteur qui travaille », comme il se définit lui-même. « On choisit des films en espérant qu'ils seront réussis, que les gens les aimeront, raconte-t-il. Parfois ça marche, parfois non. Je me suis retrouvé des deux côtés. Comprendre que tant de choses échappent à votre contrôle, c'est la vraie nature de ce métier. C'est mieux que de se convaincre qu'en faisant tel

film, on obtiendra tel statut. » Sa nervosité et son sérieux presbytérien ne cadrent effectivement pas avec son personnage de voyou au charme facile. S'il y a quelque chose que Ryan connaît bien, ce sont les superhéros. Mais sur le versant, pas si fréquent, de l'échec. Avec *Blade – Trinity*, *X-Men Origins – Wolverine* et *Green Lantern*, il a en quelque sorte essuyé les plâtres de l'industrie du Spandex et préparé le terrain pour Marvel et consorts. Budgeté à 200 millions de dollars, *Green Lantern* (2011) est le dernier gros film de superhéros à ne pas avoir marché. « Ce fut une leçon, reconnaît Ryan Reynolds sagement, choisissant ses mots. Au sens de "Qu'est-ce qu'un film ?". Un film, c'est la somme de nombreuses parties. Je peux donner le meilleur de moi-même, mais si le film ne fonctionne pas, que le scénario n'a aucun sens, que le capitaine à la barre n'a pas de prise, alors ma performance ne fonctionnera pas. J'ai joué dans des bons films où j'étais mauvais et dans des merdes où je n'étais pas si nul. C'est un processus collectif. Mais en cas de succès, comme en cas d'échec, ce sont toujours les acteurs qu'on pointe du doigt. Ce qui est un peu ridicule. Je ne suis ni satisfait ni mécontent de mon Hal Jordan dans *Green Lantern*. C'est un rôle que j'ai joué par le passé, comme tant d'autres. Je n'ai d'ailleurs aucune scène qui me revient en mémoire à l'instant où je vous parle. »


***X-Men Origins – Wolverine*, de Gavin Hood**


***Green Lantern*, de Martin Campbell**

SECONDE CHANCE

Signe de la bienveillance que lui témoigne Hollywood, Reynolds se voit offrir deux secondes chances avec *Deadpool*. Celle de corriger l'affront fait au personnage dans *X-Men Origins – Wolverine* (réduit à une apparition minable) et, surtout, celle de décrocher sa propre franchise superhéroïque. « Oui, bon, c'est un peu facile de résumer les choses de cette manière, en une formule bien faite, regrette-t-il. Dans *Blade*, je n'avais qu'un second rôle. *X-Men Origins*, j'y suis cinq minutes. *Green Lantern*, ok, d'accord. C'est moi sur l'affiche. C'était mon film de superhéros. Mais c'est un genre comme un autre aujourd'hui. Il y a des comédies, des drames, des films de superhéros. J'ai tourné un drame l'an dernier et je n'aurais pas le droit d'en faire un nouveau cette année ? Ça ne marche pas comme ça. *Deadpool* ressemble peut-être à une seconde chance, mais c'est bien lui qui attend dans les tuyaux depuis dix ans. »

Tout a commencé dans le comics du même nom. Le personnage est un psychopathe mégalo et arrogant impossible à contenir dans les pages de sa propre BD. Au détour d'une case, il y a onze ans, il s'est lui-même décrit au lecteur comme un croisement entre « Ryan Reynolds et un Shar-Peï ». Depuis, Reynolds et Deadpool sont liés à un niveau presque karmique. « Il m'a dans la peau et moi aussi, poursuit l'acteur. Le projet est passé dans des centaines de mains jusqu'à ce que la Fox, dans les années 2000, obtienne les droits de l'univers *X-Men*. Ça a pris du temps mais on y est arrivé. » Le résultat est une alternative à *Thor*, *Cap* et les autres, un petit film de superhéros crypto-parodique porté sur les vannes méta et les sous-entendus pornos. « Le budget est ridicule *(aux alentours de 25 millions de dollars)* comparé aux autres films. On n'a pas les moyens d'exploser des stades de foot. Le peu qu'on a est au service du personnage. » Deadpool porte un costume rouge intégral (deux billes blanches expressives à la place des yeux) et Wade Wilson d'insoutenables plaques vérolées en guise de faciès. L'acteur dut donc se résoudre à ce qu'on ne voie pas beaucoup son vrai visage. « Une grosse majorité du film est jouée "sous le masque", mais la performance reste visible, déclare-t-il. Elle "passe" à travers, ce qui a été une grande



surprise. On pensait devoir retirer le masque plus souvent mais non... J'avoue que je ne me l'explique pas. » Le projet entier suinte l'abnégation. Pour Reynolds, il représente peut-être sa dernière chance de tomber le masque de superstar.

Tout compte fait, ce n'était pas si mal. On quitte l'acteur sur un bon serrage de pommes viril avec la sensation d'avoir réussi à entamer le dialogue et à éviter les traditionnelles embûches de la promo de superhéros. De retour à Paris, coup de fil du rédacteur en chef : Ryan Reynolds est furieux. Il n'a pas apprécié l'interview et ne comprend pas notre acharnement à lui poser des questions sur *Green Lantern*. Deadpool, lui, a le droit de parler de Green Lantern. Dans la bande-annonce de son film, il demande expressément à ses « créateurs » que son costume ne soit pas en images de synthèse. « Et pas vert, s'il vous plaît ! » Le lendemain, Ryan retirait sa plainte. Tout était pardonné. Ainsi va le monde merveilleux des films de superhéros, une affaire moins rigolote et plus personnelle qu'il n'y paraît. Le mois prochain : Henry Cavill/Superman. **BENJAMIN ROZOVAS**

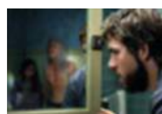
w

La filmo de la dernière chance

Longtemps, Hollywood a cru en Ryan Reynolds et son pouvoir d'attraction au box-office, que ce soit en vedette ou en troisième rôle, dans des comédies romantiques ou des films de superhéros. Problème : ça n'a jamais marché.



Le petit bain superhéros (1)
Blade – Trinity (2004)
Star mégalo, Wesley Snipes accepte de jouer le « guest » dans sa propre franchise et de se faire déborder par un *sidekick* déconnant (Ryan). Première incursion dans le super-héroïsme et premier baptême du feu pour Reynolds, tenu en partie responsable de l'échec du film.
(Box-office US : $52,397,389)



Le film d'horreur à succès
Amityville (2005)
Massacre..., *Vendredi 13*, *Amityville*... l'époque où les reboots de films d'horreurs explosaient le box-office US le temps d'un week-end. Celui-ci réalisa un score honnête, surtout si l'on considère que plus personne ne s'en souvient dix ans plus tard, y compris dans la filmo de son acteur principal.
(Box-office US : $65,233,369)



La *romcom*
Un jour, peut-être... (2008)
Ryan Reynolds avait déjà flirté avec le genre dans *Just Friends*. *Un jour, peut-être...* pose le même problème : le concept en vaut d'autres (trois histoires d'amour racontées en flashback par un père à sa fille), les filles sont top (Rachel Weisz, Elizabeth Banks), mais le type qui fait Tom Hanks manque d'épaisseur.
(Box-office US : $31,973,840)



Le petit bain superhéros (2)
X-Men Origins – Wolverine (2009)
Ryan Reynolds est Deadpool, un rat de laboratoire servile et muet (!), une vilaine trahison du personnage. C'est le plus Z des films *X-Men*. Si nul que la Fox l'enterrera dans la vraie franchise solo de Wolverine et que Reynolds se fera un devoir de corriger le tir sur *Deadpool*.
(Box-office US : $179 883 016)



La *romcom* avec Sandra Bullock
La Proposition (2009)
Gros carton et énième témoignage du come-back sidérant de Sandra Bullock cette année-là (Oscar de la meilleure actrice pour *The Blind Side*). Une comédie sur la permutation des genres, où Ryan Reynolds tient le rôle de la meuf. Autant dire qu'il se fait bouffer tout cru.
(Box-office US : $163 947 053)



La « bombe » indé
Buried (2010)
Venez voir l'incroyable Ryan Reynolds enfermé dans une boîte ! Quatre-vingt-quinze minutes de tension dramatique en temps réel ! Un seul acteur ! Une seule boîte ! En sortira-t-il vivant ?
Le marketing et la critique US se sont déménés pour créer le buzz. Résultat : *buried*. Personne n'est venu.
(Box-office US : $1 028 658)



Le grand bain superhéros
Green Lantern (2011)
Martin Campbell sortait de *Casino Royale*. Ryan Reynolds est né pour jouer Hal Jordan... Sur le papier, ça se « greenlighte » les yeux fermés. Et puis le film est sorti, pas fini, tricéphale, monstrueux, et tout le monde était vert, surtout les fans. Surtout Ryan Reynolds, le seul à transmettre un peu du romantisme rétro de la BD.
(Box-office US : $116 593 191)



La comédie adulte
Échange standard (2011)
Ryan Reynolds ne fonctionne pas en solo. Mais peut-être en + 1 (voir *La Proposition*)... D'où cette comédie navrante sur deux amis, un père de famille et un séducteur impénitent, qui échangent leur vie. Le *body swap* tient lieu d'obsession dans la carrière du comédien *(The Nines, Renaissances, Criminal)*.
(Box-office US : $37 035 845)



Le « Men in Black »
R.I.P.D. Brigade Fantôme (2013)
Rien ici qu'on n'ait pas déjà vu sur le bord de la route, gisant et agonisant. Ou alors un éclaircissement du mystère de la transparence de Ryan Reynolds. Et si son petit jeu ironique était si petit, si indolore, qu'on ne le voyait plus ?
(Box-office US : $33 592 415)



Le petit bain superhéros (3)
Deadpool (2016)
Le grand « reset ». Le moment de prouver qu'il y a bien du relief derrière le clown blanc. Une remise à niveau en forme de retour à la case départ. On peut bien donner une seconde chance à Ryan. Une quatrième fois. **B.R.**

Deadpool,
de Tim Miller.
Avec Ryan Reynolds, Morena Baccarin, Ed Skrein...
Sortie le 10 février.

PHOTOS ART STREIBER. AUGUST-AGENCE A.DR.



Dr. Refn et les femmes

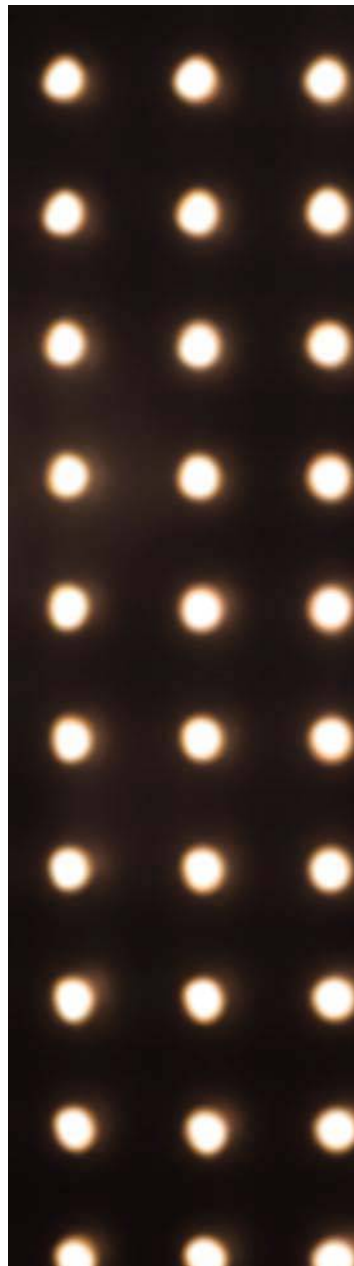
Après le Bangkok *arty* d'*Only God Forgives*, Nicolas Winding Refn retrouve le Los Angeles chatoyant de *Drive*. Mais les mâles taiseux ont cédé la place à Elle Fanning et Christina Hendricks, au service d'un récit d'épouvante au féminin. Rendez-vous sur le tournage de *The Neon Demon*, à Hollywood, en compagnie de N.W.R. et des femmes de sa vie.

Los Angeles, 2015. Le 28 avril, pour être exact. C'est le moment où la Californie bascule dans la moiteur estivale. Pas besoin d'avoir épluché toute la Série Noire pour savoir que la Cité des anges est surtout celle de Chandler, de Hammett et d'Ellroy. Il suffit de croiser quelques douteux hurluberlus sur Sunset Boulevard, passé 21 heures, pour se souvenir que L.A. fut longtemps la capitale de tous les vices criminels. Qu'importe : pour peu qu'on ne soit pas du coin et qu'on aime le cinéma (par exemple celui de Nicolas Winding Refn, qu'on est venu rencontrer), la ville reste enchanteresse. D'un bloc à l'autre, on voit resurgir des bribes de *Drive*, on guette le spectre du *Driver* de Walter Hill (dont Refn s'était largement inspiré), on sent la chaleur de l'incendie de *Police fédérale, Los Angeles* (de William Friedkin). Les souvenirs cinéphiles feraient presque oublier le cachet interlope de Downtown L.A. Existe-t-il de meilleures conditions pour observer N.W.R. à l'œuvre ? Sans doute pas, et notre arrivée sur le plateau de *The Neon Demon*, où le réel bien sordide semble avoir pour de bon dépassé la fiction, nous le confirmera.

L'équipe s'apprête à tourner l'une des scènes d'Elle Fanning chez Musso & Frank, *diner* à l'ancienne situé sur Hollywood Boulevard. L'endroit a été relooké en restaurant chic et vintage, accusant un je-ne-sais-quoi de *Mad Men*. Nicolas se tient à l'écart, une drôle de couverture enroulée autour de la taille malgré la chaleur suffocante. Il chuchote à l'oreille de sa femme Liv Corfixen, vêtue d'une jolie robe blanche surannée car elle fait de la figuration ce jour-là. Mais sa présence semble surtout destinée à calmer Refn qui fait les cent pas, visiblement anxieux. Elle nous avertit avec douceur : « Il est tendu parce qu'il s'est passé quelque chose d'un peu… particulier. Nicolas, raconte-lui ! » Juste avant de rejoindre ses acteurs, ce dernier nous livre un « scoop » glaçant. « L'histoire va vous plaire : il y a trois jours, je suis arrivé ici en avance pour faire des tests lumière, après avoir déposé ma fille aînée à l'école. Sur le parking, un homme était étendu et pissait le sang. Il venait de se faire poignarder. Un type était penché au-dessus de lui et tentait d'arrêter l'hémorragie à mains nues. J'ai foncé à l'intérieur pour chercher une couverture. Quand je suis ressorti, l'ambulance était arrivée. J'ai appris qu'il était mort. Je suis resté planté là deux minutes, impuissant, avec ma couverture dans les mains. » L'anecdote est « plaisante », effectivement. Mais Nicolas nous rassure avec un léger rictus : il ne s'agit pas de la couverture qui drape sa silhouette longiligne. « Je ne suis pas morbide pas à ce point. Ça, c'est juste ma couverture porte-bonheur. Un peu comme une cape de superhéros. » Bienvenue sur le tournage du premier film d'horreur de Nicolas Winding Refn.

> « Dans ce foutu milieu qu'est Hollywood, je ne fonctionne qu'à l'ego. Au boulot, je suis le maître. »
> Nicolas Winding Refn

Rien de sanguinolent au programme du jour, toutefois. Joliment fardée, la jeune Elle Fanning est attablée aux côtés de ses partenaires de jeu, dont un bellâtre moustachu arborant un beau costume. Dans la scène, ce dernier l'oblige à se lever et à se soumettre au regard d'un dîneur (Karl Glusman et sa tronche hallucinée, vue dans *Love* de Gaspar Noé). « Alors, tu la trouves belle ? Hein ? Elle n'est pas magnifique ? », insiste le moustachu. Refn et sa chef op Natasha Braier visent la colorimétrie parfaite, laissant éclater le rouge profond du rouge à lèvres et des banquettes en cuir, les teintes dorées des robes de satin. L'entente semble idéale : Braier et le cinéaste parlent la même langue d'orfèvres draconiens. Quinze prises seront nécessaires pour mettre en boîte la sortie de Fanning, qui disparaît derrière un rideau à lamelles scintillantes. L'actrice n'a jamais autant ressemblé à une Barbie docile, jetée en pâture à une bande de fauves bien sapés. Mais on croit deviner qu'elle aura sa revanche : *The Neon Demon* raconte l'histoire de top-modèles prêtes à tout pour préserver leur plastique de rêve, quitte à recourir au cannibalisme et aux méthodes vaudou. Autant de moyens de dompter les hommes, leurs bourreaux. Oui, on parle d'un « film féministe », d'après Nicolas *himself*. Que signifie ce terme-là pour l'auteur de *Bronson*, abonné aux gangsters musculeux et aux mâles melvilliens ? Tandis que l'intéressé file en pause déjeuner, on pose la question à sa productrice danoise, Lene Borglum. Sorte de matrone nordique, elle couve le garnement depuis *Le Guerrier silencieux*. L'adjectif employé par son poulain la fait sourire. « Ce qui est fascinant avec Nicolas, c'est qu'il a tort quoi qu'il fasse. S'il filme des hommes taciturnes et ultra-virils, on l'accuse de complaisance machiste. S'il raconte une histoire de mannequins revanchardes et violentes, on lui reproche de faire dans la caricature et de ne rien comprendre au féminisme. Il y a toujours des gens pour lui tomber dessus, alors autant le laisser s'amuser. »



Là encore, réel et fiction s'imbriquent malicieusement. Comme les hommes dans son film (Glusman donc, mais aussi Keanu Reeves, de repos ce jour-là), Nicolas évolue au beau milieu d'un gynécée souverain. Il passe de mains en mains : celles de sa productrice, de son assistante, de sa chef op et de sa chère moitié. Celle-ci lui a d'ailleurs tiré le



PHOTO THE JOKERS-GAUMONT-WILDBUNCH 2016

portrait avec *My Life Directed by Nicolas Winding Refn*, documentaire sur le tournage d'*Only God Forgives*, qui ne manque pas d'épingler ses faiblesses. En aparté, Lene et Liv nous confirment que Nicolas mérite sa réputation de *control freak*. Mais que, d'un autre côté, il ne pourrait pas se passer de ses collaboratrices. Il nous l'avoue en fin de journée, fourbu mais radieux : sa vie est pilotée par les femmes. « Dans ce foutu milieu qu'est Hollywood, je ne fonctionne qu'à l'ego. Quand je suis au boulot, je suis le maître. Je veux tenir les manettes, de manière à être le seul responsable de mes erreurs et le seul garant de mes succès. Mais à la maison, je suis le docile serviteur de ma femme et de mes filles. Ça me va très bien d'ailleurs. J'aime leur univers féminin, tandis que les mecs m'ennuient. » Sur ces mots, Natasha Braier, enfin libérée de ses projecteurs encore brûlants, vient lui taper énergiquement dans la main. Ils se congratulent d'une seule voix : « Beau boulot, *man* ! » Alors que l'équipe technique a levé le camp, Nicolas est l'une des dernières âmes sur le champ de bataille. Le crépuscule tombe sur L.A. et il continue de méditer sur le parking où, quelques jours plus tôt, il a vu un homme mourant. On profite de cet instant suspendu pour lui faire remarquer le chemin parcouru depuis le trip formaliste de *Drive*. Avec *The Neon Demon*, il semble pour la première fois traiter un sujet clair. « Peut-être que je raconte à la fois mes tracas avec les femmes et mon amour pour elles. Je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir, car si je commence à penser les scénarios, je m'écoute trop. Je préfère écouter Liv. D'ailleurs, si je tourne ce film, c'est uniquement parce qu'elle a voulu quitter la Thaïlande et revenir à L.A. » Chercherait-il sa propre histoire, cette fois, dans les boyaux crasseux de Los Angeles ? *The Neon Demon* serait-il son serment d'allégeance à la gent féminine ? Et ce corps sanglant trouvé trois jours plus tôt ne serait-il pas celui du héros viril à la Refn, définitivement poignardé par la puissance des femmes ? Nicolas sourit derrière ses verres fumés, mais n'en dira pas plus. Il est tard, c'est l'heure de prendre congé. La nuit est déjà tombée. Et surtout, Liv l'attend à la maison. **YAL SADAT**

“Je suis le Sex Pistol de Hollywood.”

Même inachevé, *The Neon Demon*
a beaucoup à nous apprendre sur Nicolas Winding Refn. Et permet de réviser nos jugements sur ses précédents faits d'armes.

PREMIÈRE : Vous voilà donc de retour à Los Angeles, avec un film de genre plus identifiable que ne l'était *Only God Forgives.* Doit-on comprendre que vous regagnez un territoire de cinéma moins radical ?
NICOLAS WINDING REFN : Non, je ne reviens jamais en arrière. Ce serait le pire des échecs. Bon, il est vrai que je refais sans cesse le même film : un héros autodestructeur se retrouve balancé entre deux forces, l'amour pur et l'extrême violence… Thématiquement, *The Neon Demon* ne renouvellera rien. Mais, esthétiquement, je mets un point d'honneur à franchir un nouveau cap à chaque fois. Si j'ai brisé une barrière, je refuse de faire machine arrière : ça voudrait dire que je vieillis. Il ne s'agit pas de me renier, simplement d'aller un cran plus loin.

C'est peut-être la méprise à propos d'*Only God Forgives.* On a cru que, tout à coup, vous cherchiez à faire l'anti-*Drive*, alors que…
Alors que j'ai reproduit exactement le même schéma qu'avec *Drive*, oui. Simplement, je l'emmène beaucoup plus haut *(d'un geste brusque, il mime le décollage d'un avion).* Le grand écart entre les passions contraires y était simplement plus outrancier. Je me souviens qu'au Festival de Cannes, j'attendais anxieusement la réaction des critiques. Je nourrissais de grandes espérances et en même temps, j'avais conscience que cette méprise aurait lieu. Après le passage de *Drive* à Cannes *(prix de la mise en scène)*, assez naïvement, j'ai cru qu'il suffirait d'y revenir, quelle que soit la radicalité de mon film suivant, pour accéder au panthéon. Or il se trouve qu'*Only God Forgives* n'a pas du tout été compris. Eh bien, tant mieux : je pensais rejoindre les classiques, alors que je suis resté au stade des Sex Pistol. Voilà comme je m'envisage désormais : un Sex Pistol à Hollywood. Ce n'est pas plus mal.

Même si, effectivement, le pitch horrifique de *The Neon Demon* paraît très éloigné de *Drive*, le fait de revenir tourner ici, à L.A., annonce quelque chose de moins « déréalisé » que votre précédent film…
Oui et non, parce que Los Angeles me reste étranger. D'abord, je ne conduis toujours pas depuis *Drive.* Ensuite, je ne me sens toujours pas américain. Enfin, je ne connais pas bien cette ville. Je l'aime dans la mesure où je peux la quitter régulièrement, dès que le tournage est fini, pour monter tranquillement mes rushes à Copenhague. Je préfère m'en tenir au fantasme de ces lieux, quitte à m'éloigner de toute véracité. Bon, je dis ça, alors qu'on se tient sur le parking où un homme vient de se faire assassiner : forcément, le quotidien dingue de L.A. peut influencer le tournage. L'événement m'a d'ailleurs donné une idée pour la bande-son… C'est scabreux, je le sais.

Là encore, il y a un malentendu : on vous reproche souvent de vous complaire dans la citation de clichés, qu'il s'agisse de Los Angeles ou d'un univers viking. Alors que vous travaillez délibérément à partir de clichés.
Parfaitement. Je les adore : ils révèlent tout ce qu'on désire voir au cinéma, ou même faire dans la vie, sans oser se l'avouer. J'ai filmé Ryan Gosling ou Mads Mikkelsen parce qu'ils incarnent des stéréotypes de masculinité et d'héroïsme que je n'atteindrai jamais. Je continue de travailler avec Christina Hendricks pour la même raison : sa féminité est exacerbée, donc inaccessible. En fait, le sujet de mes scénarios, c'est ma propre impuissance. Je tourne des films sur mon incapacité à ressembler à mes idoles.

Et cette fois-ci, vos idoles sont féminines. Vous aviez besoin de renouveler le fantasme, en quelque sorte ?
Exactement. J'ai tourné plusieurs fois avec Ryan, j'ai aussi dirigé Tom Hardy. J'ai donc tutoyé les sommets de la virilité. *(Rire.)* Comment aller plus haut après ça ? Encore une fois, j'ai horreur de faire machine arrière. Donc je me suis fixé un autre défi, travailler avec des stéréotypes de féminité très différents. Vous admettrez que c'est ardu : de Christina Hendricks à Elle Fanning, il y a un monde…

Pour cela, il faut les comprendre en tant que femmes ?
Je ne sais pas s'il est forcément nécessaire de les « comprendre », mon cinéma n'est pas forcément psychologique. En tout cas, il n'est pas politique. Je répète à tout le monde que c'est un film féministe, mais tenir un propos sur la place des femmes dans la société est le dernier de mes soucis. C'est une définition très personnelle du féminisme : l'idée de *The Neon Demon* m'est venue quand j'ai réalisé que j'étais soumis aux femmes et que malgré tout, je vivais mieux avec elles. J'aime les femmes contre les hommes. C'est un sentiment primaire, pas du tout analytique. Donc je n'essaie pas de croquer des personnages de femmes « vrais » : je cherche plutôt à les plier à ma vision.

En fin de compte, *The Neon Demon* risque plutôt de déclencher des réactions hostiles chez le public féministe…
Je serais très déçu si cela n'arrivait pas. On s'ennuierait, non ? **INTERVIEW YAL SADAT**

PHOTO FABRICE DALL'ANESE-CONTOUR BY GETTY MAGES.



The Neon Demon, de Nicolas Winding Refn. Avec Elle Fanning, Christina Hendricks, Keanu Reeves…
Sortie 2016.



faire le Jobs

Un gourou techno, des joutes verbales tranchantes comme des lames, l'invention du monde connecté... Le *Steve Jobs* de Danny Boyle serait-il l'héritier direct du *Social Network* de David Fincher ? Bien sûr. Écrit, lui aussi, par l'immense Aaron Sorkin, il est un nouvel exemple de l'équilibre des forces qui peut s'établir entre un grand cinéaste et un grand scénariste. Et des chefs-d'œuvre qui en résultent parfois.

Le 23 février 2014, à 15 h 34, David Fincher envoie un e-mail à Amy Pascal, présidente de Sony Pictures, et aux producteurs Scott Rudin et Mike De Luca. En copie : Aaron Sorkin, ex-*wonderboy* des séries télévisées (la géniale *À la Maison-Blanche*) et auteur de *The Social Network*, portrait cruel du patron de Facebook que Fincher a réalisé quatre ans plus tôt. Objet du message : « Jobs » – soit le titre de travail du dernier script de l'auteur, un « anti-biopic » du fondateur d'Apple que le cinéaste a alors manifestement très envie d'ajouter à son agenda surbooké. Le contenu est le suivant : « *Jobs* est fantastique. C'est une pièce, mais très vive, très cinématographique. J'aurais tendance à dire qu'il faudra soigner le casting et les répétitions (plusieurs mois). Tournage très rapide (quatre ou cinq semaines – huit jours par acte ?) Les lieux de tournage devraient être faciles à trouver (en ville probablement). Le montage est une étape qui demandera du temps. Est-ce que Sony peut marketer un one-man-show ? Pouvez-vous en faire un *must-see* ? Le *Lenny* définitif ? » Ni vous ni nous n'aurions dû avoir connaissance de cet e-mail. S'il nous est parvenu, c'est grâce à une poignée de hackers nord-coréens, qui ont piraté les données privées du studio Sony l'hiver dernier. Notre déontologie aurait même pu (dû ?) nous empêcher de le publier. Seulement voilà : c'est un document extraordinaire sur le regard laser d'un cinéaste, David Fincher, au sommet de son art et de sa confiance en lui (on croit comprendre, entre les lignes, qu'il a déjà tout le film en tête), et sur les débuts de la fabrication d'un hypothétique chef-d'œuvre. Le « *Lenny* définitif » donc – une référence au film que Bob Fosse et Dustin Hoffman consacrèrent au comique Lenny Bruce en 1974 –, la deuxième rencontre au sommet entre Fincher et Sorkin (l'équivalent ciné d'un match Foreman-Ali), un *The Social Network* bis, situé cette fois-ci dans les coulisses de la firme à la pomme.

PHOTO UNIVERSAL PICTURES.

Si ce film n'existera jamais ailleurs que dans nos fantasmes, c'est pourtant l'un des projets hollywoodiens récents qu'on croit connaître par cœur, parce qu'on en a suivi les soubresauts de production dans les moindres détails (encore merci aux équipes de Kim Jong-un) : brouille de Fincher avec Sony (l'homme de *Fight Club* exigeait toujours plus d'argent et toujours plus de contrôle) ; changement de studio en cours de route (*Steve Jobs* est désormais un film Universal) ; longue valse-hésitation autour du choix de la tête d'affiche (on a évoqué Christian Bale, puis Leonardo DiCaprio, avant que le job(s) ne soit finalement décroché par Michael Fassbender); pressions en coulisses de la veuve du grand homme, déterminée à faire capoter la production...
Seule certitude tout au long de l'aventure : le script d'Aaron Sorkin, unanimement considéré comme exceptionnel, fut le roc auquel s'arrimèrent tous les participants. C'est une folie conceptuelle, une vue en coupe de la vie de Jobs, racontée en trois moments-clés, le lancement de trois produits phares (le Macintosh, le cube NeXT, l'iMac), où le gourou en col roulé et New Balance règle ses comptes en coulisses avec ses proches avant de monter sur scène et de changer le monde. Fincher a donc fini par quitter le navire (snif) et c'est Danny Boyle qui a pris les commandes. L'homme de *Trainspotting* et de la cérémonie d'ouverture des J.O. de Londres,







Aaron Sorkin, scénariste

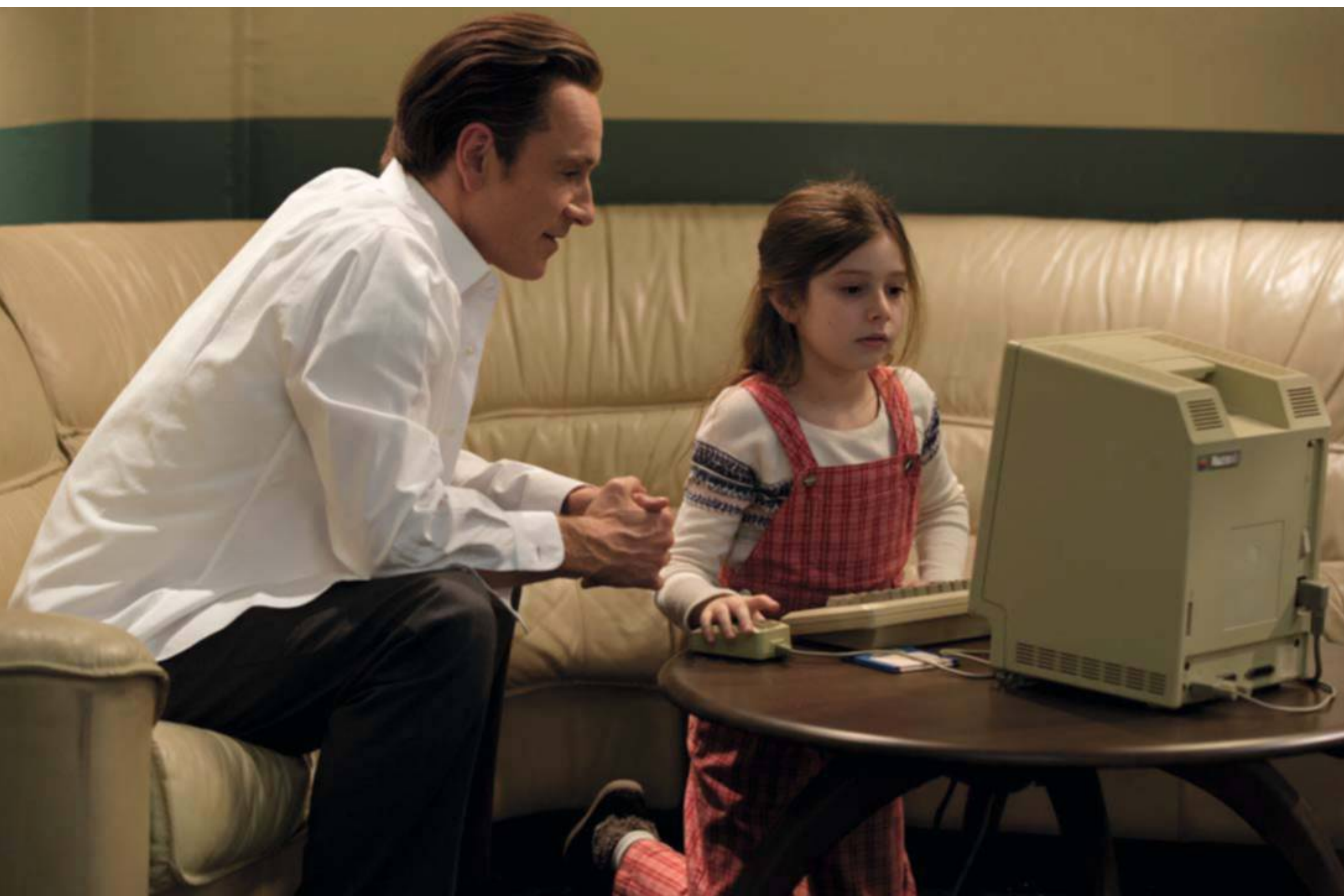
“Je n'ai pas de *check-list* des célébrités de la Silicon Valley.”

PREMIÈRE : Aaron, ça vous va si on décrit *Steve Jobs* comme la « suite » de *The Social Network* ?
AARON SORKIN : C'est vous le journaliste, vous écrivez ce que vous voulez ! Personnellement, je ne trouve pas que Zuckerberg et Jobs ont tant de choses en commun. Ce sont deux hommes avec une fêlure en eux, certes. Mais c'est le cas de beaucoup de personnages de cinéma, vous ne trouvez pas ? Je n'ai pas de *check-list* des célébrités de la Silicon Valley dont j'aimerais raconter la vie. Il se trouve simplement que j'ai reçu un coup de fil du producteur Scott Rudin, avec qui j'avais connu deux expériences extraordinaires, *The Social Network* et *Le Stratège*. Il venait d'acheter les droits de la biographie de Steve Jobs par Walter Isaacson et je ne me voyais pas lui dire non. Alors j'ai commencé à m'intéresser au sujet, sans connaître grand-chose à la technologie. J'ai toujours écrit sur Mac, j'ai un iPhone dans ma poche, mais ça ne me passionne pas plus que ça. J'ai commencé à rencontrer des proches de Steve. Et très vite, j'ai su ce que je ne voulais pas écrire : un biopic.

Vie et mort d'un grand homme...
Oui, une *cradle to the grave story*. Parce que ça ne mène jamais très loin. Le mieux qu'on peut espérer obtenir, c'est la version romancée d'une page Wikipédia. J'ai décidé de me tenir éloigné de toutes les conventions du genre et de me concentrer sur ce que j'aime : les espaces clos, le temps resserré, les comptes à rebours, les coulisses... J'ai construit le film autour de ces trois scènes en temps réel. Les rencontres que fait Steve avec les gens de son entourage sont imaginaires, mais le contenu de leurs conversations, lui, est vrai.

Il y a un peu plus d'un an, Fincher nous expliquait qu'il avait fini par se retirer du projet parce qu'il avait peur que Sony soit incapable de marketer le film correctement...
David avait deux sujets d'inquiétude : le budget et le marketing. Sur *The Social Network*, il n'avait pas le dernier

PHOTOS UNIVERSAL PICTURES.



mot à propos du marketing, mais toutes les idées qu'on a fini par utiliser étaient les siennes. La bande-annonce, l'affiche, la *tagline*... Tout. Il est génial sur ces questions. Mais cette fois-ci, il voulait vraiment pouvoir tout contrôler. Parce que ces choses-là peuvent vite déraper. Prenez un film, n'importe lequel : il y a au moins dix façons différentes de le promouvoir. Là, par exemple, je viens de finir un script consacré à la femme qui a régné sur le monde du poker pendant des décennies. Je vois d'ici l'idée d'affiche atroce qui pourrait germer dans l'esprit d'un publicitaire un peu faignant : notre actrice trônant derrière une table de poker, dans une pose sexy, et lançant des cartes en l'air avec un grand sourire. Ce n'est pas réellement l'image que j'ai envie que les gens aient en tête, l'histoire que je raconte est un peu plus profonde... Bref. David avait de bonnes raisons de quitter le navire, des raisons que je respecte à 100 %. Je l'adore, je l'admire, il sera toujours le premier réalisateur à qui je proposerai mes scripts. Ceci dit, je remercie tous les jours ma bonne étoile d'avoir mis Danny Boyle sur ma route. Il n'aurait pas pu faire un meilleur film.

J'ai le sentiment qu'au cinéma vous décrivez les hommes tels qu'ils sont, et dans vos séries tels qu'ils devraient être. J'ai tout bon ?
Peut-être pas tels qu'ils devraient être, je dirais plutôt tels qu'ils aimeraient être. Je reconnais que j'adore ça : l'idéalisme, le romantisme, donner la chair de poule au spectateur... Et c'est vrai aussi que c'est ce que je cherche à faire, systématiquement, quand j'écris pour la télé. Au cinéma, mes scripts pour *Des hommes d'honneur* ou *Le Stratège* appartiennent aussi à ce registre... *(Il réfléchit.)* Mais *The Social Network* et *Steve Jobs* sont assez différents. Un peu plus sombres, antihéroïques. Par conséquent, moins faciles à écrire pour moi.

Comment trouvez-vous votre place pendant la fabrication du film ? Êtes-vous présent aux répétitions, par exemple ? Dans le making of de *The Social Network*, on vous voyait longuement disséquer le script avec Fincher et les acteurs...
Oui, ça s'est passé de la même façon cette fois-ci. C'est comme au théâtre. On s'assoit avec les acteurs, Danny et moi, on parcourt le texte ensemble. Ils s'interrompent quand ils ont besoin d'un éclaircissement. Et si quelque chose ne fonctionne pas comme prévu, alors je fonce réécrire la scène. Puis la lecture reprend. Et, au bout d'un moment, je m'efface. C'est nécessaire. Je me fais tout petit dans un coin de la pièce, ou je vais me promener, travailler à l'hôtel sur un autre scénario... Danny a un film à construire. Et les acteurs doivent pouvoir s'approprier le texte sans avoir l'auteur qui regarde par-dessus leur épaule. J'ai passé deux ans sur le script, je peux bien leur accorder deux heures de tranquillité.

Danny Boyle considère *Steve Jobs* comme le deuxième volet d'une trilogie initiée par *The Social Network*...
Oui, il m'a dit ça. D'ailleurs, s'il veut écrire le troisième volet, qu'il ne se gêne surtout pas !

INTERVIEW F. F.

adoré par l'Académie des Oscars mais encore méprisé par une grosse partie de la critique. Un chouchou maison, autre sale gosse rescapé des *90s* qui signe un film jumeau de *The Social Network* et a le mérite de l'assumer. On pourra gloser longtemps sur ce qui rassemble les deux projets (le côté *Citizen Kane* digital), sur ce qui les distingue aussi (celui-ci est autant euphorisant et flamboyant que l'autre était amer et glaçant). Mais le plus fascinant est, une fois encore, le dialogue qui s'établit à l'écran entre l'homme de l'image et celui du verbe, entre l'illustrateur survolté et le roi des *punchlines* en cascade et des joutes verbales insensées. À qui appartiennent les grands films ? À qui appartient *Steve Jobs* ? Qui en est le « chef d'orchestre » – pour reprendre une image convoquée par le film ? Sorkin ou Boyle ? Les conversations qu'on a eues avec l'un, puis l'autre, prouvent que s'ils ne pensent pas toujours de la même façon, tous deux regardent dans la même direction. **FRÉDÉRIC FOUBERT**



Steve Jobs, de Danny Boyle. Avec Michael Fassbender, Kate Winslet...
Sortie le 3 février.
Critique page 88.



Danny Boyle, réalisateur

“ Steve Jobs, c’est The Social Network 2.”



PREMIÈRE : Danny, ça vous va si on décrit *Steve Jobs* comme la « suite » de *The Social Network* ?
DANNY BOYLE : Totalement ! On m’a dit : « Surtout, il ne faut pas que tu parles de *The Social Network* pendant la promo. » Mais bon, c’est compliqué quand même... Parce que *Steve Jobs*, c’est l’épisode 2 ! D’ailleurs, à mon avis, Sorkin écrira un troisième volet un jour. Et je suis super fier de faire partie d’une trilogie initiée par Fincher. J’aurais pu refuser, par peur d’être comparé à lui. Mais, au contraire, ça me va très bien. *The Social Network* est un grand film.

Comment réagit-on en tant que cinéaste quand on découvre un script de Sorkin ? C’est intimidant ?
C’est le mot, oui. Il faut savoir qu’un script normal, c’est 120 pages, grand maximum. Un mélange de descriptions et de dialogues. Sorkin tape dans les 180 pages, noircies de la première à la dernière de dialogues longs comme le bras. Sans aucune indication. À part, en l’occurrence, le fait que le film était découpé en trois actes. Trois scènes, six personnages, le tout en temps réel. « Intérieur jour », et bla bla bla bla... Au début, c’est l’angoisse. Tu te dis : « C’est une prison, je ne vais rien pouvoir faire. » Mais en fait, c’est l’inverse. C’est une invitation. Une provocation. Quelque chose d’incroyablement libérateur. Un cadre dans lequel tout devient possible, pour les acteurs comme pour le metteur en scène. De tous mes films c’est le plus « mis en scène ». Les fondations de la mise en scène doivent être très solides. Parce que sans ces éléments, cela deviendrait alors juste une pièce de théâtre. Une super pièce. Mais une pièce.

Qu’y a-t-il de plus compliqué avec ses dialogues : Le rythme ? Le sens ? La combinaison des deux ?
Tout repose sur le rythme. C’est d’abord le problème des acteurs. Certains n’arrivent pas à dire du Sorkin, c’est au-dessus de leurs forces, ils ne chopent pas le truc. Mais une fois que tu as compris comment ça doit sonner, alors le sens émerge. D’ailleurs, quand tu regardes les dialogues dans le détail, ils ne sont pas si éloquents. Bon, certes, personne ne parle ainsi dans la vraie vie, mais ce n’est pas aussi sophistiqué qu’on ne le pense. C’est le rythme, la cadence, le tempo, la façon dont le flux de la pensée est rendu, qui rendent le tout réellement exceptionnel.

Cela renvoie à l’âge d’or du cinéma américain...
Oui, la *screwball comedy*. Plus personne n’écrit de la sorte aujourd’hui, à part peut-être les Coen. C’est un pur langage de cinéma.

L’emblème du style Sorkin, c’est le *walk and talk*. Une pensée en mouvement. D’ailleurs, dès la première page de la biographie de Steve Jobs par Walter Isaacson, on apprend que Jobs aimait parler en marchant...
Oui, et le truc génial de *The Social Network*, c’est justement que les personnages étaient assis tout le temps ! *(Rire.)* Tu te rends compte ? On décrit encore parfois Fincher comme un « clippeur », mais, en fait, c’est le grand cinéaste classique de notre temps. Regarde bien les mouvements de caméra dans *The Social Network* : très rares, très économes. Et quand un personnage se lève, c’est comme un coup de tonnerre !

Dans *Steve Jobs*, les personnages sont rarement assis...
Oui, en lisant le script, j’ai tout de suite senti qu’il fallait les remettre debout. C’est le *standing-up movie*. Cela signifie-t-il pour autant qu’ils devaient marcher tout le temps ? Non. Mais la caméra, elle, est en mouvement permanent. Au début du film, Jobs est jeune, il veut changer le monde, il ne tient pas en place, alors la caméra le suit partout. On a beaucoup utilisé le *steadycam* qui donne une grande liberté aux acteurs. Tout le film est un mélange de liberté et de discipline.

Vous avez regardé les séries qui ont établi le style Sorkin à la télé ? *À la Maison-Blanche*, par exemple ?
Non. Seulement des extraits. Je me suis surtout intéressé aux cinéastes. Fincher. Pas pour le copier, juste pour reprendre le flambeau sereinement. Mais *À la Maison-Blanche*, ça dure... Quoi ? Soixante heures ?

Plus que ça...
Tu finis « sorkinisé » ! C’est le risque. Les acteurs le ressentaient ainsi. À la fin de la journée, ils se mettaient à parler comme lui. Il faut pouvoir le sortir de ton système, reprendre une vie normale !

Fincher avait exprimé son souci sur la difficulté de marketer un tel film. Cela paraissait surprenant de la part de quelqu’un qui a réussi à transformer un film sur Facebook en carton, mais bon... Comment expliquez-vous l’échec de *Steve Jobs* aux États-Unis ?
Je ne sais pas... Peut-être qu’on a surestimé l’intérêt que les gens portent à cet homme. On n’a peut-être pas très bien vendu le film non plus. On s’est vu trop gros, trop vite, en sortant dans trop de salles à la fois. C’est un film très exigeant, il aurait gagné à être mieux « expliqué » au public. David Fincher est vraiment très doué sur ces questions. Et là, une fois encore, il avait raison.

INTERVIEW F.F.

The Revenant
d'Alejandro González Iñárritu
11 nominations dont :
- Meilleur film.
- Meilleur réalisateur.
- Meilleur acteur dans un premier rôle (Leonardo DiCaprio).

PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. MAQUILLAGE ET COIFFURE : DANIELA ESCHBACHER ASSISTÉE DE CÉCILE SÉGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS.

la guerre du faux

Avec *La Tour 2 contrôle infernale*, Eric et Ramzy dynamitent une fois de plus la comédie française. Pour l'occasion on leur a demandé de revisiter des films qui concourent pour les prochains Oscars. *Creed*, *Mad Max – Fury Road*, *The Revenant*... voilà la cérémonie des lascars.



Les 8 Salopards
de Quentin Tarantino

3 nominations :

- Meilleure actrice dans un second rôle (Jennifer Jason Leigh).
- Meilleure photographie.
- Meilleure musique.

PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. MAQUILLAGE ET COIFFURE : DANIELA ESCHBACHER ASSISTÉE DE CÉCILE SÉGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS.





Creed – L'Héritage de Rocky Balboa
de Ryan Coogler

1 nomination :

- Meilleur acteur dans un second rôle (Sylvester Stallone).

PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. M[illegible]UILLAG[illegible] [illegible]FFURE : DANIE[illegible] ASSISTÉE DE CÉCILE SÉGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS.
REMERCIEMENTS À LA BOUTIQUE CHAPEAUSHOP.FR PO[illegible] CHAP[illegible] ROCKY.



PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. MAQUILLAGE ET COIFFURE : DANIELA ESCHBACHER ASSISTÉE DE CÉCILE SÉGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS.

Mad Max – Fury Road
de George Miller

10 nominations dont :
- Meilleur film.
- Meilleur réalisateur.
- Meilleure photographie.





Steve Jobs
de Danny Boyle

2 nominations :

- Meilleur acteur dans un premier rôle (Michael Fassbender).
- Meilleure actrice dans un second rôle (Kate Winslet).

PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. MAQUILLAGE ET COIFFURE : DANIELA ESCHBACHER ASSISTÉE DE CÉCILE SÉGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS. REMERCIEMENTS À LA SOCIÉTÉ BEAUSOLEIL POUR LE PRÊT DES LUNETTES LUNOR.

out of contrôle

Un temps séparé de son double Ramzy, Eric a tenté de dynamiter la comédie française avec *Platane*, une série bien vacharde. *La Tour 2 contrôle infernale*, qu'il réalise aujourd'hui, risque le grand écart entre cet humour « spé » et la grosse comédie populaire. Rencontre avec un acrobate de la vanne.

Dis-moi quel est ton Eric Judor favori, je te dirai qui tu es. Il y a celui de la sitcom *H*, dont les plus de 20 ans se souviennent ; celui des *Dalton* et de *Double Zéro*, dont les plus de 20 ans et les autres préfèrent ne pas se souvenir ; celui de *La Tour Montparnasse infernale*, dont les *punchlines* résonnent encore dans les préaux des collèges de France et de Navarre ; celui aussi des films braques de Quentin Dupieux *(Steak, Wrong et Wrong Cops)*. Mais le public friand de ce Judor-là n'est pas le même que celui qui s'esclaffait devant *H*. Avec *Steak*, Eric et Ramzy amorçaient leur gentrification en poussant trois crans plus loin leur sens du burlesque et de la vanne nonsensique. Ils troquaient alors leur public habituel contre un autre, plus pointu, plus intello, plus parisien, et surtout plus restreint. *Seuls Two*, à mi-chemin entre Dupieux et Buster Keaton, ne suffira pas à unifier les différents clubs d'admirateurs d'Eric Judor (au passage, rassurez-vous, il est possible d'appartenir à plusieurs clubs à la fois). En 2011, la série *Platane* mettait en abîme ce revirement *arty* : dans cette drôle d'uchronie autobiographique, Judor décidait de se mettre au « cinéma sérieux » pour s'anoblir aux yeux de la critique tout en cherchant l'amour du grand public. Il y a de cela dans la démarche de l'acteur-réalisateur avec *La Tour 2 contrôle infernale*, qui creuse plus profond que jamais le sillon de l'absurde tout en revenant à la formule de son hit le plus populaire. Et si *La Tour 2* était en somme le carrefour où se retrouvent tous les Eric Judor existants?

PREMIÈRE : Avec *La Tour 2 contrôle infernale*, on dirait que ton ambition cachée est de rassembler deux publics : celui du premier film, qui t'avait aussi adoré dans *H*, et celui de *Platane*, qui est sans doute un peu plus pointu...

ERIC JUDOR : Tu as un peu raison, mais tu me stresses à mort. Je me demande si un mélange pareil peut vraiment fonctionner en salles ! *(Rire.)* J'ai écrit le script avec Nicolas Orzeckowski, le coauteur de *Platane*, avec le même niveau d'exigence que pour la série. Or, les personnages du film sont bien moins complexes que les antihéros de *Platane* : ce sont des crétins très premier degré, capables de dire des choses comme « le caca, c'est délicieux ». C'est vrai que ce genre de gags enrobés dans l'écriture surréaliste qu'on vise avec Nicolas, produit quelque chose de schizophrène. J'espère que la mixture fonctionne, car c'est un sacré pari. De toute manière, je ne pouvais pas me contenter de calquer *La Tour Montparnasse infernale*. Il fallait que je rajoute des herbes fortes, du curry, du piment antillais...

En somme, le fait d'avoir conquis un public exigeant t'a encouragé à aborder cette suite avec des intentions plus *arty*?

Ah non, ce n'est pas si calculé. Tu sais, quand on bosse sur *Platane*, on est persuadés qu'on écrit une série grand public avec des gags imparables, drôlissimes et accessibles à tous. Et puis on se rend compte qu'on est à côté de la plaque : une frange du public nous a suivis, mais ce n'est pas du tout celle qui a été voir en masse *La Tour Montparnasse infernale*. Peu importe que ce soit pour la télé ou pour *La Tour 2*, au moment de l'écriture je ne me dis pas : « Cette scène-là, c'est pour *Les Cahiers du cinéma*, et celle-ci pour les nostalgiques de *H*. » Ce serait la pire erreur !

Pourquoi certaines scènes ne pourraient-elles pas s'adresser à tel ou tel public ?

Parce que je n'aime pas l'idée de réserver certains gags à ceux qui peuvent les comprendre. Je ne suis pas élitiste. J'ai été dégoûté par l'échec de *Platane*. Je me suis dit : « Mais ce n'est pas possible, c'est super ce que j'ai fait ! » Oui, parce que je ne suis pas humble, il faut le savoir. Enfin, ça dépend. Après m'être planté,



> « On essaye quand même d'emmener les gens aussi loin que possible dans l'absurde. »

je perds tellement confiance en moi que je me laisse humilier par tout le monde. Mais bon, *Les Cahiers du cinéma* ont soutenu *Platane* et j'ai été le premier surpris quand ils m'ont proposé de faire la couverture du magazine pour la deuxième saison. C'était génial pour mon ego. Je me suis raccroché à ça puisque le public, lui, n'a pas vraiment suivi.

Peut-être que Ramzy et toi aviez déjà une identité *Cahiers du cinéma* depuis le début, sans en avoir conscience…

Ils nous avaient déjà soutenus à l'époque de la première *Tour*. Et puis, comme notre humour a toujours été inclassable, on a eu quelquefois des bons papiers assez pointus, bien avant *Platane*. On nous invitait à des conférences à Beaubourg, précisément, parce qu'on planait dans cette forme d'humour abstrait, léger, en apesanteur. La satire sociale ne nous a jamais intéressés.

De fait, vous avez occupé le créneau du burlesque à la Jacques Tati, alors que les comiques français avaient déserté le terrain.

Il y a quand même eu Jean Dujardin, même s'il a pris une autre direction ces dernières années. Je pense que si on est parvenu à toucher un public pointu, c'est aussi parce qu'on essaie de plus en plus de faire rire des gens qui sont eux-mêmes très drôles. Par exemple, dans *La Tour 2*, on a donné le rôle du méchant à Philippe Katerine : pour l'attirer, il fallait se mettre à la hauteur de son charisme bizarroïde. On avait écrit le rôle avant de le caster, mais on a rajouté des scènes ubuesques pour s'adapter à sa douce dinguerie, comme celle où il ne pige rien à ce que lui raconte son acolyte flamand. On tenait à brasser d'autres genres d'humour, parce qu'après *Seuls Two*, on s'était rendus compte que nous voir évoluer en vase clos pouvait avoir un côté « relou ». Le film était avant tout un trip formaliste, on visait une mise en scène très graphique, mais qui a pris une dimension un peu autiste. On a alors voulu prendre le contre-pied en laissant interagir plusieurs types de comiques dans *La Tour 2*.

Le maelström humoristique crée aussi un effet de surchauffe qui peut angoisser le public, voire le rendre fou…

Ah mince, à ce point-là ? Je vois ce que tu veux dire, mais c'est normal quand tu filmes un type comme Katerine. Dans la vie, il peut te mettre étrangement mal à l'aise, malgré sa douceur. Je pense qu'il écrit ses chansons de la même manière, en travaillant avec son angoisse. C'est une sorte de Stromae en plus joyeux, il dilue ses idées noires dans les sonorités pop. Quand je traîne avec lui, je garde mes distances, sinon j'ai peur ! *(Rire.)* Mais c'est quelqu'un que j'admire. Et puis il s'insère parfaitement dans le projet de *La Tour 2* : surprendre le public, le déstabiliser.

***La Tour Montparnasse infernale* atteignait involontairement ce degré de folie. Cette fois, tu le recherches délibérément en tant qu'auteur du film. Tu ne risques pas de perdre en spontanéité ?**

C'est vrai qu'on était plus innocents à l'époque. Avec Ramzy on se contentait de

PHOTOS LÉGENDE DISTRIBUTION.



influences américaines : Larry David et Ricky Gervais, que tu cites souvent, mais aussi le duo absurde Tim & Eric...
Tu connais Tim & Eric ! C'est vrai, mais eux sont vraiment dingues. Leurs sketches tournent carrément au gore, ils vont beaucoup plus loin que nous. Avec Ramzy, on met un orteil dans le non-sens alors qu'eux, ils plongent en faisant le saut de l'ange ! Tu dis que le film ressemble à leurs délires ? Alors les gens vont perdre tous leurs repères. Voilà, je stresse encore, tu as fichu en l'air mon après-midi ! *(Rire.)* Combien de personnes connaissent Tim & Eric, en France ? Six ? Aux États-Unis, ils doivent être environ vingt-quatre...

Ils sont de plus en plus prisés, d'ailleurs Eric Wareheim a tourné avec toi dans *Wrong Cops* de Quentin Dupieux. *La Tour 2* peut faire penser à leur film, *Tim and Eric's Billion Dollar Movie*.
Je l'ai raté à Sundance en 2012, on y était aussi avec Quentin pour *Wrong*. Ces types-là s'adressent carrément aux professionnels du rire, nous, on espère quand même plaire



au plus grand nombre. Après, quand tu mets trop d'épices dans ta tambouille, il y a des spectateurs qui en redemandent et d'autres qui filent aux toilettes. On en est conscients, mais on essaie quand même d'emmener les gens aussi loin que possible dans l'absurde. Pas question d'être tiède. À un moment donné, dans l'humour, il faut prendre parti. Sinon, autant concourir pour être dans les personnalités préférées des Français.

On a l'impression que ta rencontre avec Dupieux marque le moment de ta carrière où tu prends fermement ce parti pris.
Complètement, c'est Quentin qui m'a révélé à moi-même. Avant de le connaître, on prenait ce métier par-dessus la jambe. Puis il nous a montré *Nonfilm*, l'un des trucs les plus absurdes que j'ai vu. Ça nous a tellement fait rire qu'on a compris le sens de notre métier : filer aux gens des coups de poing humoristiques. Quitte à en laisser sur le bord de la route. Je savais que *Steak* ne ferait pas rire ma mère, mais tant pis, moi il m'a cassé le ventre.

Il y a donc un avant et un après *Steak*, ton premier film avec Quentin Dupieux ?
Oui, et c'est encore plus vrai pour le public. On venait d'enchaîner trois films à deux millions d'entrées : *La Tour*, *Double Zéro*, *Les Dalton*. Et là boum, on sort *Steak* qui fait 300 000 entrées. En quelque sorte, on a pris un virage à 90° en bagnole. Les passagers à l'arrière ont été éjectés du véhicule, à part un clampin qui s'est cramponné en hurlant : « Mais qu'est-ce que je fous dans cette bagnole, vous allez trop vite les mecs ! Où est-ce que vous m'emmenez ? » Mais ce virage nous a absous de nos péchés. On s'était fourvoyés en allant faire la promo de films que nous n'assumions pas. *Les Dalton*, par exemple. On voulait le confier à Michel Hazanavicius et en faire un western sale. Et puis le projet nous a échappé, on n'a pas été fiers du résultat et ça nous a rendus malheureux. *Steak* et *Seuls Two* nous ont permis de nettoyer tout ce caca qu'on avait sur nous.

Tu as le sentiment d'avoir trahi les passagers qui sont tombés de la voiture ?
Non, c'est nous qui nous étions trahis. On aurait été bien plus injustes en continuant de leur fourguer de la soupe Knorr sur les plateaux télé, en la faisant passer pour du potage gastronomique. En prenant cette direction, on espère leur avoir fait découvrir une nouvelle façon de se marrer. Trop de comiques se contentent de ressasser la même formule comme si le public était con, alors qu'ils pourraient au contraire tirer les gens vers le haut. C'est ce qu'on essaie de faire en allant chercher Philippe Katerine pour *La Tour 2* : un grand gloubi-boulga inédit, composé de tout ce qui nous fait marrer. Certains spectateurs estropiés nous en voudront éternellement de les avoir fait gicler de la bagnole. Mais j'ai bon espoir que d'autres reviennent, avec un casque et des béquilles, en nous disant : « Ok les gars, votre virage était un peu sec, mais le *ride* avait l'air cool, on va s'accrocher et retenter l'expérience. » *(Rire.)* **INTERVIEW YAL SADAT**

faire les clowns bas du front. Aujourd'hui, les clowns sont devenus schizos. Mais la maîtrise acquise ne nous empêche pas de faire un film absurde, au contraire. Le fait d'être passé à la réalisation ne me retient pas de partir en sucette quand je joue avec Ramzy. Luc Besson m'avait dissuadé de réaliser *Halal police d'État* pour cette raison-là, il disait que mon jeu perdrait en spontanéité. Alors que j'ai plutôt l'impression que cela m'a libéré. Je n'ai plus le regard du prof sur moi, je peux faire le con en toute tranquillité.

Cette manière kamikaze de dérouter le public te vient, sans doute, de tes

et Ramzy

La séparation, *Platane*, ses apparitions solo dans des grosses comédies ou de jolis mélos, son premier film... Au moment où *La Tour 2 contrôle infernale* scelle leurs retrouvailles, on a voulu parler à la deuxième moitié du duo. Interview de Ramzy. Seul tout.



PHOTOS SÉBASTIEN VINCENT ASSISTÉ DE SYLVIE NEVES. MAQUILLAGE ET COIFFURE : DANIELA ESCHBACHER ASSISTÉE DE CÉCILE SEGUI. COSTUMES ET STYLISME : YANN ET JESSICA DE L'ATELIER VERTUGADINS.

C'était le plus fou, le plus agité des deux. Ramzy était le grand cintré, celui qui assumait, face au petit calme, la partie physique d'Eric et Ramzy. Lorsque le duo a alors décidé de faire un break, Eric a imaginé un *Curb your Enthousiasm* français *(Platane)*, tandis que Ramzy a enchaîné les rôles au cinéma. Différents, souvent convaincants, même si contradictoires avec leurs aspirations. Alors que le tandem se reforme et que Ramzy vient de réaliser son film, rencontre avec la grosse caisse, plus claire qu'il n'y paraît.

PREMIÈRE : *La Tour 2 contrôle infernale* marque tes retrouvailles avec Eric. Pendant cinq ans, vous avez suivi des chemins différents...

RAMZY : On a vécu l'un avec l'autre 300 jours par an pendant quinze ans. Quand je te dis 300 jours, ce n'est pas une image. On a fait le compte. À un moment, on a eu besoin de souffler, de respirer un peu. Eric a fait *Platane*, j'ai joué chez les autres *(Jalil Lespert, Olivier Dahan, Franck Gastambide...)* et j'ai réalisé mon premier film en solo, *Hibou*.

C'était devenu aliénant ?

C'est difficile à dire. On parle d'une relation qui n'est pas finie et qui est phénoménale. Avec Eric, je suis mieux qu'avec personne d'autre. Quand je l'ai quitté, j'ai aussi quitté ma femme. Au fond, Eric est la seule femme de ma vie, mon couple qui a le plus duré. Il nous manque juste la baise. Et encore, on baise sur scène, on baise en rigolant...

Tu parles de couple. Il y a toujours une répartition des tâches dans la vie à deux. Chez vous, ça fonctionne comment ?

On est comme NTM. Eric c'est Kool Shen et moi je suis JoeyStarr. Eric a plus de rigueur que moi, c'est l'administration ; mon job, c'est de casser cette rigueur avec des fulgurances. La structure, l'axe, c'est Eric et moi je brise tout. C'est ça qui nous éclate au fond, casser nos jouets...

Eric tient le *lead* et tu fiches en l'air les schémas, c'est ça ? Quand on regarde vos spectacles, on a l'impression qu'Eric pourrait être Jerry Lewis et toi...

Dino ? Non. La comparaison ne marche pas parce que chez Jerry Lewis et Dean Martin (ou Laurel et Hardy), il y avait un seul clown blanc. Avec Eric, on a toujours fait attention à se partager ce rôle-là. Parfois c'est moi qui jouait l'idiot et lui qui faisait le méchant. Mais le sketch suivant on inversait les rôles. Il n'y a jamais eu un clown blanc et un auguste. Inconsciemment, je pense que personne ne voulait faire le clown blanc. C'est « relou » à jouer. Pas pour le spectateur, mais pour nous.

Quand tu as dit « Eric est Kool Shen et je suis JoeyStarr », j'ai pensé à vos carrières solos. Eric a tout de suite su s'imposer avec *Platane* qui perpétuait l'humour déflationniste de vos spectacles, alors que ta carrière d'acteur t'a fait passer de Jalil Lespert à Olivier Dahan...

Quand on s'est séparé, Eric a dit « je fais *Platane* », et j'ai dit « je fais *Hibou* ». Il m'a fallu cinq ans pour réussir à monter mon film. Entre-temps, il avait pu faire deux saisons de *Platane*. Pendant ces années, j'en ai profité pour jouer ailleurs, essayer des trucs différents, trouver de nouvelles sensations ou m'amuser avec des potes.



Il reste du jambon (2010) — *Des vents contraires* (2011) — *Les Kaïra* (2012) — *Les Seigneurs* (2012)

« Il m'a fallu cinq ans pour réussir à monter mon film.

Mais *Les Seigneurs* ou *Les Kaïra* pratiquent un humour différent de ce que vous faisiez sur scène. Plus trash et peut-être plus conventionnel…
Eric a une vision très claire de l'humour, plus… théorique. C'est très raisonné, très limpide. Moi j'ai l'impression d'être plus souple, plus libre. Mais j'ai besoin de son pragmatisme pour asseoir ma liberté…

Qu'est-ce que tu as pensé de la première saison de *Platane* ?
Quand on a commencé, j'ai eu beaucoup de mal. Ça a été très dur. C'était comme voir ton ex-femme coucher avec d'autres mecs. Ça faisait vingt ans qu'on faisait tout tous les deux et d'un seul coup, il partait seul et cartonnait. Au début je regardais son travail de loin. Je ne considérais pas vraiment ce qu'il faisait. J'étais un peu jaloux. Son succès m'a jamais dérangé, parce que c'était mérité. C'était juste… bizarre. Petit à petit j'ai regardé ce qu'il faisait avec moins d'animosité, puis avec des yeux de spectateurs, et j'ai adoré. À la fin de la saison 1 de *Platane*, je lui ai dit que j'adorerais jouer dans la saison 2.

Alors, il t'a donné un rôle de *bully*….
Au début j'avais vraiment du mal à faire la différence entre la fiction et la réalité. C'est le concept de la série, mais ça m'a heurté. Par exemple, les passages où il raconte qu'il n'était pas fier de ce qu'on faisait avant, je le prenais au premier degré. Je le prenais assez mal, même. Mais comme *Platane* mélange fiction et réalité, c'est normal que ça heurte. Eric était complètement dans la fiction dès le début… moi, j'ai mis du temps à l'avaler. Qu'il soit son propre personnage, qu'il utilise mon nom... Au début, oui, c'était compliqué. Je ne voyais que le premier degré et je me demande s'il n'y en avait pas un peu quand même.

C'était une manière pour lui de régler des comptes ?
Ah non ! Les malentendus on les a réglés entre nous. Face à face.

Quel genre de malentendus ?
Et bien, par exemple, j'ai mis du temps à comprendre qu'Eric était un cinéaste. Un vrai. Ça a fait des embrouilles entre nous. De mon côté, je voulais aussi passer à la réalisation. Et, au début, j'ai pensé qu'il devenait metteur en scène pour de mauvaises raisons. Pour prendre le dessus sur le duo. Puis, j'ai compris que ce n'était pas le cas. Il en rêvait vraiment. Quant à mon tour, j'ai déclaré que je franchissais le cap, il m'a aidé.

À quoi va ressembler *Hibou* ?
C'est un film atypique : l'histoire d'un mec que personne ne remarque et qui décide un jour de porter un masque de hibou. Et les gens ne voient pas la différence. Ils ne le remarquent pas plus. C'est une comédie décalée. Je ne sais pas quoi te dire, en fait. Je suis un peu dépassé par ce film. On est en mixage, Gaumont l'a vu. Ils sont satisfaits et... on verra.

Et Eric, il l'a vu ?
Non. Je veux lui montrer quand il sera fini, fini, fini. Comme un petit bijou.

Pourquoi ?
Je veux qu'il soit fier de moi.

INTERVIEW GAËL GOLHEN

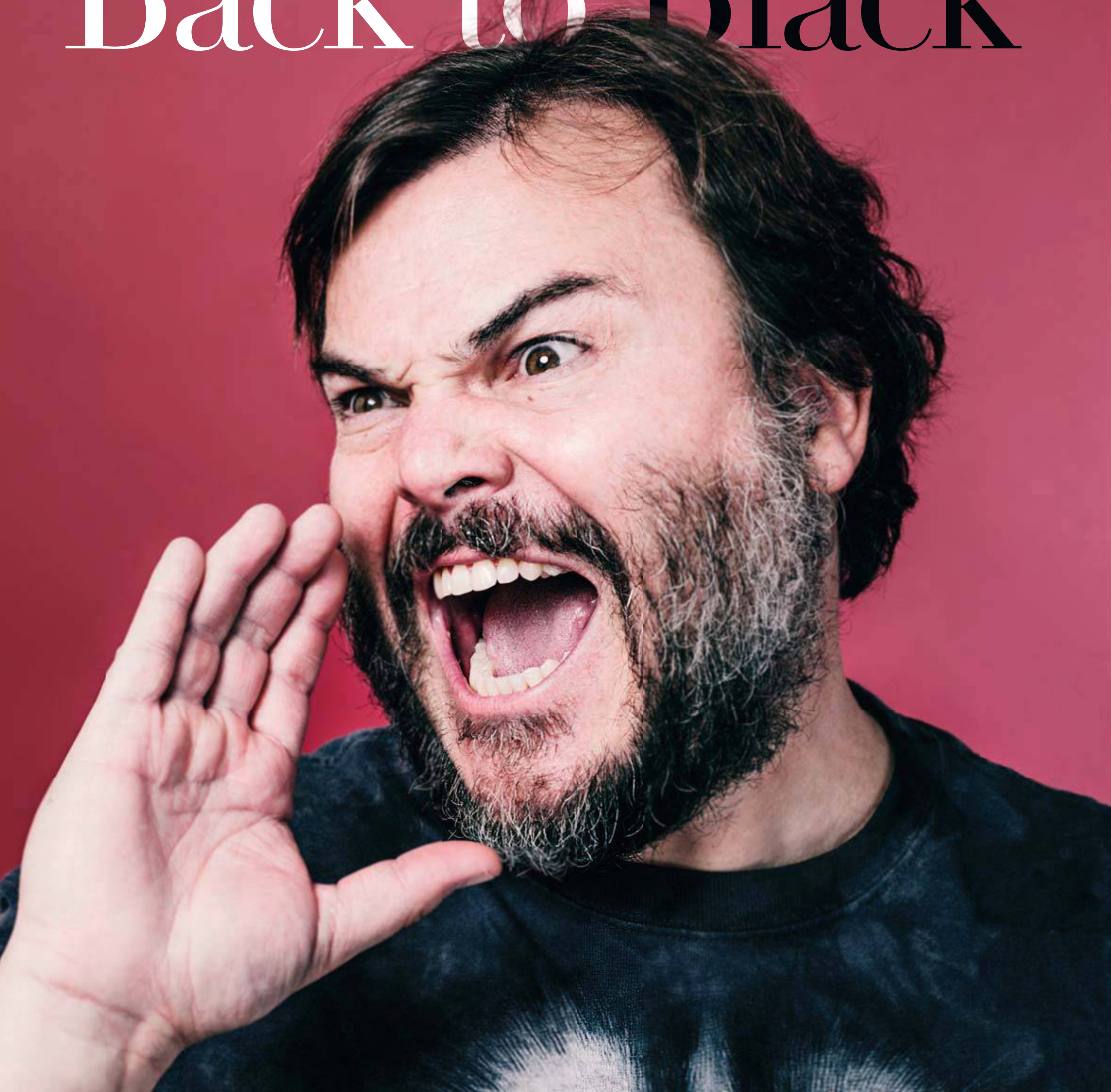


Vandal **(2013)** ***Des lendemains qui chantent*** **(2014)** ***Je suis à vous*** **(2015)** ***Pattaya*** **(2016)**

J'en ai profité pour essayer des trucs différents. ”

Il est formidable dans le cartoonesque *Chair de poule*, en salles le 10 février, où il lutte contre des monstres surgis de son imagination. Comme d'habitude. À tel point qu'on a eu du mal à choisir dix films-clés dans sa carrière coolissime.

Back to Black



High Fidelity de Stephen Frears (2000)

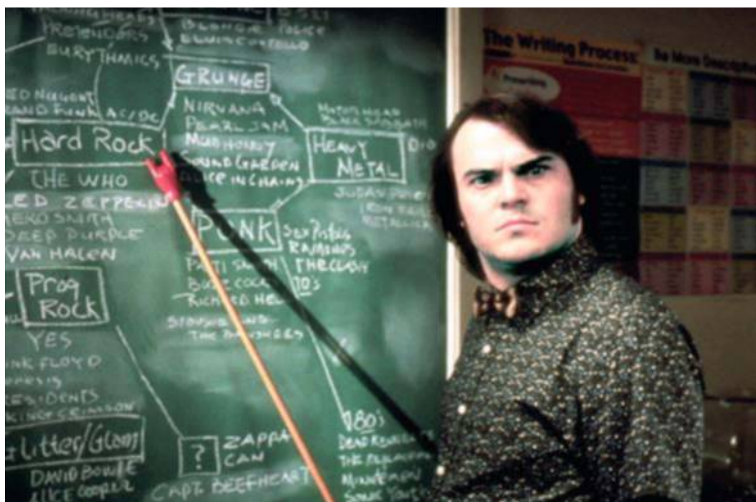
En vendeur d'une boutique de disques terrorisant les clients qui ont le malheur de lui demander conseil, Jack Black est le personnage culte du film, celui qui vole définitivement la vedette à John Cusack en chantant du Marvin Gaye.
« John Cusack a écrit le rôle pour moi. J'ai d'abord refusé parce qu'à cette époque Tenacious D *(son duo de rock parodique fondé en 1994 avec son copain Kyle Gass)* marchait très fort. J'étais persuadé qu'un film sur la musique allait ruiner ma carrière. Finalement, c'est l'inverse qui s'est produit. De tous mes films, c'est d'ailleurs le seul que je revois avec plaisir. Tu sais qu'à la fin, ils voulaient que je chante une autre chanson de Marvin Gaye, *Got to Give it Up*, celle qui a été plagiée par Pharrell Williams et Robin Thicke pour le single *Blurred Lines. (Il chante : "I used to go out to parties...")* J'ai refusé parce qu'il fallait que j'interprète *Let's Get it On*, pour devenir vraiment sexy. »





L'Amour extra-large de Bobby & Peter Farrelly (2002)

Un dragueur lourdingue se fait hypnotiser par un gourou et tombe amoureux d'une obèse qu'il est le seul à voir en taille mannequin. Pas un grand Farrelly, mais une superbe idée de cinéma et le vrai premier rôle de Jack Black.
« Celui-là ne fait pas partie de mon Top 6 perso. *(Rire.)* C'est un film très gentil, très doux, avec son message "ne-juge-pas-les-gens-sur-leur-apparence". Mais ça n'atteint pas les sommets de génie comique dont sont capables les Farrelly, comme *Mary à tout prix* ou encore *Dumb & Dumber*. Ça, ce sont des sacrés monuments. Mais au moins, c'était facile de jouer l'amoureux de Gwyneth Paltrow. Trop facile. »



Rock Academy de Richard Linklater (2004)

Premier film de Jack Black avec Richard Linklater et coup gagnant : le comédien y enseigne à des élèves d'une école très sélecte l'art ancestral du rock'n'roll. Il s'agit surtout du portrait de l'acteur en guitariste et aspirant rock star.
« Je crois bien que c'est mon meilleur film. Le plus personnel. J'ai tout mis dedans, mon cœur et mon âme. Je n'ai pas été crédité en tant que producteur au générique, mais je l'aurais mérité. J'ai aidé Mike White à développer le scénario – pas difficile, il a écrit le script en m'observant – et j'ai compilé toute la musique utilisée dans le film. Je crois vraiment qu'on finira par résumer ma carrière en disant "Vous savez, le gars qui joue dans *Rock Academy*." Ça me va très bien. »

King Kong de Peter Jackson (2005)

Black est un personnage crucial, presque à égalité avec celui de Naomi Watts, dans la première partie de ce film un peu mal-aimé de Peter Jackson. Il interprète le réalisateur aventurier qui rêve de filmer un singe géant à tout prix.
« Juste après avoir fini *Rock Academy*, je disais pour plaisanter que le seul moyen de m'éclater autant serait de faire un nouveau *Seigneur des anneaux*, je suis fan, réalisé par Peter Jackson. Et là, boum, Peter m'appelle : "Dis donc, je viens de voir *Rock Academy*, j'ai adoré, tu veux jouer dans *King Kong* ?" Je me dis "Meeeeerde ! Sans déconner ? » Et me voilà parti pour six mois en Nouvelle-Zélande. Je n'étais pas maquillé sur le tournage parce qu'un type m'avait assuré que Clint Eastwood n'en portait jamais. C'était une connerie. Si tu trouves que je suis moche dans *King Kong*, c'est la faute d'Eastwood. »



PHOTOS MICHAEL FRIBERG-CONTOUR BY GETTY IMAGE. DR



Super Nacho de Jared Hess (2006)

Pour le réalisateur culte de *Napoleon Dynamite,* Jack Black joue un moine mexicain qui se transforme en champion de catch afin de sauver un orphelin. Vendu comme une comédie trash, *Super Nacho* est joliment mélancolique.

« J'adore *Super Nacho,* sans doute mon film préféré avec *Rock Academy.* Je le vois comme mon rôle le plus sérieux. Je joue un Mexicain avec un accent, certes, mais il y a là-dedans quelque chose de beaucoup plus profond. C'est l'histoire d'un type qui aime Dieu mais qui aime aussi la *lucha libre.* C'est l'éternel conflit entre la foi et les plaisirs interdits. Une guerre intérieure qui est aussi celle du réalisateur Jared Hess, un mormon très pratiquant qui tourne des comédies démentes. *Super Nacho,* c'est lui. »

The Holiday de Nancy Meyers (2006)

Rangé à Hollywood dans la case « petit gros rigolo fan de rock », Black enfile par surprise le rôle du *love interest* de Kate Winslet dans cette *romcom* hivernale roudoudou griffée Nancy Meyers.

« Je n'ai pas fait *The Holiday* pour casser mon image ou devenir un jeune premier. Je ne louerais jamais ce film en vidéo club. Je n'en ai rien à faire de *Quand Harry rencontre Sally.* Je n'ai rien contre la comédie romantique, mais je la préfère dans un contexte post-apocalyptique, par exemple. Mais bon, voilà, ma mère adore ce film et plein de gens me félicitent de l'avoir fait, alors que Dieu bénisse *The Holiday.* Il m'a permis de passer beaucoup de temps les yeux dans les yeux avec Kate Winslet alors qu'elle aurait dû être en train de fixer DiCaprio. »





Tenacious D in the Pick of Destiny de Liam Lynch (2007)

Deux *loosers* décident de fonder le plus grand groupe de rock du monde et partent en quête du « médiator du destin », artefact rock ultime. Un *stoner movie* autoparodique et un échec personnel pour le comédien.

« Je ne le mettrais pas dans mon Top. Pour la simple et bonne raison que personne n'est allé le voir. Et je dis bien personne. Si tu fais le calcul, l'addition est simple : ça a été un gros, très gros flop en salles. Mais dès que je suis en tournée avec Tenacious D, tout le monde me parle de *The Pick of Destiny.* Je reçois beaucoup d'amour, et de DVD à dédicacer, à cause de ce film. Je crois que les gens aiment surtout les chansons. Je suis partagé en fait. C'est à la fois un échec et un succès. Mais il y a deux trucs incroyables dedans : Dave Grohl qui joue Satan et John C. Reilly en Bigfoot. Rien que pour ça... »



Soyez sympas, rembobinez de Michel Gondry (2008)

Deux potes qui tiennent un vidéo club décident, avec leurs moyens, de réaliser les remakes de classiques du cinéma pour remplacer leurs VHS effacées. *Soyez sympas, rembobinez* a lancé la mode des « films suédés » où l'on refait *S.O.S. Fantômes* avec du papier d'alu et une caméra DV.

« En voilà encore un que personne n'a vu. *(Il crie.)* Personne ! *(Rire.)* Je suis très fier de ce film, pas de doute. Je pourrais le revoir sans problème s'il passe à la télé. Je rêve de retravailler avec Michel Gondry un jour, mais je n'ai plus jamais eu de nouvelles de lui. Ce n'est pas une obsession non plus, je n'attends pas à côté du téléphone, mais je pense souvent à lui. C'est l'un des types les plus créatifs avec qui il m'a été donné de travailler. Un magicien, un génie, mais un génie fragile. Il faut s'occuper de lui avec soin, comme une plante, avec de l'eau, du soleil et beaucoup d'amour. »



Chair de poule, de Rob Letterman. Avec Jack Black, Odeya Rush, Dylan Minnette... **Sortie le 10 février. Critique page 93.**

Kung Fu Panda de Mark Osborne & John Stevenson (2008)

Le succès du premier *Kung Fu Panda* a offert une franchise pleine de vitalité à DreamWorks. Jack Black y double un panda obèse, élève en arts martiaux, et ça marche du feu de Dieu.

« Les films ont cartonné, mais ce n'est pas un contrat à vie avec DreamWorks. On fait un *Kung Fu Panda* à la fois, tranquillement. Je ne le considère pas vraiment comme un de mes films. À l'étranger, c'est quelqu'un d'autre qui fait la voix de Po. Le personnage est une vraie réussite technique et c'est grâce aux animateurs que le film a autant marché. Je ne vais pas tirer la couverture à moi, je ne fais qu'une voix. Et puis je suis nul en kung-fu. Je ne suis pas Bruce Lee, mais je suis meilleur chanteur que lui. Tu as déjà écouté le disque qu'il a enregistré ? *(Rire.)* On plaisante, mais je crois que Jackie Chan a lui aussi sorti un album. Comme il est également au casting de *Kung Fu Panda,* je ne vais faire aucun autre commentaire. En plus, il pourrait me botter le cul. »

Bernie de Richard Linklater (2011)

Inspirée de l'histoire vraie de Bernie Tiede (un croque-mort qui a tué sa compagne, une veuve millionnaire et octogénaire, en 1996), une comédie signée Linklater où le jeu de Jack Black fait des merveilles en termes de précision comique.

« Qu'est-ce que j'aime ce film. Dès que je peux tourner avec Richard Linklater, je le fais. Point. Je crois que je n'ai jamais autant travaillé un rôle. Peaufiner mes mouvements, mon timing. J'ai même rencontré le vrai Bernie. Mon gros regret, c'est qu'on n'a pas assez dépeint la veuve Marjorie comme une mégère qui rend Bernie complètement dingue. J'aurais préféré que le public applaudisse quand Bernie l'abat. "Ouais ! Vas-y ! Bute-la !" Qu'il soit considéré comme un héros. On aurait pu avoir un ton plus léger, plus marrant. Peut-être que je n'étais pas le bon acteur pour le rôle, en fait. Tu sais que le vrai Bernie a été libéré en 2014 et qu'il vit depuis chez Linklater ? »

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVESTRE PICARD



PHOTOS DR.

Retrouvez le meilleur du cinéma dans PREMIERE

Abonnez-vous vite !

Offres exceptionnelles

PREMIERE
N° 466 / 467 – DÉCEMBRE 2015 / JANVIER 2016
WWW.PREMIERE.FR
le grand 8 de Tarantino
ÉDITION LIMITÉE ABONNÉS

Exclusif abonnés
Une couverture collector à chaque numéro !

cinéphile Inconditionnel
12 numéros -50%
29,40 € au lieu de ~~58,80€~~*

cinéphile Passionné
9 numéros -40%
26,50 € au lieu de ~~44,10€~~*

cinéphile Averti
6 numéros -20%
23,50 € au lieu de ~~29,40€~~*

Bulletin d'abonnement

à retourner accompagné de votre règlement sous enveloppe affranchie à :
PREMIÈRE Service abonnements - 19 rue de l'Industrie - BP 90053 - 67402 ILLKIRCH CEDEX.

3P468B

☐ **Oui**, je m'abonne à PREMIERE et je choisis mon offre

☐ 12 N^os pour 29,40 au lieu de ~~58,80€~~* soit **50% de réduction**

☐ 9 N^os pour 26,50€ au lieu de ~~44,10€~~* soit **40% de réduction**

☐ 6 N^os pour 23,50€ au lieu de ~~29,40€~~* soit **20% de réduction**

Je joins mon règlement par :

☐ chèque à l'ordre de PREMIÈRE

☐ Carte bancaire.

N°

Cryptogramme (les 3 derniers chiffres au dos de votre carte dans le cadre signature)

Expire fin

Date et signature obligatoires :

*Prix de vente au numéro. Offre valable 2 mois, exclusivement réservée à la France Métropolitaine. Informatique et Libertés : le droit d'accès et de rectification des données concernant les abonnés peut s'exercer auprès du Service Abonnements. Sauf opposition formulée par écrit, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs. Vous pouvez également vous abonner sur **www.premiere.fr** ou en contactant le Service Abonnements au **03 88 66 28 63**.

Mes coordonnées :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. (merci d'écrire en majuscule)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Merci d'indiquer l'adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu-dit...)

Ville :

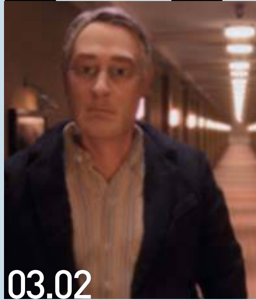
Téléphone :

Date de naissance :

E-mail :

☐ J'accepte de recevoir par e-mail, les offres des partenaires sélectionnés par PREMIÈRE.

critiques



03.02
ANOMALISA
Critique p. 90



10.02
LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE
Critique p. 92



17.02
CRACHE CŒUR
Critique p. 95



24.02
THE REVENANT
Critique p. 100

17.02

★★★★ **AVE, CÉSAR !**

de Joel & Ethan Coen

Trois ans après leur mélancolique *Inside Llewyn Davis*, les frères Coen reviennent avec une de ces comédies cintrées dont ils ont le secret, doublée d'un vibrant hommage au vieil Hollywood. ▶



★★★★ AVE, CÉSAR !
de Joel & Ethan Coen

Années 1950. Eddie Mannix est le « fixeur » de Hollywood. Employé par le plus gros studio de l'époque, c'est l'homme qui règle tous les problèmes des stars pour éviter qu'ils ne deviennent publics. Il est confronté à une affaire d'envergure : l'enlèvement de la vedette maison en plein tournage d'un péplum au budget exorbitant.

Comme tous les grands cinéastes américains modernes (ceux du Nouvel Hollywood et leurs successeurs), les frères Coen sont des cinéphiles compulsifs, obsédés par l'âge d'or des studios, qui ont construit leur identité sur les cendres du classicisme hollywoodien. Leur œuvre s'en ressent où se bousculent les hommages très personnels aux grands genres d'antan : le film noir *(Sang pour sang, The Barber)*, le film de gangster *(Miller's Crossing)*, la *screwball comedy (Intolérable cruauté)*, la fable morale *(Le Grand Saut)*, le western *(True Grit)*… Avec *Barton Fink*, ils évoquaient carrément la période bénie des *40s* et livraient une critique vacharde du système des studios à travers le personnage d'un écrivain engagé comme scénariste et broyé par la bureaucratie hollywoodienne. Si la Palme d'or 1991 n'est officiellement pas une sorte de *prequel* d'*Ave, César !* ça y ressemble furieusement, comme semble en témoigner le nom du studio qui est identique – Capitol Pictures. Dans les deux cas, les Coen prennent un malin plaisir à caricaturer de vieilles célébrités, reconnaissables malgré leurs pseudonymes absurdes *(lire encadré)*, à défendre la corporation des scénaristes (en réécrivant ici l'histoire de façon savoureuse) et à plonger le héros dans des impasses existentielles qui prennent la forme pour le pieux Eddie Mannix d'un job incompatible avec la morale et l'arrêt de la cigarette. Les ressemblances s'arrêtent cependant là. Quand *Barton Fink* se muait en drame polanskien, fiévreux et baroque, *Ave, César !* reste dans les clous de la comédie de caractères à la *The Big Lebowski*, genre typiquement coenien avec ses péripéties sans queue ni tête, ses dialogues de sourds et ses crétins en pilote automatique. Ce film quintessentiel, a priori sans surprises, prend tout son sens

Hollywood, nouvelle Babylone, avec ses cinéastes capricieux et ses stars névrosées, continue d'exercer sur les Coen une fascination fétichiste

PHOTOS DR

dans sa description amoureuse de Hollywood, cette nouvelle Babylone peuplée de producteurs omnipotents, de cinéastes capricieux et de stars névrosées, gangrenées par les arrangements mesquins et les faits divers compromettants, qui continue d'exercer sur les Coen une fascination fétichiste. Les films dans le film qui parsèment *Ave, César !* somptueusement mis en scène « à la manière de » (Busby Berkeley, George Cukor…), sont à cet égard révélateurs : ils disent sans équivoque le pouvoir indélébile des images et de la mythologie hollywoodienne auxquels les deux frères ajoutent une dimension méta récréative. Regarder Channing Tatum se livrer à un numéro de claquettes crypto-gay procure ainsi un plaisir nostalgique immédiat rehaussé par les références au genre et par le sous-texte sur l'image de l'acteur associée à *Magic Mike*. *Ave, César !* établit, in fine, le constat que malgré la luxure et la médiocrité, indépendamment des rivalités et des pressions extérieures, Hollywood incarne à jamais le cinéma dans toute sa noblesse artistique et populaire que les Coen perpétuent à leur manière. Contrairement à Babylone, l'usine à rêves n'a pas été abandonnée des dieux.

CHRISTOPHE NARBONNE

USA. 1 H 45. **AVEC** GEORGE CLOONEY, JOSH BROLIN, SCARLETT JOHANSSON, CHANNING TATUM, RALPH FIENNES, TILDA SWINTON… **DISTRIBUTION** UNIVERSAL.



Who's Who ?

Ave, César ! **est encore plus jubilatoire quand on sait qui se cache derrière les personnages. Florilège.**

– Baird Whitlock (George Clooney) fait penser à Robert Taylor qui a également joué un peplum kitsch *(Quo Vadis)* et qui était un homme à femmes.

– Thora et Thessaly Thacker (Tilda Swinton joue les deux rôles) sont des décalques des deux commères ennemies de Hollywood, Hedda Hopper et Louella Parsons.

– DeeAnna Moran (Scarlett Johansson) est clairement inspirée de la nageuse et actrice Esther Williams dont le franc-parler était légendaire.

– Burt Gurney (Channing Tatum) évoque Gene Kelly, notamment parce qu'il est déguisé en marin dans une scène musicale qui fait écho à *Un jour à New York*. **C.N.**



★★★ STEVE JOBS
de Danny Boyle

Le portrait du fondateur d'Apple à travers trois moments-clés de sa carrière.
Évacuons la question d'emblée, *Steve Jobs* est un film dont Danny Boyle a hérité après le retrait de David Fincher. Le cinéaste britannique célèbre le patron d'Apple comme une icône pop et le met en scène comme une rock star en coulisses avant un concert. De l'autre côté du rideau, ce sont des applaudissements, des tapements de pieds et l'excitation qui monte comme la marée. *Steve Jobs*, le film, est un concept qui n'illustre pas la naissance, la vie et la mort du génie californien, mais tente d'en saisir la nature complexe à travers trois séquences, chacune située avant la présentation de trois produits phares – des moments « révolutionnaires » qui ont ponctué nos trente dernières années. Un dispositif à la fois brillant et évident qui dialectise l'idée de mise en scène d'un ego, et de l'envers du décor, sans pratiquement nous faire quitter les coulisses. Cette structure, c'est l'œuvre d'Aaron Sorkin, un des plus grands scénaristes et dialoguistes américains, qui sait comme personne transcender l'homme en une pensée plus large que lui. *The Social Network* (réalisé par David Fincher et produit par le même Scott Rudin), c'était lui, et *Steve Jobs* fonctionne comme une variation sur le thème : le portrait analytique d'un génie aussi odieux que fascinant. Dans son pull à col roulé noir, Michael Fassbender, impérial, magnétique et envoûtant, est habité par un rôle qui est sans conteste son plus grand.
VANINA ARRIGHI DE CASANOVA

USA. 2 H 02. **AVEC** MICHAEL FASSBENDER, KATE WINSLET, SETH ROGEN, JEFF DANIELS... **DISTRIBUTION** UNIVERSAL PICTURES INTERNATIONAL FRANCE.



★★★ PRÉJUDICE
d'Antoine Cuypers

Pour son premier long, Antoine Cuypers se frotte – excusez du peu – à Vinterberg (*Festen*), Pialat (la scène de cuisine dans *À nos amours*) ou Haneke (*Le Septième Continent*), autant de cinéastes préoccupés par les lignes de fractures familiales qui finissent par se transformer en séismes. Son jeu de massacre en huis clos procède d'une patiente montée en puissance accentuée par une mise en scène clinique : travellings ambigus, cadrages bizarres, hors champ anxiogènes, musique immersive... Là aussi, Cuypers est sous influence (Kubrick, Fincher), mais son audace narrative et formelle excuse tous ces emprunts et témoigne d'une envie de cinéma plutôt salutaire. **C.N.**

BEL-LUX-PB. 1 H 45. **AVEC** NATHALIE BAYE, THOMAS BLANCHARD, ARNO HINTJIENS... **DISTRIBUTION** LES FILMS DU LOSANGE.



★★★ CHOCOLAT
de Roschdy Zem

À la fin du XIXe siècle, un artiste de cirque noir passe du statut d'attraction « exotique » à celui de clown superstar.
Qu'on imagine un croisement thématique entre *Elephant Man* de David Lynch et la *Vénus noire* d'Abdellatif Kechiche. On se fera alors une idée de l'ambition qui irrigue le quatrième film de Roschdy Zem, toujours intéressant lorsqu'il passe derrière la caméra. Il signe un conte cruel, humaniste et engagé, tiré d'une histoire vraie, que le scénario se charge de rendre tour à tour burlesque, dénonciatrice, poignante et désolée. Le racisme primaire dont il fait l'objet aiguillonne en même temps qu'il carbonise l'idéal et l'orgueil de son impressionnant héros. Le rôle permet à Omar Sy de confirmer la stature que lui avait sculptée *Intouchables* puis *Samba*, épicentre d'un récit mené avec une fluidité superbe, visuellement flatteur, mais d'une facture peut-être un peu trop sage pour procurer l'inimitable frisson qui l'aurait hissé au niveau du grand spectacle attendu.
BERNARD ACHOUR

FRA. 1 H 50 **AVEC** OMAR SY, JAMES THIERRÉE, CLOTILDE HESME, OLIVIER GOURMET... **DISTRIBUTION** GAUMONT.

PHOTOS DR



★★★ ANOMALISA
de Duke Johnson & Charlie Kaufman

À peine débarqué de l'aéroport, Michael Stone s'installe dans un hôtel de Cincinnati, ville où il doit donner, le lendemain, une conférence sur sa méthode d'optimisation du démarchage par téléphone. Pour tromper son ennui, il appelle une ex-petite amie et lui donne rendez-vous au bar… À l'origine, *Anomalisa* était un projet du compositeur Carter Burwell, qui avait organisé pour la scène un dispositif où des comédiens lisaient leur texte sur sa musique. Grâce à une série de coïncidences heureuses (le recours au *crowdfunding* pour financer son tournage, entre autres), Charlie Kaufman en a fait un long métrage en coréalisation avec l'animateur Duke Johnson, qui rêvait de travailler avec lui depuis *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*. La réalisation, en animation image par image, est à ce point hors normes que l'existence même de ce film tient du miracle. Il y a tout lieu de s'en réjouir. Les premières scènes nous invitent à partager le point de vue d'un voyageur à l'accent britannique (la voix de David Thewlis), qui cache un profond malaise derrière une indifférence de façade. Autour de lui, qu'ils soient hommes ou femmes, tous les personnages parlent avec la même voix masculine (celle de Tom Noonan). Encore plus étrange, ils ont tous le même visage. Un indice (l'hôtel s'appelle le Fregoli) nous suggère que Stone souffre de ce que la psychiatrie appelle le syndrome de Fregoli, une forme de paranoïa dans laquelle le sujet imagine qu'une même personne le poursuit sous des apparences variées. La perspective de passer une nuit dans la peau d'un héros dépressif n'est pas précisément plaisante, jusqu'à ce que ce dernier rencontre une jeune femme à la voix différente (celle de Jennifer Jason Leigh), dont il tombe amoureux l'espace d'une nuit romantique et bouleversante. Kaufman poursuit l'exploration de ses thèmes familiers (la solitude, le besoin d'amour, l'attrait pour l'exception), mais cette fois, il a trouvé dans l'animation image par image une forme idéalement adaptée à son sujet. Elle lui a inspiré une série d'idées de cinéma géniales qui amplifient l'impact émotionnel de ce très étrange conte de fées pour adultes. **GÉRARD DELORME**

USA 1 H 30. **AVEC** LES VOIX DE DAVID THEWLIS, JENNIFER JASON LEIGH, TOM NOONAN… **DISTRIBUTION** PARAMOUNT.

zoom

Jouer avec les imperfections de l'animation

Pour figurer les expressions faciales des marionnettes, les animateurs utilisent différentes plaques amovibles, qu'ils bougent et remplacent selon les besoins du scénario. Les « coutures » des plaques sont apparentes, ce qui est habituellement considéré comme un défaut. C'est pourquoi on les efface numériquement après coup. Charlie Kaufman et Duke Johnson ont pensé qu'un tel « nettoyage » était incompatible avec leur objectif. Ils ont alors imaginé utiliser cette caractéristique dans l'histoire elle-même. Cette particularité leur a inspiré l'épisode où, lors d'un rêve, le visage de Stone tombe. « Cela arrive seulement dans son esprit, explique Kaufman, pour signifier que ce qui lui arrive n'est peut-être pas réel, mais possible. » Johnson renchérit : « Nous aimons cette imperfection sur les visages, d'autant qu'elle renforce l'idée de personnages fracturés. » **G.D.**

PHOTOS DR



★★ DIRTY PAPY
de Dan Mazer

Zac Efron et Robert De Niro. L'idole des adolescentes et l'icône de la génération X. Ce drôle de ticket est le principal atout de *Dirty Papy* dans lequel le second interprète l'aïeul vicelard du premier sur le point de se marier avec une blonde tête à claques, bien sous tous rapports. L'argument, un brin réactionaire et simpliste (les jeunes d'aujourd'hui sont vieux, les vieux sont jeunes, le sexe c'était mieux avant…) est un parfait véhicule pour les deux stars qui jouent sur leurs qualités : la gouaille et les mimiques pour le vétéran ; le sourire enjôleur et les abdos pour le junior. Dan Mazer signe une comédie passe-partout, régressive et sans surprises, sitôt vue, sitôt oubliée. **C.N.**

USA. 1 H 42. **AVEC** ROBERT DE NIRO, ZAC EFRON, JULIANNE HOUGH… **DISTRIBUTION** METROPOLITAN FILMEXPORT.



★★ LA MARCHEUSE
de Naël Marandin

Cette immersion dans le quartier parisien de Belleville centrée sur Lin, clandestine chinoise qui travaille comme aide à domicile tout en se prostituant pour subvenir aux besoins de sa fille, ne se contente pas d'exposer avec réalisme la précarité de vie des prostituées. Car la chronique vire au polar vénéneux lorsqu'un homme blessé et en fuite s'installe au domicile de l'héroïne, manière pour Naël Marandin de consolider sa peinture d'un monde vu comme un constant rapport de forces et de s'interroger sur les mécanismes de l'attirance sexuelle. Sans se hisser au niveau esthétique de ses modèles (comme le cinéma de Patrice Chéreau), ce premier long convainc pourtant par son fatalisme rageur. **DAMIEN LEBLANC**

FRA. 1 H 20. **AVEC** QIU LAN, YANNICK CHOIRAT, LOUISE CHEN… **DISTRIBUTION** REZO FILMS.



★★★ MAD LOVE IN NEW YORK
de Ben & Josh Safdie

Très vite, le sang gicle dans cette *love story* volcanique entre junkies new-yorkais sans domiciles en quête d'un *fix*. La double addiction de la jeune Harley pour son mec et la drogue s'incarne à même ses veines meurtries. En adaptant le livre d'une SDF (Arielle Holmes, irradiante de naturel, dans son propre rôle), les frères Safdie refont *Panique à Needle Park* en 2015, version *mumblecore*. Soit une certaine idée de l'indépendance américaine, fauchée certes, mais pas cheap. L'aspect documentaire nourrit les personnages sans les étouffer dans un naturalisme sordide. Au contraire : avec ses néons roses, ses fulgurances surréalistes et sa B.O. électronique, ce « mélo(-fi) » dégage un charme étrange et puissant. **ÉRIC VERNAY**

USA. 1 H 34. **AVEC** ARIELLE HOLMES, CALEB LANDRY JONES, BUDDY DURESS… **DISTRIBUTION** CARLOTTA FILMS.

et aussi



★ ALVIN ET LES CHIPMUNKS 4
USA. 1 H 32. **DE** WALT BECKER. **AVEC** LES VOIX DE JASON LEE, KIMBERLY WILLIAMS-PAISLEY… **DISTRIBUTION** 20TH CENTURY FOX.

Le scénario tenant sur une demi-noisette, ce quatrième volet d'*Alvin et les Chipmunks* s'étire : craignant d'être jetés dehors, Alvin et ses trois amis écureuils vont tout faire pour empêcher le mariage de Dave. Le filon des trois peluches facétieuses est au moins aussi épuisé que le spectateur. **ISABELLE DANEL**



★ DOFUS – LIVRE 1, JULITH
FRA. 1 H 47. **D'**ANTHONY ROUX & JEAN-JACQUES DENIS. **AVEC** LES VOIX DE SAUVANE DELANOE, EMMANUEL GRADI… **DISTRIBUTION** GEBEKA FILMS.

Un royaume en péril, un héros orphelin, une compétition sportive : Dofus évoque le récent *Le Garçon et la Bête*. Mais la comparaison s'arrête là. Laid, vulgaire et hystérique, on en sort avec une bonne migraine. **HENDY BICAISE**



★★ MINI ET LES VOLEURS DE MIEL
SUE. 1 H 15. **DE** JANNICK HASTRUP & FLEMMING QUIST MOLLER. **DISTRIBUTION** LES FILMS DU PRÉAU.

Ce film d'animation pour les préscolaires, qui raconte les mésaventures du naïf insecte Mini, tranche avec les productions 3D avec son absence de perspective et ses couleurs criardes. Rafraîchissant, à défaut d'être enthousiasmant. **C.N.**



★ LE TEMPS DES RÊVES
ALL-FRA. 1 H 57. **D'**ANDREAS DRESEN. **AVEC** MERLIN ROSE, JULIUS NITSCHKOFF, JOEL BASMAN… **DISTRIBUTION** SOPHIE DULAC.

Il y a une énergie folle, dans cette chronique sur la jeunesse est-allemande du début des *90s*. Mais aussi une narration flottante, des psychologies approximatives et, revers de la médaille, une agitation qui vire au capharnaüm. **B.A.**



★ LA TERRE ET L'OMBRE
COL. 1 H 37. **DE** CÉSAR ACEVEDO. **AVEC** HAIMER LEAL, HILDA RUIZ, EDISON RAIGOSA… **DISTRIBUTION** PYRAMIDE.

Racontant le retour d'un paysan auprès de son fils malade, la Caméra d'or du dernier Festival de Cannes dépeint les ravages de l'industrie sucrière sur fond de drame familial. Mais le formalisme du cinéaste, qui multiplie de pesants plans-séquences, étouffe vite les protagonistes. **D.L.**



★★★ LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE
d'Eric Judor

1981. Après un test réalisé avec une centrifugeuse qui finit mal, Ernest Krakenkrick et Bachir Bouzouk, deux pilotes émérites, deviennent complètement débiles. Par respect pour leurs exploits passés, l'armée les affecte à « Aurly Ouest » comme simples bagagistes. Au même moment, des terroristes s'emparent de l'aéroport.

Quinze ans après *La Tour Montparnasse infernale*, Eric et Ramzy reviennent et n'ont quasiment pas changé. Au pastiche de *Piège de cristal* succède celui de *58 minutes pour vivre* avec le *nonsense* et les dialogues régressifs comme armes de distorsion massive. On ne regarde cependant plus leurs délires potaches de la même manière : Eric (Judor) et Ramzy (Bedia) se sont fait un nom entretemps, chacun de leur côté. L'un comme auteur adoubé par l'intelligentsia avec sa série *Platane*, l'autre comme acteur au registre élargi. Le caractère précieux de cette suite – qui constitue, en fait, un *prequel* – est justement de faire fi de ces changements de situation personnelle. Eric est toujours cet enfant roi un peu bizarre et Ramzy son souffre-douleur au corps élastique, leurs petits conflits débouchant sur des scènes de *slapstick* réjouissantes. Plus volontiers méta que son prédécesseur, *La Tour 2 contrôle infernale* est une véritable offrande aux fans de la première heure, qui apprécieront sans doute la performance de Philippe Katerine en cyberterroriste écorchant la langue française. Clairement le meilleur méchant de comédie vu depuis longtemps. **C.N.**

FRA. 2 H 01. **AVEC** ERIC JUDOR, RAMZY BEDIA, PHILIPPE KATERINE... **DISTRIBUTION** LÉGENDE.



★★ FREE LOVE
dePeter Sollett

Inspectrice de police dans le New Jersey, Laurel n'a jamais avoué son amour des femmes jusqu'à sa rencontre avec la jeune Stacie. Elles s'installent ensemble, mais Laurel se découvre atteinte d'un cancer incurable. Elle décide alors de se battre contre sa hiérarchie afin que sa compagne touche sa pension après son décès. Inspiré d'une histoire vraie (le combat, au début des années 2000, de Laurel et Stacie pour que les droits des homosexuels soient reconnus), le film de Peter Sollett enfonce tous les clous. Le mélo change de ton avec l'arrivée de Steve Carell, hilarant en militant gay, déracinant la fiction du réel. Julianne Moore et Ellen Page sont parfaites. Si un peu de finesse dans la mise en scène n'aurait pas nui, le sujet reste indispensable. **I.D.**

USA. 1 H 44. **AVEC** JULIANNE MOORE, ELLEN PAGE, STEVE CARELL... **DISTRIBUTION** BAC FILMS.



★★★ LE TRÉSOR
de Corneliu Porumboiu

Si Nouvelle Vague roumaine il y a, Corneliu Porumboiu (Caméra d'Or avec *12 h 08 à l'est de Bucarest*, en 2006) en est l'un des plus versatiles et passionnants représentants. À chaque film, il vit le cinéma comme rêve et comme constat : son cinquième opus, entre conte enfantin mâtiné de burlesque et portrait de son pays, creuse encore plus ce sillon. Un père de famille qui lit chaque soir à son fils *Les Aventures de Robin des Bois*, accepte d'aider un voisin endetté à déterrer un hypothétique trésor enfoui avant l'ère communiste. Classique en apparence, la mise en scène restitue avec minutie et invention l'art d'aller au fond des choses, y compris celles qui fâchent. Avec une bonne dose de dérision. **I.D.**

FRA-ROU. 1 H 30. **AVEC** TOMA CUZIN, ADRIAN PURCARESCU, CRISTINA TOMA... **DISTRIBUTION** LE PACTE.

PHOTOS DR



★★ PEACE TO US IN OUR DREAMS
de Sharunas Bartas

Un ado dérobe un fusil dans les bois. Non loin de là, une famille endeuillée peine à trouver le calme qu'elle était venue chercher à la campagne. Sous le regard indifférent de la nature, les non-dits tentent de sortir de leur chrysalide à travers d'étranges dialogues philosophiques. On n'est clairement pas là pour s'amuser, d'autant que le film est autobiographique : Bartas évoque ici la disparition de son épouse, se filmant lui-même et sa fille. Pourtant, son cinéma n'est pas pesant. Il dévoile les visages comme des paysages (et vice versa), dans toute leur minéralité. Ce qui fait à la fois le mystère tenace de ce drame impressionniste, et sa limite, jamais loin de la coquetterie *arty*. **E.V.**

FRA-LIT-RUS. 1 H 47. **AVEC** INA MARIJA BARTAITÉ, LORA KMIELIAUSKAITE, SHARUNAS BARTAS... **DISTRIBUTION** NORTE DISTRIBUTION.



★★ HEIDI
d'Alain Gsponer

C'est avec une surprise d'abord réticente, puis assumée, qu'on s'est laissé embarquer par cette énième adaptation (série, manga, cinéma, théâtre, à quand le jeu vidéo ?) de l'increvable classique de la littérature *girly*. Aucune audace à l'horizon : Heidi est toujours la pauvre petite orpheline « choupinette » confiée à un grand-père bougon et à une richissime famille. Mais dans le registre du premier degré illustratif et luxueux, rien, si ce n'est un académisme d'un autre âge, n'empêche fondamentalement de sourire (un peu) et de s'émouvoir (pas beaucoup plus). Certes pas au point de se transformer en une fillette de huit ans. Quoique... **B.A.**

SUI-ALL. 1 H 51 **AVEC** ANUK STEFFEN, BRUNO GANZ, QUIRIN AGRIPPI... **DISTRIBUTION** STUDIOCANAL.



★★★ LES INNOCENTES
d'Anne Fontaine

Pologne, décembre 1945 : Mathilde, jeune interne à la Croix-Rouge, est appelée dans un couvent catholique. Plusieurs nonnes, violées par des soldats russes, sont sur le point d'accoucher...

Ce fait d'hier questionne la folie de la guerre et la puissance de la foi avec un regard résolument moderne : cela pourrait être aujourd'hui dans un autre pays, pétri d'autres croyances. Cinéaste de la transgression *(Nettoyage à sec, Perfect Mothers)*, Anne Fontaine s'inspire d'une histoire vraie et tisse avec Pascal Bonitzer un script intense. *Les Innocentes* rend palpable le face-à-face d'une femme libre, médecin, communiste, et d'une congrégation de bénédictines vouées à Dieu et à l'isolement, confrontées à la barbarie, à la maternité, à une nécessaire ouverture au monde. S'y déploient avec élégance des décors épurés, un travail sur la couleur et les noirs et blancs, le tout baigné par une lumière douce et inquiétante signée de la très grande chef opératrice Caroline Champetier. Le film envoûte et emporte, jusqu'au final inattendu, humaniste, revigorant. **I.D.**

FRA-POL. 1 H 50. **AVEC** LOU DE LAÂGE, AGATA BUZEK, VINCENT MACAIGNE, AGATA KULESZA... **DISTRIBUTION** MARS FILMS.



★★ CHAIR DE POULE
de Rob Letterman

Trois lycéens et l'écrivain R.L. Stine affrontent les monstres sortis des pages des manuscrits des romans d'horreur pour ados *Chair de poule* qui ravagent leur petite ville. Quelle belle idée de départ. Jolie pirouette méta, qui promet du Amblin 2.0 : les tourments adolescents, l'étrangeté du voisinage, l'aventure banlieusarde, le *« monster of the week »*... Sur le papier, du moins. Si le résultat n'est pas aussi excitant que le laissent supposer ses prémices, cette relecture frénétique de la mythologie horrifique américaine reste un joli moment de fun grâce à des monstres très réussis (des nains de jardin maléfiques au design soigné). Et Jack Black est parfait, comme d'habitude. **SYLVESTRE PICARD**

USA. 1 H 44. **AVEC** JACK BLACK, ODEYA RUSH, DYLAN MINNETTE, AMY RYAN...**DISTRIBUTION** SONY.

critiques



★★★ EL CLAN
de Pablo Trapero

Argentine, début des *80s*. Histoire invraisemblable, mais vraie, d'une famille d'apparence ordinaire, auteure de kidnappings et d'assassinats.
De ce fait divers qui a marqué l'Argentine, Pablo Trapero tire une tragi-comédie à la mise en scène flamboyante (il n'a jamais autant utilisé le plan-séquence). Il filme une entreprise familiale diabolique soudée par une solidarité jusqu'au-boutiste, soumise à l'autorité du père et nourrie par l'incompréhensible passivité de la mère. Chez les Puccio, on dîne en affectant d'ignorer les cris d'une victime enfermée dans la cave – symbole d'une réalité ahurissante où enlèvements et meurtres perturbent à peine le train-train quotidien. Ce n'est pas tant l'organisation mafieuse et le sous-texte politique (nous sommes à la fin des années de plomb) qui intéressent le cinéaste, que la relation père-fils perverse entre Alejandro et son père (fabuleux Guillermo Francella) charismatique et démoniaque. Un film dérangeant qui interroge le libre-arbitre, doublé de l'étonnant portrait d'un monstre. **V.A.C.**

ARG. 1 H 48. **AVEC** GUILLERMO FRANCELLA, PETER LANZANI, LILI POPOVICH... **DISTRIBUTION** DIAPHAN DISTRIBUTION.



★★★★ HOMELAND – IRAK ANNÉE ZÉRO
d'Abbas Fahdel

Donner un visage à l'Irak, c'est l'objectif que s'est fixé Abbas Fahdel en filmant ses proches à Bagdad entre 2002 et 2003, avant et après l'invasion américaine. Le film (plus de cinq heures trente) dévoile un pays complexe, intime, surprenant, loin des clichés véhiculés par les journaux télévisés ou la propagande locale. Peu porté sur le spectaculaire, notamment dans la première partie consacrée à l'imminence de la guerre (où l'on se pose des questions comme : – Si les États-Unis attaquent demain, à quoi bon réviser mon examen ?), ce documentaire fleuve dégage pourtant une puissance tragique folle. Elle émane de son regard immersif, plein d'intelligence et d'empathie. **E.V.**

IRA. 2 H 40 / 2 H 54. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** NOUR.



★★ PEUR DE RIEN
de Danielle Arbid

À la fois autobiographique et fantasmé, ce long métrage qui retrace l'arrivée à Paris, dans les *90s*, d'une Libanaise de 18 ans venue faire ses études et découvrir la liberté, ne manque pas d'envergure. Mais à vouloir trop en faire, en multipliant les rencontres symboliques et les écarts entre choix politiques (de l'extrême-droite à l'extrême-gauche) cette fiction d'apprentissage tombe dans de trop nombreux écueils pour convaincre totalement. La ravissante débutante Manal Issa, au jeu parfois maladroit, fait ce qu'elle peut face à Paul Hamy ou Vincent Lacoste. Heureusement, Dominique Blanc, extraordinaire en charismatique professeur d'art, imprègne le film d'une force qui fait défaut le reste du temps. **I.D.**

FRA. 2 H 00. **AVEC** MANAL ISSA, VINCENT LACOSTE, PAUL HAMY, DOMINIQUE BLANC... **DISTRIBUTION** AD VITAM.

et aussi



★ À UNE HEURE INCERTAINE
POR. 1 H 15. **DE** CARLOS SABOGA. **AVEC** GRÉGOIRE LEPRINCE-RINGUET, JUDITH DAVIS, JOANA RIBEIRO... **DISTRIBUTION** ALFAMA FILMS.

Scénariste des *Mystères de Lisbonne*, Carlos Saboga filme ici le Portugal de 1942, où un inspecteur de police cache chez lui deux réfugiés français. Ce huis clos insiste sur la lueur des derniers désirs en temps de guerre, mais l'idée s'incarne trop froidement à l'écran. **D.L.**



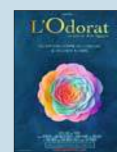
★★ FAUT SAVOIR SE CONTENTER DE BEAUCOUP
FRA. 1 H 20. **DE** JEAN-HENRY MEUNIER. **DISTRIBUTION** ENTRE2PRISES.

Ce *road-trip* farfelu de deux vieux révolutionnaires (Jean-Marc Rouillan et Noël Godin) à travers le monde militant ne provoquera peut-être pas Le Grand Soir. Cependant, sa galerie d'irréductibles idéalistes lui donne un charme assez unique. **MATHIAS AVERTY**



★★ ALASKA
ITA-FRA. 2 H 05. **DE** CLAUDIO CUPELLINI. **AVEC** ELIO GERMANO, ASTRID BERGÈS-FRISBEY, VALERIO BINASCO... **DISTRIBUTION** BELLISSIMA FILMS.

Créateur de la série télévisée *Gomorra*, Claudio Cupellini signe un premier film un peu maladroit. Ce récit d'une passion destructrice entre deux personnages gouvernés par leur violence frise en effet, parfois, la caricature (on est loin de l'intensité baroque de *37°2 le matin*), mais contient quelques beaux moments de pure mise en scène. Cupellini a manifestement du potentiel. Il lui reste à trouver un(e) bon(ne) scénariste. **C.N.**



★ L'ODORAT
CAN. 1 H 24. **DE** KIM NGUYEN. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** KANIBAL.

Un film qui se regarde... et se hume. Trente-cinq ans après John Waters et les pastilles à sniffer de *Polyester*, un dispositif électronique diffuse dans la salle des fragrances d'ambre gris ou de safran. Amusant, mais pas suffisant : ce documentaire sur notre rapport aux odeurs, visuellement bien plat et thématiquement confus, s'avère, hélas, assez banal. **B.A.**

PHOTOS DR



★★★ CRACHE CŒUR
de Julia Kowalski

Jozef, un ouvrier polonais, rénove la maison de Rose, une adolescente impulsive. Cette dernière tombe amoureuse de Roman, le fils que Jozef a abandonné il y a quinze ans.
Tempête sous un crâne de jeune fille frustrée. Quand elle ne pratique pas la flûte traversière au conservatoire, l'héroïne joue du pipeau : pour parvenir à ses fins, Rose n'hésite pas à lâcher quelques bobards. Elle a du désir (inassouvi) à revendre et un rapport tourmenté à sa famille : un besoin adolescent de révolte renvoyant illico au Maurice Pialat d'*À nos amours*, totem français du *coming of age movie* rugueux, que la cinéaste franco-polonaise prend soin d'esquiver dans ce premier long métrage. Au naturalisme brut de décoffrage attendu se substitue un geste fluide, élégant, tout en ellipses et en maîtrise. La composition précise des plans, associée à une B.O. électro obsessionnelle (une ligne de guitare et des synthétiseurs analogiques, dans la filiation des atmosphères horrifiques de John Carpenter), donne un effet de distance atemporel, accentué par les fringues *90s* et la photo automnale aux accents *70s*. Cela n'enraie en rien l'âpreté des relations et le bouillonnement sentimental à l'œuvre entre les personnages superbement incarnés par de jeunes acteurs. Au contraire : vectrice d'introspection et de tension, cette gangue formelle subtilement stylisée agit comme un couvercle maintenant ses eaux intérieures en ébullition. Électrisante découverte. **E.V.**

FRA. 1 H 20. **AVEC** LIV HENNEGUIER, YOANN ZIMMER, ANDRZEJ CHYRA... **DISTRIBUTION** ZOOTROPE.



★★★ CE SENTIMENT DE L'ÉTÉ
de Mikhaël Hers

C'est l'histoire d'une fille qui meurt beaucoup trop jeune, à 30 ans ; et du deuil de son petit copain et de sa sœur. Ça s'appelle *Ce sentiment de l'été,* mais on ne peut pas s'empêcher d'entendre « ce sentiment de l'était ». Mikhaël Hers parle du poids toujours trop lourd des souvenirs, traque ce moment indéfinissable où le deuil s'arrête enfin et où la vie reprend son cours. Cela pourrait presque être un double inversé d'*Oslo, 31 août* (même acteur, même spleen chic et éthéré, mais trajet contraire des ténèbres à la lumière). Infusé de références anglo-saxonnes, d'envies d'ailleurs (de Berlin à New York), le film ressemble à une *pop song* fragile, pas taillée pour les *charts* : léger, gracieux, sacrément entêtant. **F.F.**

FRA. 1 H 46. **AVEC** ANDERS DANIELSEN LIE, JUDITH CHEMLA… **DISTRIBUTION** PYRAMIDE.



★★★ UN JOUR AVEC, UN JOUR SANS
de Hong Sang-soo

Selon ses détracteurs, tous les films de Hong Sang-soo se ressemblent. Ses admirateurs, eux, préfèrent y voir une évolution lente et subtile. Le cinéaste coréen ne se pose pas toutes ces questions et poursuit son étude des comportements humains. Avec ce film, il s'invente un énième alter ego : Cheon-soo, réalisateur à succès qui s'éprend d'une jeune peintre. Le film répète la même rencontre deux fois de suite, avec le comportement de Cheon-soo comme seule variable. Beau parleur pendant une heure, il laisse ensuite s'exprimer ses sentiments. Plus optimiste que jamais, Hong Sang-soo livre une démonstration réjouissante des vertus de l'honnêteté dans la parade amoureuse. **H.B.**

COR. 2 H 01. **AVEC** JEONG JAE-YEONG, KIM MIN-HEE, YOON YEO-JEONG… **DISTRIBUTION** LES ACACIAS.



★★★ LA VACHE
de Mohamed Hamidi

Pour son deuxième long métrage après *Né quelque part* (2012), Mohamed Hamidi tisse à nouveau des ponts entre l'Algérie et la France dans cette comédie itinérante, naïve et revigorante. Paysan algérien, Fatah est moqué par les villageois pour son attachement à sa vache Jacqueline. Invité au salon de l'Agriculture à Paris, il débarque à Marseille et se met en route, à pied, pour la capitale. Face à Jamel Debbouze (irrésistible) et Lambert Wilson (impeccable), Fatsah Bouyahmed est formidable de simplicité et de drôlerie. Joliment écrit et riche d'idées originales, cette fable sur la dignité en forme de lumineux *road-movie* ne propose que des rencontres positives. Ça nous change ! **I.D.**

FRA-MAR. 1 H 31 **AVEC** FATSAH BOUYAHMED, LAMBERT WILSON, JAMEL DEBBOUZE… **DISTRIBUTION** PATHÉ.



★★ SLEEPING GIANT
d'Andrew Cividino

Trois garçons, une fille, une falaise, et beaucoup de possibilités de se jeter à l'eau – aux sens propre comme au figuré – dans ce *teen movie* tourné aux bords du lac Supérieur, au Canada. C'est un premier film sur les premières fois (émois amoureux, rites initiatiques et recherche de modèles virils) construit selon une succession d'instantanés « clippés » sur une musique entraînante. C'est vif, plutôt drôle, d'une séduisante légèreté. Au risque d'être trop superficiel ? C'est ce que semble se dire le réalisateur, qui ne tarde pas à charger la barque narrative d'un basculement forcément dramatique et le recours symbolique lourdaud à des insectes. Dommage. Reste un trio d'acteurs particulièrement attachants. **E.V.**

CAN. 1 H 29. **AVEC** JACKSON MARTIN, REECE MOFFETT, KATELYN MCKERRACHER, NICK SERINO… **DISTRIBUTION** KMBO.

et aussi



★ BEIRA-MAR OU L'ÂGE DES PREMIÈRES FOIS

BRE. 1 H 23. **DE** FILIPE MATZEMBACHER ET MARCIO REOLON. **AVEC** MATEUS ALMADA… **DISTRIBUTION** EPICENTRE FILMS.

Dans un Brésil aux tonalités blafardes, une amitié entre adolescents se transforme en romance. Une zone grise captée de manière trop scolaire (flou systématique, caméra à l'épaule) et trop attendue (cheveux bleus post-*La Vie d'Adèle* désignant l'altérité homosexuelle) pour susciter le trouble, malgré quelques scènes assez sensibles. **E.V.**



★★ L'HOMME QUI RÉPARE LES FEMMES

BEL-CONG-USA. 1 H 52. **DE** THIERRY MICHEL. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** JHR FILMS.

À l'est de la République démocratique du Congo, au Kivu, le docteur Mukwege guérit les âmes en recousant les corps violés, vandalisés des petites filles et des femmes, premières victimes des conflits. Maladroit par la forme, ce documentaire qui se place entre le portrait d'un saint et la dénonciation des ignominies guerrières, est cependant essentiel. **I.D.**



★ UN SOL FRÍO EN VERANO – UN SOLEIL FROID EN ÉTÉ

ESP-FRA. 1 H 00. **DE** MATHIEU GARI. **AVEC** PAULINA VELTINA, JÚLIA FERRÉ, ELI PIZ… **DISTRIBUTION** LES FILMS DE L'ENVERS.

Le voyage intérieur d'une jeune femme en vacances dans une villa andalouse, en 2048. Pensé comme un « drame psychologique contemplatif », pour reprendre l'expression du cinéaste, le film déconstruit tellement sa narration qu'il finit par s'égarer dans un délire *arty* davantage hermétique que troublant. **E.V.**



★★★ LA CHAMBRE D'EN FACE

DAN. 1 H 31. **DE** MICHAEL NOER. **AVEC** GHITA NORBY, SVEN WOLLTER, JEN BRENAA… **DISTRIBUTION** ASC DISTRIBUTION.

Après ses thrillers musclés *R* et *Northwest*, Michael Noer opère un virage inattendu avec cette romance dans une maison de retraite qui voit Lily, dont le mari est victime d'un AVC, s'éprendre d'un autre homme. Entre l'univers codifié, le découpage énergique et les dangers latents, pénétrer dans cette *Chambre d'en face* n'est finalement pas de tout repos. **H.B.**

PHOTOS DR

BRILLANT
PREMIÈRE

LA FORCE DE L'ÉVIDENCE
LE MONDE

UN FILM QUI DOIT ÊTRE VU DE TOUS
LE HUFFINGTON POST

UN REGARD LUCIDE SUR UN SUJET BRÛLANT
LE PARISIEN

MALIK **ZIDI** DIMITRI **STOROGE** FRANÇOIS **CIVIL** NASSIM **SI-AHMED** AHMED **DRAMÉ**

RADAR FILMS ET PRETTY PICTURES PRÉSENTENT

MADE IN FRANCE

UN FILM DE
NICOLAS BOUKHRIEF

SCÉNARIO & DIALOGUES **NICOLAS BOUKHRIEF ÉRIC BESNARD**
MUSIQUE ORIGINALE **ROB**

CANAL+ CINE+

MadeInFranceLeFilm



LE 29 JANVIER EN EXCLUSIVITÉ E-CINÉMA
SUR TOUTES LES PLATEFORMES VOD

CINE+ sélection PREMIERE TECHNIKART Le Parisien SENSCRITIQUE Skyrock.com



★★★ **NAHID**
d'Ida Panahandeh

Fraîchement divorcée, Nahid a obtenu, contre toute attente, la garde de son fils, à la condition qu'elle ne se remarie pas. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si l'enfant n'était pas aux portes de la délinquance et si Nahid n'était pas tombée amoureuse d'un autre homme.
Renforcée par le choix d'un sujet voisin, la présence répétée de Sareh Bayat au générique et le distributeur français commun, la proximité du premier long métrage d'Ida Panahandeh avec *Une Séparation* d'Asghar Farhadi n'est pas qu'une vue de l'esprit. Elle saute tellement aux yeux qu'il faut prendre du recul pour mesurer les différences entre les deux films qui forment une sorte de dyptique sur la condition de la femme iranienne – de l'épouse, plus précisément. *Nahid* pourrait ainsi être la suite directe d'*Une Séparation* : l'enfant a choisi de vivre avec sa mère (un rôle que ne jouait cependant pas Sareh Bayat dans le chef-d'œuvre de Farhadi), une nouvelle vie commence pour ces deux êtres fragilisés par les événements. Un garçon, plus jeune et ingérable, remplace la pré-adolescente sensible, et à l'ex-mari relativement sensé se substitue un être électrique, ancien drogué en phase balbutiante de réhabilitation. Mais contrairement à *Une Séparation*, qui recouvrait tout le spectre social, religieux et politique de l'Iran avec son intrigue à multiples tiroirs et ses nombreux personnages, chacun porteur d'une parole et d'une conviction, *Nahid* est entièrement focalisé sur l'héroïne dont le comportement et la dérive intime sont dictés par ses rapports tronqués aux autres. Elle se fâche avec son fils qui lui en veut de ne pas chercher à le comprendre ; elle attise la vengeance de son ex-mari par son mépris ; elle met en danger sa nouvelle histoire d'amour parce qu'elle finit par douter d'elle-même et des hommes. Nahid n'a de prise sur rien et c'est là que repose sa tragédie. Son sort étant dans les mains du patriarcat, elle s'enfonce dans une forme de déni, motivée par l'orgueil et une surestimation de sa capacité à maîtriser son destin. Au final, comme Farhadi, Ida Panahandeh ne condamne personne et clôt son beau film sur un plan d'ensemble énigmatique, shooté par une caméra de surveillance. Tout un symbole. **C.N.**

IRA. 1 H 45. **AVEC** SAREH BAYAT, PEJMAN BAZEGHI, NAVID MOHAMMADZADEH... **DISTRIBUTION** MEMENTO FILMS.

zoom

Memento pour le doublé ?
2011, *Une Séparation*, d'Asghar Farhadi, est un succès colossal. Près d'un million d'entrées pour ce film iranien tourné avec des inconnus. Du jamais-vu. C'est la confirmation du talent de Farhadi et du nez du distributeur Memento, spécialisé dans le cinéma indépendant pointu, qui va ensuite enchaîner les «coups» : *Le Passé, Frances Ha, Black Coal, Winter Sleep, Taxi Téhéran, Marguerite*... Sans oublier le magnifique *Ida* qui, coïncidence, est aussi le prénom de la nouvelle protégée de Memento. Ida Panahendeh, jeune réalisatrice de 36 ans issue du documentaire, représente sans doute l'avenir du cinéma iranien et un nouveau pari pour le distributeur français qui a pour habitude de dénicher et d'accompagner les talents du monde entier avec un sens du buzz bien rôdé. *Nahid* fera-t-il aussi bien qu'*Une Séparation* ? On prend les paris. **C.N.**

PHOTOS DR



★★★ PATTAYA
de Franck Gastambide

Un glandeur de banlieue accro à la musculation et à Vin Diesel entraîne son pote *fashion victim* et un nain musulman pratiquant à Pattaya, en Thaïlande, la ville de tous les vices. Pour participer à un tournoi d'arts martiaux organisé par le mystérieux Marocain et réservé aux nains...
Ce serait très réducteur de ramener *Pattaya* à un *Kaïra* réchauffé sauce thaïlandaise. Sortis du béton de Melun, ses héros restent dans l'univers parodique de Gastambide, à la fois familier et hallucinant. On regarde à la télé *Enquête abusive* et *L'Île des gros*. Les kaïras prennent Inch'allah Airlines où les stewards servent des kebabs... Pas donneur de leçon pour un baht, Franck Gastambide ne cherche, et ce dès l'ouverture (les gags sur la burqa), qu'à pousser le curseur « vannes hystériques » dans le rouge et ne le laisse presque jamais en sortir grâce à un art consommé de la surenchère psyché. Comme un *Very Bad Trip 2* sous acides – si, si, c'est possible. C'est tout simplement à pleurer de rire. **S.P.**

FRA. 1 H 37. **AVEC** FRANCK GASTAMBIDE, MALIK BENTHALA, RAMZY BEDIA... **DISTRIBUTION** GAUMONT.



★★★ L'HISTOIRE DU GÉANT TIMIDE
de Dagur Kari

Fusi, 43 ans, vit chez sa mère et joue encore aux petits soldats. Physiquement, ce grand garçon occupe facilement tout l'espace, mais Dagur Kari donne surtout à voir le vide qui l'entoure. Il le comble quand Fusi laisse entrer une femme dans sa vie pour la première fois. La tendresse du réalisateur de *Noi Albinoi* s'exprime ici par une approche patiente de la comédie romantique, pour ne pas effrayer son héros qui découvre la séduction. La romance s'avère cependant presque accessoire tant le portrait atypique de Fusi se suffit à lui-même. Cette montagne d'altruisme et de bienveillance mériterait un *spin-off* télévisé pour demeurer encore quelque temps dans nos vies. **H.B.**

ISL-DAN. 1 H 34. **AVEC** GUNNAR JÓNSSON, ILMUR KRISTJÁNSDÓTTIR, FRANZISKA UNA DAGSDÓTTIR... **DISTRIBUTION** : ARP SÉLECTION.



★★★ THE REVENANT
d'Alejandro González Iñárittu

L'Amérique des pionniers. Trappeur émérite, Hugh Glass est abandonné mourant dans la forêt après avoir été attaqué par un ours. Son fils métis et deux autres trappeurs le veillent. Un enchaînement de circonstances dramatiques, qui ranime son instinct de survie, va le pousser à la vengeance.

Après le faux plan-séquence unique *(Birdman)*, le *survival* ultime, l'expérience plastique la plus démente que vous verrez cette année. Chaque nouveau film d'Iñárittu convoque l'hyperbole, comme si le réalisateur mexicain se faisait un devoir de renverser la planète cinéma dès qu'il passe derrière la caméra. Et ça marche puisqu'il est encore une fois le favori des Oscars. D'emblée, le ton est donné : une attaque d'Indiens visant un camp de base de trappeurs, filmée en plan-séquence au plus près des chasseurs, donne le vertige. Le phénoménal combat qui suit contre un ours (tellement réaliste qu'il a valu à ses spécialistes en images de synthèse une nomination dans la catégorie meilleurs effets spéciaux) laisse groggy. Sale et amoché, bavant et éructant, Leonardo DiCaprio rampe dans la neige pour avoir son Oscar et atteindre ce traître de Tom Hardy, personnage moins manichéen qu'il n'y paraît. Mais on s'en fout, on est devant un véritable *survival* doublé d'un *revenge movie* bien crade comme on les aime. Frissons assurés, grand spectacle garanti. Il ne manque rien à *The Revenant*, sinon, peut-être, une conscience moins affichée de sa propre grandeur, par ailleurs indiscutable. **C.N.**

USA 2 H 36. **AVEC** LEONARDO DICAPRIO, TOM HARDY, DOMHNALL GLEESON... **DISTRIBUTION** 20TH CENTURY FOX.



★★ NO HOME MOVIE
de Chantal Akerman

Un film de Chantal Akerman ne peut pas être banal. Après son suicide fin 2015, *No Home Movie* referme, hélas, son œuvre. Son dernier film s'ouvre sur le plan fixe d'un arbre secoué par le vent, tandis qu'au loin des voitures rejoignent une ville d'Orient. Il se clôt sur la porte d'une chambre bruxelloise, derrière laquelle s'échappent des sanglots. Exigeant et minimaliste, tourné avec une petite caméra à l'image approximative et au son idoine, ce documentaire centré sur sa mère est un pêle-mêle. Il évoque la guerre et les pogroms, les mouvements du monde, la communication, la famille, la place de chacun, la féminité. Paroles et silences, non-dits et résurgences... On pense à *Jeanne Dielman*... Une vie de rien, si grande pourtant. **I.D.**

BEL-FRA 1 H 55. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** ZEUGMA FILMS.

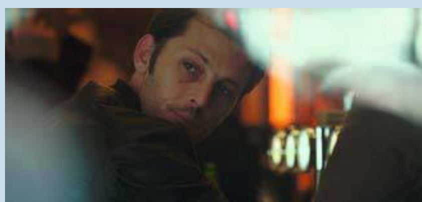


★★★ KAILI BLUES
de Gan Bi

Lauréat du prix du meilleur nouveau réalisateur à Locarno, Gan Bi, avec *Kaili Blues,* brouille les frontières entre rêve, réalité, espace et temps, en suivant le parcours d'un médecin, ex-taulard, qui prend la route pour retrouver un neveu, vendu par son demi-frère à un horloger. Mais peu importe le prétexte, puisque l'important est le voyage – mental autant que physique – de ce personnage, dont on partage le point de vue avant de connaître son passé, par fragments, un peu par hasard. La forme, fluide et d'une virtuosité discrète, évoque un flux de conscience plus ou moins onirique, commenté par un monologue intérieur surréaliste. Un vrai trip, à la fois dépaysant mais étrangement familier. **G.D.**

CHI 1 H 50. **AVEC** YONGZHONG CHEN, YUE GU, LINYAN LIU... **DISTRIBUTION** CAPRICCI.

PHOTOS DR



★ JE NE SUIS PAS UN SALAUD
d'Emmanuel Finkiel

Tout est dans le titre. C'est bien là le problème du film qui regarde un homme tomber sous l'angle réducteur de l'explication de texte – confinant au voyeurisme malsain. Soit Eddie, chômeur neurasthénique qui, après avoir été tabassé en voulant protéger une femme dans la rue, regagne l'estime de son épouse et trouve un job. Mais ses démons intérieurs le poussent à désigner Ahmed, un jeune homme irréprochable, comme responsable de son agression. Cette critique sociale sent le mauvais Boisset à plein nez, avec son anti-héros moralement dégueulasse que Finkiel s'échine à rendre sympathique (obligeant le valeureux Duvauchelle à surjouer la contrition), alors que tout le film le condamne par ailleurs. **C.N.**

FRA. 1 H 51. **AVEC** NICOLAS DUVAUCHELLE, MÉLANIE THIERRY, MARYNE CAYON... **DISTRIBUTION** BAC FILMS.



★★ LA FABULEUSE GILLY HOPKINS
de Stephen Herek

La craquante petite québécoise Sophie Nélisse (*La Voleuse de livres*) interprète une orpheline rebelle trimballée de foyer en foyer jusqu'à son arrivée chez l'originale Maime Trotter, interprétée par la débonnaire Kathy Bates. Bons sentiments, scènes d'apprivoisement progressif vues mille fois et seconds rôles gentiment loufoques sont au programme de ce conte de fées moderne un peu balourd. On lui sait néanmoins gré de ne pas trop verser dans l'opposition pauvres/riches que lui réservait un rebondissement attendu, développé avec le minimum de subtilité requis par Stephen Herek, qui parvient même de justesse à faire affleurer l'émotion. **C.N.**

USA. 1 H 39. **AVEC** SOPHIE NÉLISSE, KATHY BATES, GLENN CLOSE... **DISTRIBUTION** CHRYSALIS FILMS.

et aussi



★★ DANS MA TÊTE UN ROND POINT
ALG. 1 H 40. **DE** HASSEN FERHANI. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** LES FILMS DE L'ATALANTE.

Dans le plus grand abattoir d'Alger, bourreaux et animaux errent entre les carcasses et les espoirs brisés qui jonchent le sol. La métaphore filmée par Hassen Ferhani est puissante, dommage qu'elle ne soit pas filée jusqu'au bout. Les plans sont soignés mais leur monotonie, un brin forcée, plombe cette critique de l'immobilisme politique algérien. **M.A.**



★ LE SILENCE ET LA DOULEUR
FRA. 1 H 49. **DE** PATRICK SÉRAUDIE. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** DIRECTION HUMAINE DES RESSOURCES.

Le documentaire relate l'enquête sur le massacre de Tulle en 1944 perpétré par la deuxième division SS Das Reich. Un drame oublié par l'histoire que les survivants et les habitants de la ville évoquent à tour de rôle devant la caméra. Si leurs témoignages sont touchants et nécessaires, l'absence d'angle et de mise en scène rend l'ensemble laborieux et répétitif. **M.A.**



★★★ MERCI PATRON
de François Ruffin

À la manière d'un Michael Moore français, le journaliste François Ruffin se met en scène avec une bonne dose d'ironie pour dénoncer les fermetures d'usines opérées par Bernard Arnault, Pdg de LVMH (premier groupe de luxe mondial). Mais quand un couple de chômeurs nordistes – licenciés à la suite d'une délocalisation, criblés de dettes et devenant alors le sujet central du film –, demande de l'argent au célèbre milliardaire, le pamphlet se mue soudain en savoureux récit d'espionnage et d'infiltration et le suspense est digne de celui d'un thriller. Le réalisateur expose ses personnages au danger, mais prouve que le documentaire social, bien réel, peut s'assumer comme une savoureuse comédie de caractères. **D.L.**

FRA. 1 H 30. **DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION** JOUR2FÊTE.



★★★ TEMPÊTE
de Samuel Collardey

Marin pêcheur et père célibataire, Dom tente d'entretenir un rapport de complicité avec ses deux ados, dont il a la garde. Mais la grossesse malheureuse de sa fille, ajoutée aux difficultés qu'il rencontre pour acheter son propre bateau, va compliquer la donne. Renouant avec la méthode semi-documentaire de *L'Apprenti* (prix Louis Delluc 2008 du premier film), Samuel Collardey dirige un trio de comédiens non professionnels qui rejouent sous une forme scénarisée des évènements vécus par eux quelques années plus tôt. Aussi revigorant que l'environnement vendéen où il prend place, le portrait de ce père aimant, mais maladroit, se révèle époustouflant de naturel : de même que son personnage modifie progressivement ses projets pour redéfinir sa relation avec ses enfants, l'acteur Dominique Leborne – scotchant – semble accepter définitivement, par cette reconstitution cinématographique où s'invite aussi l'imprévu, ses responsabilités parentales. Mieux que des vies non vécues, *Tempête* donne ainsi à voir des vies doublement vécues. **D.L.**

FRA. 1 H 29. **AVEC** DOMINIQUE LEBORNE, MATTEO LEBORNE, MAILYS LEBORNE... **DISTRIBUTION** AD VITAM.

AVANTAGES ABONNÉS PREMIERE

Chaque mois, retrouvez nos offres réservées aux abonnés.
Pour tenter votre chance, envoyez-nous dès réception du magazine vos noms, adresse et numéro d'abonné (visible sur le film contenant le magazine) ainsi que le concours unique auquel vous souhaitez participer à l'adresse suivante : ***marketing@premiere.fr***



20x2 PLACES POUR LA PROJECTION DE **AMÉLIE POULAIN**
EN PRÉSENCE DE JEAN-PIERRE JEUNET* AU CINÉMA LES FAUVETTES À PARIS

18 FÉVRIER



20x2 PLACES POUR L'AVANT PREMIÈRE DE **NAHID**
EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE AU GAUMONT OPÉRA PREMIER

15 FÉVRIER

10x2 PLACES
POUR **ANOMALISA**

15 DVD
DE **SICARIO**

15 COFFRETS DVD
DE LA SAISON 1
DE **SHOW ME A HERO**

SI VOUS N'ÊTES PAS ENCORE ABONNÉ, RENDEZ-VOUS SUR PREMIERE.FR (RUBRIQUE «ABONNEZ-VOUS»)
POUR SOUSCRIRE À L'UNE DE NOS OFFRES ET BÉNÉFICIER DE NOMBREUX AVANTAGES CHAQUE MOIS

* SOUS RÉSERVE

critiques *nos étoiles*

★★★★ SUPER BIEN
★★★ BIEN
★★ ASSEZ BIEN
★ PAS BIEN
☆ PAS BIEN DU TOUT

	VANINA ARRIGHI DE CASANOVA	ISABELLE DANEL	GÉRARD DELORME	FRÉDÉRIC FOUBERT	GAËL GOLHEN	CHRISTOPHE NARBONNE	SYLVESTRE PICARD	**VOTRE NOTE**
ALASKA P. 94						★		
ALVIN ET LES CHIPMUNKS 4 P. 91		★						
ANOMALISA P. 90			★★★	★★★	★★★	★★★		
AVE, CÉSAR ! P. 86			★★★			★★★★		
CE SENTIMENT DE L'ÉTÉ P. 96		★★★		★★★				
CHAIR DE POULE P. 93							★★	
CHOCOLAT P. 88		★★				★★★		
CRACHE COEUR P. 95								
DIRTY PAPY P. 91				★★		★★		
EL CLAN P. 94	★★★	★★	★★★	★★★	★★★			
LA FABULEUSE GILLY HOPKINS P. 101						★		
FREE LOVE P. 92		★★						
LES INNOCENTES P. 93		★★★★				★★★		
JE NE SUIS PAS UN SALAUD P. 101		★★				★		
KAILI BLUES P. 100			★★★			★		
MAD LOVE IN NEW YORK P. 91		★★						
NAHID P. 98		★★★★				★★★		
PATTAYA P. 99		★★					★★★	
PEUR DE RIEN P. 94		★★						
PRÉJUDICE P. 88		★★				★★★		
STEVE JOBS P. 88	★★★★	★★★	★★	★★★★	★★★	★★★		
TEMPÊTE P. 101		★★★						
LA TERRE ET L'OMBRE P. 91						★		
LE TRÉSOR P. 92		★★★			★★★			
THE REVENANT P. 100			★★★	★★★	★★★	★★★	★★★	
LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE P. 92	★				★★★	★★★		
LA VACHE P. 96		★★★					★★	

Page réalisée par le service commercial du magazine Première

Our Love Is Unique
de Marionnaud

À l'occasion de la Saint-Valentin, *Marionnaud* lance une collection capsule, habillée de l'iconique motif marinière. La collection comprend la palette *Déclaration d'amour* composée de 8 ombres à paupières.
***Palette « Déclaration d'amour »*, 9,90 €**

Vernis Rose Romantique
de Yves Saint-Laurent

La laque couture permet de s'approprier et de toucher du doigt l'univers de la couture avec les couleurs emblématiques d'*Yves Saint Laurent*. La couleur pour exprimer son état d'esprit, révéler son style et sa féminité.
***Vernis*, 23,50 €**

Rouge d'Armani
de Giorgio Armani

Le Rouge d'Armani, au fini satiné, est devenu un incontournable du maquillage. Utilisé chaque jour par les make-up artists du monde entier, ce rouge couture a conquis les femmes les plus exigeantes.
***Rouge à lèvres*, 33,60 €**



Juicy Shaker
de Lancôme

Après *Juicy Tubes*, la révolution maquillage des années 2000, *Lancôme* imagine *Juicy Shaker*, un agitateur conçu pour secouer avec malice et bonne humeur les codes du make-up grâce à son cocktail d'innovations.
***Huile à lèvres bi-phasée infusion couleur*, 24 €**

Instax Mini 8
de Fujifilm

Avec son design soigné, l'*Instax Mini 8* est un grand séducteur! Son mode de prise de vue optimisé permet un parfait cadrage tandis que le nouveau mode «High Key» propose des images dans une ambiance lumineuse et douce.
***Appareil photo instantané Instax Mini 8*, 79,90 €**

Flower By Kenzo L'Élixir
de Kenzo

Un pouvoir envoûtant se cache sous le rouge délicat des pétales du coquelicot. Addictive, captivante, raffinée, d'une rare intensité, une fragrance à l'image de ces pétales pourpres.
***Eau de parfum*, 30 ml, 62,50 €**



replay

le home guide dvd blu-ray vod séries



LE PACK DES LOUPS



PHOTO LUMINOR

Le cinéma leur a sauvé la vie : six frères ont été enfermés par leurs parents dans un appartement du Lower East Side, à Manhattan. Ils ont survécu en reproduisant les films qu'ils voyaient en boucle. Un documentaire incroyable, mais vrai.



On reconnaît les meilleurs documentaires à deux caractéristiques. D'abord et avant tout, il faut un bon sujet, généralement du genre « plus fort que la fiction ». De là, avec un peu de chance et beaucoup de travail, la caméra est appelée à enregistrer des faits inattendus, ce qui se traduit pour le spectateur par l'impression de découvrir une vérité en temps réel. C'était le cas de *The Thin Blue Line*, dans lequel le réalisateur Errol Morris reprenait à zéro une enquête bâclée par la police et finissait par découvrir le vrai coupable d'un meurtre.

Il y a un peu de ces deux éléments dans *The Wolfpack*, le premier long métrage documentaire réalisé par Crystal Moselle. À commencer par le sujet, l'incroyable histoire de la famille Angulo fondée par un musicien contrarié, d'origine péruvienne, et son épouse américaine, ex-hippie du Midwest séduite par sa philosophie libertarienne. Ensemble, ils ont eu six garçons et une fille qu'ils ont confinés dans leur logement social new-yorkais. Allergiques à ce qu'ils appellent « la socialisation », ils ont scolarisé leurs enfants à domicile, ne les autorisant à quitter le giron familial que sous haute surveillance et à de très rares occasions. À ce stade, l'histoire rappelle le documentaire *Surfwise* (Doug Pray, 2007) qui racontait comment un patriarche avait décidé de parcourir le monde en camping-car à l'écart de la société avec sa femme et ses neuf enfants pour vivre une vie « saine » à base de nature, de sexe et surtout de surf. Ses enfants sont devenus champions de surf, et n'ont pas trop souffert de la privation d'une éducation « normale ». On pense aussi à *Bad Boy Bubby* (1993) dans lequel Rolf De Heer imaginait le parcours d'un candide subitement lâché dans la société après avoir été enfermé par sa mère abusive jusqu'à l'âge adulte.

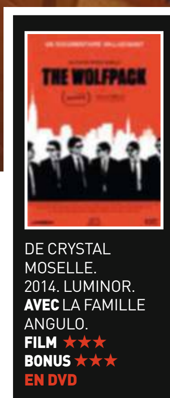
CINEMA PARADISO

L'intérêt fascinant de *The Wolfpack* réside dans l'incroyable imagination dont ont fait preuve les six frères pour conserver leur santé mentale. Alors que leurs parents les coupaient de la réalité extérieure, ils avaient toute liberté pour voir



autant de DVD qu'ils voulaient, sans discrimination. Lorsqu'un film leur plaisait, ils en transcrivaient les dialogues, qu'ils apprenaient afin de recréer les scènes, en bricolant leurs propres costumes et accessoires, à partir de matériel de récupération. Assez naturellement, les choix des frères se sont portés sur des films de gangsters ou de fraternités. *Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction*, *The Dark Knight*, *Blue Velvet* ou encore *Fighter* figurent parmi les favoris qu'ils ont « suédé » copieusement. Avec le recul, c'est probablement ce recours à la fiction comme substitut de la réalité qui a préservé la raison de ces garçons en stimulant leurs capacités intellectuelles, techniques et artistiques.

PHOTOS LUMINOR



DE CRYSTAL MOSELLE.
2014. LUMINOR.
AVEC LA FAMILLE ANGULO.
FILM ★★★
BONUS ★★★
EN DVD

La réalisatrice Crystal Moselle les a rencontrés à l'occasion d'une de leurs rares excursions. Intriguée par leur apparence et leur comportement collectif (qui lui a inspiré le titre du film, *wolfpack* désignant une meute de loups), elle les a abordés, a sympathisé avec eux, appris leur histoire et trouvé que celle-ci ferait un bon sujet de documentaire. Après avoir obtenu leur autorisation de les filmer chez eux, elle a passé les cinq années suivantes à les suivre. À cette époque, ils venaient de prendre leurs distances d'avec l'autorité paternelle, et commençaient à s'ouvrir au monde.
Crystal Moselle a pu les accompagner dans cet apprentissage progressif de la vie à l'extérieur. Inséparables, ils découvrent la nature en voyant frémir des épis dans un terrain vague (« On dirait de la 3D ! »), et s'extasient sur la dimension des arbres. À Coney Island, ils foulent pour la première fois la plage en hésitant à quitter leurs costards noirs. Leur candeur est non feinte, mais ces instants sont rares et sans suite. On aurait aimé en voir un peu plus, et c'est, sans aucun doute, le principal défaut du film.
Les moments les plus forts concernent les rapports conflictuels avec le père, visible à différentes époques sur des vidéos domestiques. Tel un gourou de secte, il embrasse ses enfants sur la bouche, mais les plus jeunes font la grimace dès qu'il a le dos tourné. La mère a toujours observé une attitude ambiguë, parce qu'elle savait que quelque chose n'allait pas, mais n'osait pas s'opposer au chef de famille. Parfois, les enfants sortaient sous haute surveillance six fois dans l'année, parfois pas du tout. Jusqu'au moment où l'aîné, vers l'âge de 20 ans, a fini par se rebeller, entraînant ses frères et laissant le père à sa bouteille. Depuis, la fratrie a gardé du père une piètre opinion, alors qu'ils sont toujours très proches de leur mère et de leur sœur.
Découvert à Sundance l'année dernière, *The Wolfpack* a suscité la stupéfaction dans les différents festivals où il a été présenté, et si jamais il lui manquait un élément, c'était une annexe répondant à la question : *« Que sont-ils devenus ? »*
Ce supplément existe sur le DVD, accompagné de nombreux autres bonus. D'abord, il y a des interviews des différents intervenants, à commencer par les frères Angulo. Quelques années après avoir été « découverts », ils paraissent posés, intelligents et équilibrés, parfaitement adaptés à la vie normale, même s'ils n'ont renoncé ni à leur identité (la moitié d'entre eux ont conservé leurs cheveux très longs), ni surtout à leur passion pour le cinéma. L'un réalise des films, un autre est chef-opérateur, et les autres frères contribuent à différents niveaux de la production.

« Le recours à la fiction comme substitut de la réalité a préservé la raison de ces garçons. »

La pièce de résistance est un documentaire réalisé à l'occasion de leur voyage à Los Angeles. Outre la traditionnelle visite touristique des lieux de tournage (la maison des *Griffes de la nuit*, celle de *Halloween*…), les Angulo ont l'occasion de rencontrer David O. Russell, pour lequel l'aîné fait une imitation hilarante de Christian Bale dans *Fighter*. Mais le plus émouvant vient de William Friedkin, qui les reçoit chez lui, sincèrement épaté par leur histoire et par la puissance créatrice que le cinéma leur a inspiré, lui rappelant sa propre jeunesse. William Friedkin les félicite pour leurs courts métrages (qui figurent sur le DVD ainsi que les making of), et les encourage en leur affirmant que leur amour et leur foi pour les films sont des qualités rares et irremplaçables. On ne pouvait pas rêver meilleur parrainage. **GÉRARD DELORME**

débrief

LIFE ON MARS

Plus gros succès au box-office de Ridley Scott, *Seul sur Mars* est adapté du best-seller surprise d'Andy Weir, un jeune auteur passionné de science encore plus que d'écriture. Entretien.

PREMIÈRE : Imaginiez–vous, en écrivant votre livre, qu'il serait adapté au cinéma ?
ANDY WEIR : Sérieusement non. J'écrivais les chapitres au fur et à mesure pour les poster gratuitement sur mon site. Je n'imaginais même pas qu'il deviendrait si populaire. Et surtout pas que Ridley Scott le porterait à l'écran.

Vous représentez le renouveau d'une forme de SF scientifiquement exacte. Comment expliquez-vous le regain d'intérêt pour ce genre ?
La science-fiction a toujours été là, mais c'est vrai que le succès de *Seul sur Mars* a révélé un vide : personne n'écrivait plus de *hard* SF, celle qui s'appuie sur la vraie science. Le genre s'est longtemps limité à la description de futurs dystopiques, comme dans *Hunger Games* (2012) ou *Divergente* (2014). Pourquoi pas, mais si on ne fait pas partie du public ciblé par ces romans, on passe à côté. Actuellement, on voit resurgir une attention particulière pour la science dans tous les domaines : l'environnement, l'espace, la médecine. Et cet intérêt s'étend aussi à la SF.

Jusqu'à quel point le scénario était-il fidèle au livre ?
Presque tout a été couvert avec exactitude, mais en contractant beaucoup, pour éviter d'aboutir à un film de cinq heures. Si j'avais dû le faire, j'aurais coupé les mêmes éléments. Je remercie Drew Goddard pour son script que Ridley a adapté à la lettre. Il croit en la division du travail. S'il fait des changements, c'est dans un but purement visuel. Et Matt Damon a parfaitement défini le personnage, il est comme je l'avais imaginé.



Vous sentez-vous proche de ce personnage ?
Il me ressemble beaucoup. Je me suis inspiré de mes propres traits de caractère pour l'écrire ; il possède d'ailleurs la plupart de mes qualités, mais aucun de mes défauts, et il est meilleur que moi là où je suis bon. Il a plus de ressources, mais n'a pas mes peurs ni mes névroses. Je crois qu'il est ce que j'aimerais devenir.

Selon les estimations, envoyer quelqu'un sur Mars coûterait 100 milliards de dollars. Pourquoi cela n'est-il pas encore arrivé ?
Précisément parce que cela coûterait 100 milliards de dollars ! Le gouvernement a probablement d'autres priorités. Avec un tel budget, on peut nourrir et loger tous les sans-abri en Amérique ou envoyer six astronautes sur Mars. Si un jour on arrive à envoyer une mission sur Mars, ce sera le résultat d'une coopération internationale, mais ça n'arrivera pas avant qu'on réduise les coûts du voyage spatial. Mais on n'en est pas loin.

Vous pensiez à *Alien* au moment de l'écriture ? Votre histoire a en commun avec *Le 8e Passager* le thème du voyage dans l'espace. Mais *Seul sur Mars* est beaucoup plus optimiste...
Je n'y ai jamais pensé pendant l'écriture. En revanche, j'avais en tête *Apollo 13*, un de mes films préférés. C'est vrai que j'ai écrit un livre optimiste. C'est un trait de mon caractère : je n'ai pas d'inquiétude sur l'avenir de l'humanité. Nous sommes une espèce pleine de ressources et nous pouvons encore accomplir de grandes choses. **INTERVIEW G.D.**



DE RIDLEY SCOTT. 2015. FOX.
AVEC MATT DAMON, JESSICA CHASTAIN, JEFF DANIELS...
FILM ★★★
BONUS ★★
EN BLU RAY ET DVD.

PHOTOS TWENTIETH CENTURY FOX



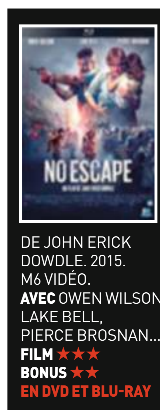
Le thriller, qui raconte comment un père de famille survit à une attaque terroriste, ne se regarde plus de la même manière après les attentats du 13-Novembre.

NO ESCAPE, AVANT ET APRÈS

Sorti l'été dernier, *No Escape* est passé un peu inaperçu, alors que son intensité le distingue du lot habituel des thrillers de saison, et le rapproche du genre de film d'action robuste comme Bruce Willis en tournait couramment dans les années 90. On y suit Owen Wilson, qui débarque avec sa famille dans un pays indéterminé d'Asie du Sud-Est, espérant trouver un nouveau départ en travaillant pour le compte d'une multinationale. Hélas, le jour même, un soulèvement populaire généré par les abus du gouvernement, complice avec la compagnie même qui emploie Wilson, met le pays à feu et à sang. Des groupes armés entreprennent alors de massacrer tous les Blancs résidant dans le pays et, en particulier, les représentants de la multinationale tant haïe.
L'essentiel se trouve dans l'action, mise en scène avec une efficacité spectaculaire : Owen Wilson passe son temps à échapper à la mort, handicapé par une famille récalcitrante qu'il traîne comme un boulet, mais aidé aux moments opportuns par un ancien barbouze (Pierce Brosnan, dans son meilleur rôle depuis longtemps).

JEU DE MIROIR

Malgré le contexte exotique et résolument fictif, certaines situations présentent une troublante similitude avec les événements parisiens du 13 novembre 2015 : le bruit des armes automatiques, le contact avec les assaillants, les tentatives de leur échapper en montant dans les étages… La vision du film prend, aujourd'hui, une dimension nouvelle. Il y a vraiment un avant et un après. Le cinéma est familier de ce genre de fiction prémonitoire. C'est même le métier des scénaristes d'imaginer des événements plausibles, soit pour exploiter une peur, soit pour prévenir, préparer et avertir des conséquences éventuelles. C'était le cas du film d'Edward Zwick *Couvre-feu*, sorti trois ans avant le 11 septembre 2001, qui décrivait ce qui se passait après qu'une vague d'attentats frappait New York. Avec une acuité troublante, il prévenait des possibles effets liberticides résultant des mesures gouvernementales. Après le 11-Septembre, le film paraissait plus puissant, mais plus potentiellement traumatisant aussi. *No Escape* ne prétend pas aux mêmes ambitions que *Couvre-feu*. Il joue sur le registre plus viscéral du thriller qui exalte l'esprit de survie et exploite les peurs. De ce point de vue, *No Escape* peut provoquer un certain malaise, selon le degré de sensibilité des spectateurs. Il suffit d'être prévenu. **G.D.**



DE JOHN ERICK DOWDLE. 2015.
M6 VIDÉO.
AVEC OWEN WILSON, LAKE BELL, PIERCE BROSNAN…
FILM ★★★
BONUS ★★
EN DVD ET BLU-RAY

PHOTOS M6 VIDÉO. DR

RICKI AND THE FLASH

Disponible en DVD et Blu-ray™. Et sur fnacPLAY



LA FNAC AIME



fnac



PREMIERE

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

rétro

POLICE SPÉCIALE

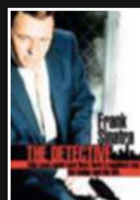
Un des plus beaux films de Frank Sinatra. Un des plus beaux polars de la fin des *60s*. Et l'ancêtre de John McClane. *Le Détective* ressort dans un sublime Blu-ray.



À l'origine, c'est Mark Robson qui devait adapter le roman de Roderick Thorp. Mais Frank Sinatra qui s'était violemment opposé à Robson sur le plateau de *L'Express du colonel Von Ryan* le fait remplacer au pied levé par l'un de ses auteurs fétiches, spécialiste des séries B nerveuses, Gordon Douglas. Dès l'ouverture, la mutilation et le meurtre d'un homosexuel plongent le héros dans les tourments d'une société en pleine mutation. On est en 1967, le monde bouge, les flics vieillissants et le cinéma doivent évoluer avec lui. La police corrompue n'exerce plus son pouvoir que sur des pauvres types sans défense. En bas de l'échelle : brutalité et répression. En haut : lâcheté et compromission. Le film surprend par l'amertume de ce constat et par son réalisme. Le réalisateur se confronte à la solitude de personnages qui annoncent l'anti-héroïsme des années 70. Le montage *cut* (belle scène de suicide filmée en caméra subjective), la photo blafarde et sans ombre isolent les hommes, leurs désirs sexuels, et les dépeignent comme des êtres aliénés par une société faussement libérale. Nourri d'un spleen existentiel, Gordon Douglas travaille des sujets rarement abordés par le cinéma américain de cette époque, radiographiant la culture gay (dix ans avant *Cruising*), donnant le beau rôle à Sinatra, génial, et le mauvais au flic homophobe et violent (Robert Duvall).

DIE HARDER

Au centre, il y a donc le fabuleux portrait de Joe Leland – l'un des plus beaux rôles de flic du cinéma. Joué avec un lyrisme distant et une délicatesse solaire par The Voice, Leland est le pincement de cœur d'un New York déjanté et malade. Il picole, il est en instance de divorce, il est désorienté par le mouvement hippie libre et décomplexé, il se défend comme il peut avec des vannes *laid back*. Tout cela vous rappelle quelqu'un ? Normal, Leland est bel et bien l'ancêtre de John McClane, *Piège de cristal* étant une (lointaine) adaptation de la suite du *Détective* écrite à la fin des *70s* par Roderick Thorp. Intitulé *Nothing Lasts Forever*, le roman racontait comment Leland tentait de contrer une prise d'otages dans un immeuble, la nuit du 24 décembre… Il suffit de comparer *Le Détective* et *Piège de cristal* pour constater à quel point le film de Gordon Douglas a nourri celui de John McTiernan. Les problèmes conjugaux des deux flics sont identiques, le marcel de McClane est porté pour la première fois par l'un des personnages du film, la fête donnée par la femme de Leland renvoie à la party de la Nakatomi Corporation et l'incapacité du héros à communiquer ses sentiments est du McClane pur jus… En théorie, Frank Sinatra aurait dû reprendre le costume usé de Leland dans *Nothing Lasts Forever – Piège de cristal*. Mais Ol'Blue Eyes refusa le rôle. **GAËL GOLHEN**



DE GORDON DOUGLAS. 1968. TWILIGHT TIME. **AVEC** FRANK SINATRA, JACQUELINE BISSET, ROBERT DUVALL, LEE REMICK…
FILM ★★★★
BONUS ★★★
EN BLU-RAY

PHOTOS DR

LA MAUVAISE RÉPUTATION

Après avoirs mis les *haters* du Net en surchauffe au moment de sa sortie ciné, *Les Nouvelles Aventures d'Aladin* déboule en DVD auréolé d'une réputation catastrophique malgré ses 4 millions et demi d'entrées. Hypothèse saugrenue : et si c'était beaucoup moins nul que la rumeur ne le dit ?

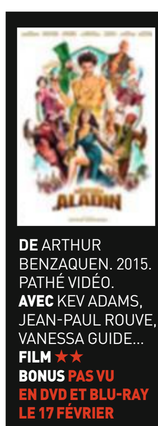


bilan

Moyenne sur IMDb 3,5/10, 3,3 chez SensCritique, 2,2/5 pour les internautes d'Allociné : le cyber-bulletin de notes des *Nouvelles Aventures d'Aladin* le conduit illico dans les limbes du cinéma nanardo-franchouille, là où cohabitent de sacrées boules puantes aux fortunes diverses comme *Cinéman, Jet Set 2, Les Seigneurs* ou *Les Bronzés 3.* La différence entre celui-là et ses compagnons de cachots, c'est qu'il ne pue jamais l'opportunisme rance et l'incompétence manifeste et n'érige pas le mépris des masses comme seule ligne de conduite. C'est au contraire une sympathique couillonnade à la mode de chez nous, très empreinte de la personnalité un peu déviante et très schizo de ses auteurs, Daive Cohen, au script, et Arthur Bezaquen, à la réalisation et en second couteau chuintant. Le premier est un vieux routier de l'écriture télé et des sitcoms cathodiques bien calibrées pour la ménagère. C'est, par ailleurs, un immense érudit de la pop culture US, capable de vous réciter de mémoire tout l'épisode du resto chinois de *Seinfeld.* Le second est le propriétaire de deux salles de sport *so trendy* dans lesquelles le Tout-Paris vient faire travailler ses abdos fessiers. Pourtant depuis qu'il est tombé sur *This Is Spinal Tap* à 16 ans, il n'a jamais cessé de se rêver en auteur/acteur comique de premier plan.

MORT DE RIRE

Les deux ont commis ensemble les trois saisons de la sitcom artisanale *Zak*, diffusée sur OCS, un faux doc sur un chanteur mégalo et bas du front, rempli de vrais vannes scato/absurdes qui poussaient assez loin le curseur du trash cathodique. Outre leur goût pour le caca et le *nonsense*, un gage de qualité, les deux ont donc surtout en commun un destin pépère qu'ils ont voulu conjointement faire dévier à l'approche de la quarantaine, comme pour se prouver qu'on était jamais trop vieux pour ces conneries. Le succès public d'*Aladin* raconte en creux qu'ils ont réussi leur coup : ils pèsent désormais dans l'industrie du divertissement local sans avoir eu à renier leur identité. Même à l'intérieur du cadre d'un film pour mômes, les deux ont accouché d'un objet post-*ZAZ*, aussi régressif que gentiment transgressif, dans lequel on n'hésite pas à péter dans des flûtes pour mieux grimper à la corde en ayant les mains libres. Consternant dans sa veine parodique (les blagues à coup de « Machin, je suis ton père » ne sont-elles pas proscrites depuis au moins 1986 ?), le film fait, en revanche, feu de tout de bois lorsqu'il s'agit de mettre en valeur son cast (Judor et Rouve sont tordants, le jeunot William Lebghil est une vraie révélation, Kev Adams leur passe très bien les plats à tous, sans jamais rien vampiriser) ou de s'aventurer dans le *slapstick* dégénéré. Il règne surtout ici un vrai « bon esprit » qui incite à la détente, une fièvre potache qui contamine tout le film et lui permet de court-circuiter son destin de bal costumé entre comiques télé venus payer leurs impôts. Laissez vos tomates dans le bac à légumes, sûr que vous allez vous marrer. **FRANÇOIS GRELET**



DE ARTHUR BENZAQUEN. 2015. PATHÉ VIDÉO.
AVEC KEV ADAMS, JEAN-PAUL ROUVE, VANESSA GUIDE...
FILM ★★
BONUS PAS VU
EN DVD ET BLU-RAY LE 17 FÉVRIER

PHOTOS DR





THE PROGRAM

Comme le dit le producteur Tim Bevan, *The Program* est « un thriller construit comme un film de braquage ». On y voit comment Lance Armstrong a entrepris de s'approprier par effraction le maillot jaune en s'attaquant à l'institution du Tour de France avec la complicité d'une bande organisée. À force de mensonges, d'intimidation et de corruption, il a fait illusion pendant quelques années avant d'être démasqué par un journaliste. À travers le portrait de ce tricheur obsessionnel, incarné avec un grain de folie par Ben Foster, Stephen Frears dénonce aussi l'idéologie délirante du succès à tout prix. **G.D.**

DE STEPHEN FREARS. **AVEC** BEN FOSTER, CHRIS O'DOWD, JESSE PLEMONS… STUDIOCANAL **FILM** ★★★ **BONUS** ★★ **EN DVD ET BLU-RAY**



SICARIO

En découvrant la bombe *Sicario* au dernier Festival de Cannes, on pensait que son onde de choc se ferait encore sentir plusieurs mois plus tard, au moment des Oscars.
Il semblerait qu'on se soit trompé : le film n'a reçu en tout et pour tout que trois (petites) nominations. Mais l'édition Blu-ray tombe à point nommé pour nous prouver qu'on n'avait pas complètement halluciné : le narco-thriller de Denis Villeneuve est toujours aussi suffocant de beauté. On peut le ranger tout en haut de l'étagère, à côté des meilleurs Friedkin, des meilleurs Peckinpah, des meilleurs Michael Mann. Et on en reparle dans dix ans. **F.F.**

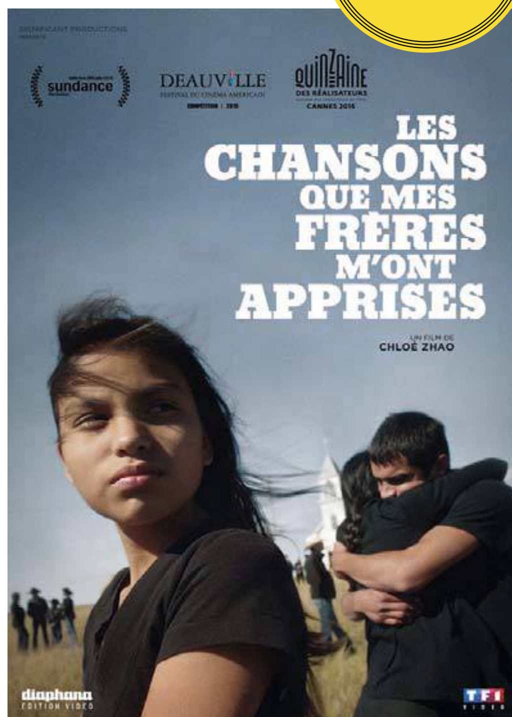
DE DENIS VILLENEUVE. 2015.
AVEC EMILY BLUNT, BENICIO DEL TORO, JOSH BROLIN… METROPOLITAN.
FILM ★★★★ **BONUS** ★★★
EN DVD ET BLU-RAY LE 8 FÉVRIER



YOUTH

Plus gros succès en France du cinéaste italien, *Youth* n'en a pas moins été considéré comme mineur. À la deuxième vision pourtant, la maturité et la profondeur de cette ballade explosent le vernis tape-à-l'œil et suscitent des émotions nouvelles. On est bouleversé par la complexité de la relation du personnage de Michael Caine à la mémoire de sa femme, par la pureté du sentiment artistique de celui de Paul Dano, ou encore par l'optimisme du cinéaste imaginant un avenir à la vieillesse. Le trop court making-of qui accompagne l'édition est à peu près aussi léché que le film. **V.A.C.**

DE PAOLO SORRENTINO. 2015.
AVEC MICHAEL CAINE, HARVEY KEITEL, PAUL DANO… PATHÉ.
FILM ★★★★ **BONUS** ★★★
EN DVD ET BLU-RAY



LES CHANSONS QUE MES FRÈRES M'ONT APPRISES

Tailler la route vers des lendemains meilleurs ? Ou rester croupir dans ce bled pourri ? L'inconnue Chloé Zhao remet sur le métier un thème éternel de la fiction US à travers le portrait sensible d'un jeune ado amérindien qui étouffe dans une réserve du Dakota. Elle n'échappe pas à quelques clichés malickiens, mais on est toujours heureux d'entendre une nouvelle voix dans un cinéma indépendant américain à l'agonie. En bonus, la réalisatrice raconte comment sa jeunesse globe-trotter l'a aidé à mieux comprendre les habitants de Pine Ridge, pour qui les traditions ont fini par devenir une prison. **F.F.**

DE CHLOÉ ZHAO. 2015. **AVEC** JOHN REDDY, JASHAUN ST. JOHN… DIAPHANA.
FILM ★★★ **BONUS** ★★★ **EN DVD**



LA BELLE SAISON

Très fidèle radiographie de la France pompidolienne des champs et de la ville sur fond de libération de la femme, *La Belle Saison* brille par la photographie de Jeanne Lapoirie inspirée par l'impressionnisme et sa lecture joyeuse et sensuelle du monde. Catherine Corsini évoque Manet et Renoir. Des photos de tournage révélant l'équipe en train d'attendre patiemment le soleil illustrent cette envie de lumière qui renvoie aussi au cinéma des années 1970 et à ses élans libertaires. Un film « à la manière de » habité par une belle conviction et deux actrices en état de grâce. **C.N.**

DE CATHERINE CORSINI. 2015. **AVEC** CÉCILE DE FRANCE, IZÏA HIGELIN, NOÉMIE LVOVSKY… PYRAMIDE. **FILM** ★★★ **BONUS** ★★★ **EN DVD**

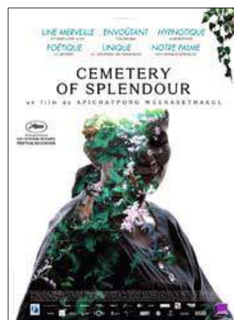
PHOTOS DR



DHEEPAN

Greffe audacieuse et presque expérimentale entre drame social, comédie du remariage et *vigilante movie*, le dernier Audiard aura eu un drôle de destin, entre son triomphe à Cannes et ses résultats timides au box-office. Dans une chouette interview en bonus, le réalisateur et son scénariste Noé Debré reviennent sur le happy-end controversé du film et élèvent le débat : « Ils font griller des saucisses dans le jardin d'un pavillon de banlieue. Si vous trouvez ce rêve démesuré, ça signifie peut-être qu'on a réussi à vous faire épouser le point de vue de nos personnages. » **F.F.**

DE JACQUES AUDIARD. 2015. **AVEC** JESUTHASAN ANTONYTHASAN, KALIEASWARI SRINIVASAN, CLAUDINE WINASITHAMBY… UGC.
FILM ★★★ **BONUS** ★★
EN DVD ET BLU-RAY



CEMETARY OF SPLENDOUR

Des soldats atteints d'une mystérieuse maladie du sommeil, une visiteuse empathique, des légendes ancestrales qui ressurgissent : le cinéaste lie le passé et le présent, fait surgir l'invisible dans le réel, et produit sur le spectateur un effet bienfaisant comme après une séance de méditation. Ce film devrait être remboursé par la Sécurité sociale, même s'il invite à rester lucide. Dans l'entretien publié en bonus du DVD, le cinéaste thaïlandais précise: « Je partage mes pensées en utilisant l'humour comme vecteur, même si la peur et la tristesse sont les véritables forces motrices de ce film. » **G.D.**

DE APITCHATPONG WEERASETHAKUL. 2015. **AVEC** JENJIRA PONGPAS, BANLOP LOMNOI, JARINPATTRA RUEANGRAM… PYRAMIDE.
FILM : ★★★ **BONUS :** ★★★ **EN DVD**



JERUZALEM

Entre *Cloverfield* et *World War Z*, ce film d'apocalypse israélien ne prétend rien inventer, mais son économie et son inventivité méritent un coup d'œil. Ici, le procédé du *found footage* reprend vie avec une idée qui se tient : le personnage principal, une Américaine qui s'apprête à partir en vacances en Israël, se voit offrir une paire de Google Glass, que la nécessité l'oblige à porter en permanence. Alimenté par quelques intéressants rebondissements générés par les fonctions intégrées à l'écran (reconnaissance faciale, informations Wikipédia…), le film tient en haleine jusqu'à un plan final mémorable. **G.D.**

DE DORON ET YOAV PAZ. 2015. **AVEC** YAEL GROBGLAS, YON TUMARKIN, DANIELLE JADELYN… M6. **FILM** ★★★ **BONUS SANS EN VOD**

Dans *Ni le ciel ni la terre* qui sort le 3 février chez Diaphana, Clément Cogitore parle de la nécessité de raconter des histoires, même au cœur des guerres. S'il puise ses sources principalement dans la littérature, il cite quand même quelques films qui l'ont inspiré.

la dvdthèque de… CLÉMENT COGITORE





LES AILES DU DÉSIR
DE WIM WENDERS (ARTE)

« Je le vois régulièrement, une fois par an. Il agit sur moi comme un philtre magique. Entre les images de Henri Alekan, les poèmes de Peter Handke, les voix de Bruno Ganz et Peter Falk, l'alchimie ne s'épuise jamais. La façon dont le film s'est écrit en même temps qu'il se tournait est très libre et poétique. Il faut une grande confiance pour se laisser surprendre et avancer dans l'inconnu. »





AGUIRRE LA COLÈRE DE DIEU/ L'INTÉGRALE
WERNER HERZOG (POTEMKINE)

« C'est en considérant l'œuvre complète de Werner Herzog, récemment éditée en DVD, qu'on se rend compte de la force de son cinéma. Qu'il fasse de la télé, du documentaire ou du cinéma, la force de sa vision est intacte quelle que soit l'économie. J'avais en tête ses premiers longs quand je filmais, pour sa façon très romanesque de tourner un film à l'autre bout du monde en lumière naturelle, caméra à l'épaule, tout en intégrant les populations locales. »





STALKER
D'ANDREI TARKOVSKI (POTEMKINE)

« Un de mes autres films de chevet, pour sa manière de cerner un territoire, de lui donner des propriétés magiques et de confronter des hommes à ce paysage-là. Et au-delà du surnaturel et du magique, il pose la question du sacré et de l'invisible. En termes de sens, c'est le film duquel je me sens le plus proche dans ce que j'ai essayé de raconter avec *Ni le ciel ni la terre.* »





LES CARABINIERS
DE JEAN LUC GODARD (OPENING)

« Sous le regard ironique de Godard, le guerrier est un crétin analphabète, criminel de guerre, voleur, pillard, violeur, qui, par le biais de la fiction et de la mythologie, se voit d'un coup comme un chevalier et un héros guerrier. Une sorte de farce noire et mordante, à peine un film de guerre, tourné en deux semaines pour rien dans la campagne française, avec une liberté et une énergie impressionnantes. »





LA LIGNE ROUGE
DE TERRENCE MALICK (FOX/FPE)

« Le seul film de guerre qui fasse partie de mes DVD de chevet. Contrairement à l'approche habituelle qui accumule les scènes de bataille et les hiérarchise en fonction de leur brutalité ou de leur caractère spectaculaire, Malick déstructure le récit et les attentes du spectateur. On ne sait jamais s'il y aura bataille ni quand. Le récit métaphysique montre la ruine propagée par l'homme dans cette jungle qui est à la fois horreur et beauté. » **GÉRARD DELORME**



Mieux que *Les 4 Fantastiques*, plus fort que *Pixels*, *True Detective 2* fut ce vilain furoncle qu'on a regardé pousser sur le visage de la pop culture en 2015. « Un ratage intégral », « une déception quatre tonnes plombée par sa propre importance », « trop d'ennui, trop de personnages, trop d'intrigues qui ne mènent nulle part »... L'échec sans appel imputé au créateur star (et scénariste unique) Nic Pizzolatto donna lieu à un torrent de détestation collective. Aussi vite que la saison 1 avait été portée aux nues, la seconde fut prise en grippe pour oser une direction différente, et même quatre directions différentes. Elle payait pour ses propres péchés (notamment l'inanité de ses trois premiers épisodes), autant que pour ceux de sa glorieuse aînée : la lenteur, la pesanteur mystique, la tête de chien battu des protagonistes, la prétention littéraire des dialogues... Bref, le style Pizzolatto. Une partie de ce que les gens avaient adoré dans la série jouait désormais contre elle. L'affront était total. La vexation, intime. Un cas particulièrement étrange de conditionnement télévisuel, où la dialectique amour-haine s'accompagne d'une certaine résistance au changement.

L.A. CONFIDENTIAL

Contrairement à des anthologies comme *American Horror Story* ou *Fargo*, qui travaillent chaque saison le même angle « de genre » avec un *cast* différent, *True Detective* formule ici la promesse de remettre bravement son titre en jeu en explorant d'autres nuances de noir. Le mois dernier, en voulant absoudre son poulain, Michael Lombardo, chef de la programmation de HBO, est venu enfoncer le dernier clou dans le cercueil de *TD 2*. Il a reconnu que tout était de sa faute, que la pression inhumaine exercée sur Pizzolatto pour livrer une seconde fournée en 2015 était à l'origine du fiasco. En termes de condamnation pure et simple, on fait difficilement mieux que le patron de la chaîne lui-même. Affaire classée, donc ?
Surtout pas. Ce qu'il faudrait, c'est prendre du recul, tenter un autre point de vue, faire preuve de patience et d'humilité, à l'image de cette incroyable salve de décoctions *classic noir*, pétrie d'amour pour les maîtres du genre, délibérément conçue comme l'antithèse de la saison 1. Adieu le dispositif de l'enquête partagée entre deux époques. Adieu le duo de flics existentiel, les ruminations postmodernes sur le temps, ou la volonté affichée de l'auteur de nager la brasse libre à quelques coudées au-dessus de la mêlée... Place

PHOTOS WARNER. DR.



LE GRAND NULLE-PART

Huit épisodes qui donnent de leur sang et de leur amour à la mythologie « noir » de Los Angeles, parmi les plus détestés de l'histoire de la télévision. Y'a-t-il une injustice *True Detective 2* ?

à la fresque méandreuse sur Los Angeles et ses environs, aux flics damnés depuis longtemps, aux politiciens véreux, aux chirurgiens *freaky*, aux ex-hippies illuminés, à la plainte inaudible de victimes oubliées, enterrés par l'avarice et les projets immobiliers (la construction d'un monorail). Place à l'hommage direct à tout un pan de l'esthétique *L.A. Noir*, qui va de *Chinatown* à James Ellroy en passant par Lew Archer et Philip Marlowe. Mais un hommage habité, lynchien (parfois littéralement), hanté par la beauté des fantômes qui cognent aux murs des protagonistes. Bien sûr, le rythme est bancal, le tableau penche d'un côté, et on admet que conseiller de tenir jusqu'au quatrième épisode, pour une série qui en compte huit, n'est pas très vendeur. Mais les acteurs plongent dans des extrêmes qu'ils n'ont jamais connus (Colin Farrell et Rachel McAdams, somptueux). Les personnages, même les plus affectés (les gangsters aristos joués par Vince Vaughn et Kelly Reilly), s'inscrivent au panthéon du genre. Et, pour la première fois, la série ne se contente pas d'annoncer crânement ses morceaux de bravoure ; elle les fait. Le *gunfight* en pleine rue, l'orgie secrète en immersion et la confrontation au petit matin entre Vince Vaughn et Colin Farrell (dite « scène de la cuisine ») figurent au podium des plus grands moments télé 2015… Si vous n'avez ne serait-ce qu'un dixième de l'amour que porte Nic Pizzolatto au roman noir, vous vous devez de (re)voir *True Detective 2*.

BENJAMIN ROZOVAS

***True Detective*, saison 2, de Nic Pizzolatto, avec Colin Farrell, Rachel McAdams… En DVD et Blu-ray (Warner).**

et aussi



VINYL

Égaré dans un New York *seventies* et babylonien, un patron de maisons de disques voit son monde vaciller au moment où le punk et le hip-hop tambourinent à sa porte. Martin Scorsese réalise, Mick Jagger produit, Terence « Soprano » Winter scénarise. On n'a vu que le pilote du nouveau mastodonte d'HBO au moment d'écrire ces lignes : c'est un (très bon) *Scorsese movie* miniature, électrisant, autocitationnel au dernier degré, qui compile et malaxe une bande-son démentielle. Comme un petit frère du *Loup de Wall Street*, mais sans cynisme ni misanthropie. Un autel dressé au culte du rock. Reste une inconnue : à quoi va bien pouvoir ressembler la série sans Marty aux manettes ? **F.F.**

Sur OCS à partir 15 février.



BARON NOIR

Dans un contexte électoral tendu, un élu local entre en guerre contre son mentor qui, une fois devenu président de la République, l'a renié pour ne pas être mêlé à une affaire de corruption. Avant *Marseille* (sur la concurrente Netflix), Canal+ dégaine *Baron noir*, fiction politique française qui reconnaît ses inspirations américaines *(House of Cards)* et revendique un entre-deux. Emmenée par Kad Merad, Niels Arestrup et Anna Mouglalis, la série, malgré quelques lourdeurs, est suffisamment efficace dans ses premiers épisodes, largement infusés d'actualité, pour donner envie d'aller plus loin. **J.B.**

Sur Canal+.



TREPALIUM

Série d'anticipation francophone très attendue, *Trepalium* séduit par son ambition et son pitch glaçant (dans une société ravagée par le chômage, le gouvernement a dressé un mur qui sépare les actifs du reste de la population, marginalisée). Visuellement, la série mise sur un design rétro futuriste et une direction photo adéquate pour pallier le manque de moyens (franchement visible dans les plans d'ensemble). Mais à l'arrivée, le commentaire politique et social s'avère bien plus passionnant que l'intrigue principale (la trajectoire commune d'un actif et d'une « zonarde ») qui loupe trop de pistes prometteuses. **J.B.**

Sur Arte.

Commandez les numéros cultes de PREMIERE



N° 441
novembre 2013



N° 446
avril 2014



N° 449/450
juil-août 2014**



N° 451
septembre 2014



N° 457
mars 2015



N° 459
mai 2015



N° 460
juin 2015



N° 461/462
juil-août 2015**



N° 463
septembre 2015



N° 464
octobre 2015



N° 465
novembre 2015



N° 466-467
décembre-janvier 2016



BON DE COMMANDE

A découper ou recopier sur papier libre et à renvoyer sous enveloppe affranchie à :
Première - VPC - 19 rue de l'Industrie - BP 90053 - 67402 ILLKIRCH CEDEX

PREVPC

☑ OUI, je commande le(s) numéro(s) suivant(s) : ....

Au prix de 4,50 €* par numéro simple pour la France métropolitaine, soit .... numéros x 4,50 € = ... €

Au prix de 5,90 €* par numéro double** pour la France métropolitaine, soit .... numéros x 5,90 € = ... €

Total de ma commande :
Total anciens numéros simples .... €
+ Total anciens numéros doubles .... €
= .... €

Je règle par :

❒ Chèque bancaire à l'ordre de **Première**

❒ Carte bancaire N° |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Date de validité |_|_|_|_|

Cryptogramme |_|_|_| (les trois derniers chiffres au dos de votre carte bancaire dans le cadre signature)

Date et signature obligatoires

❒ Mlle ❒ Mme ❒ M.

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

Ville : .... Code postal : |_|_|_|_|_|

Pays : ....

Date de naissance jour |_|_| mois |_|_| année |_|_|_|_|

Téléphone : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| Port. : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

E-mail : ....

(❒ j'accepte que mon e-mail soit transmis à des partenaires)

6 fév.

À travers une grande rétrospective sur la carrière hors normes et boulimique de **Gérard Depardieu**, la Cinémathèque française prend le pari de réunir les fans de Blier, Veber, Duras et Truffaut dans la même pièce. 50 films programmés. On se lève tous pour Gégé. Du 6 janvier au 27 février à Paris. (www.cinematheque.fr)

2 fév.

Le Festival Travelling propose cette année d'arpenter la ville de Séoul à travers une sélection de films sud-coréens plus cultes les uns que les autres (***Suneung***, *The Host, La vierge mise à nu par ses prétendants...*). Des séances jeune public seront également organisées en parallèle de rencontres sur les mutations numériques. Du 2 au 9 février à Rennes. (www.clairobscur.info)

3 fév.

FEMMES FEMMES

Les **16e Journées cinématographiques dionysiennes** s'appliqueront à décortiquer l'histoire de la censure au cinéma. Au programme : 94 longs métrages plus ou moins recommandables, des classiques analysés et une Nuit du porno interdite pour les moins chastes des cinéphiles. Du 3 au 9 février à Saint-Denis. (www.lecranstdenis.org/dionysiennes/jcd/)

5 fév.

Depuis trente-trois ans, le Festival international du Premier Film d'Annonay met en compétition de nouveaux cinéastes. Au programme cette année, des drames venus du monde entier comme ***Sleeping Giant***, *3 000 Nuits* ou encore *Melbourne*. Du 5 au 15 février. (www.annonaypremierfilm.org)

11 fév.

#Berlinale

Meryl Streep sera la présidente du Jury de la 66e édition de la Berlinale qui s'ouvrira par la projection d'*Ave, César !* des frères Coen. La compétition de longs et de courts métrages de standing sera doublée d'un hommage à la carrière de **Michael Ballhaus**, le grand chef opérateur de *Gangs of New York, les Affranchis* et *Dracula*. Du 11 au 21 février 2016 à Berlin. (www.berlinale.de)

15 fév.

La cinéaste engagée Ida Panahandeh viendra présenter **Nahid,** au Gaumont Opéra Premier, à 20 heures, son film bouleversant qui questionne le statut des femmes en Iran. Un coup de cœur partagé par la rédaction.

18 fév.

Quand **Amélie Poulain** va au cinéma, elle aime « se retourner dans le noir pour contempler le visage des spectateurs ». Parions qu'elle s'en donne à cœur joie lors de ce 4e rendez-vous du Première Cinéma Club qui vous invite à revoir le chef-d'œuvre de Jean-Pierre Jeunet, présenté par son équipe au cinéma des Fauvettes.

26 fév.

Triomphant à Cannes et dans les salles, le cinéma français se retrouve pour sa grande fête annuelle au théâtre du Châtelet, le 26 février. *Belles Familles, la Loi du marché, Mustang, Dheepan, Marguerite...* avec des films pareils, la compétition risque d'être serrée. Malins ceux qui peuvent prédire le film qui succèdera à *Timbuktu*, lors de la **41e cérémonie des César.**

28 fév.

Cette 88e cérémonie des Oscars pourrait être la bonne pour Leonardo DiCaprio, l'éternel oublié de l'Académie. Nommé pour sa prestation hallucinée et bestiale dans ***The Revenant*** *d'Alejandro Gonzáles Iñárritu*, il affrontera Eddie Redmayne et Matt Damon, aussi dans la course pour la statuette du meilleur acteur. Et avec *Mad Max*, en embuscade, cette soirée devrait se révéler passionnante. *What a Lovely Night !* **MATHIAS AVERTY**

MICHEL GALABRU
(1922–2016)

« Comment ne pas répéter tout ce qu'on a déjà dit ? Sur l'homme, l'acteur, sa carrière, son génie. Peut-être en vous confiant mon sentiment qu'avec lui, ce n'est pas seulement cet homme qui disparaît, exceptionnel, ni cet acteur hors du commun, mais un monde. Le monde des comédiens. »

PHILIPPE CAUBÈRE, ACTEUR, AUTEUR, METTEUR EN SCÈNE

(Extrait de son discours lu aux obsèques du comédien dont on peut retrouver l'intégralité sur le site Premiere.fr)

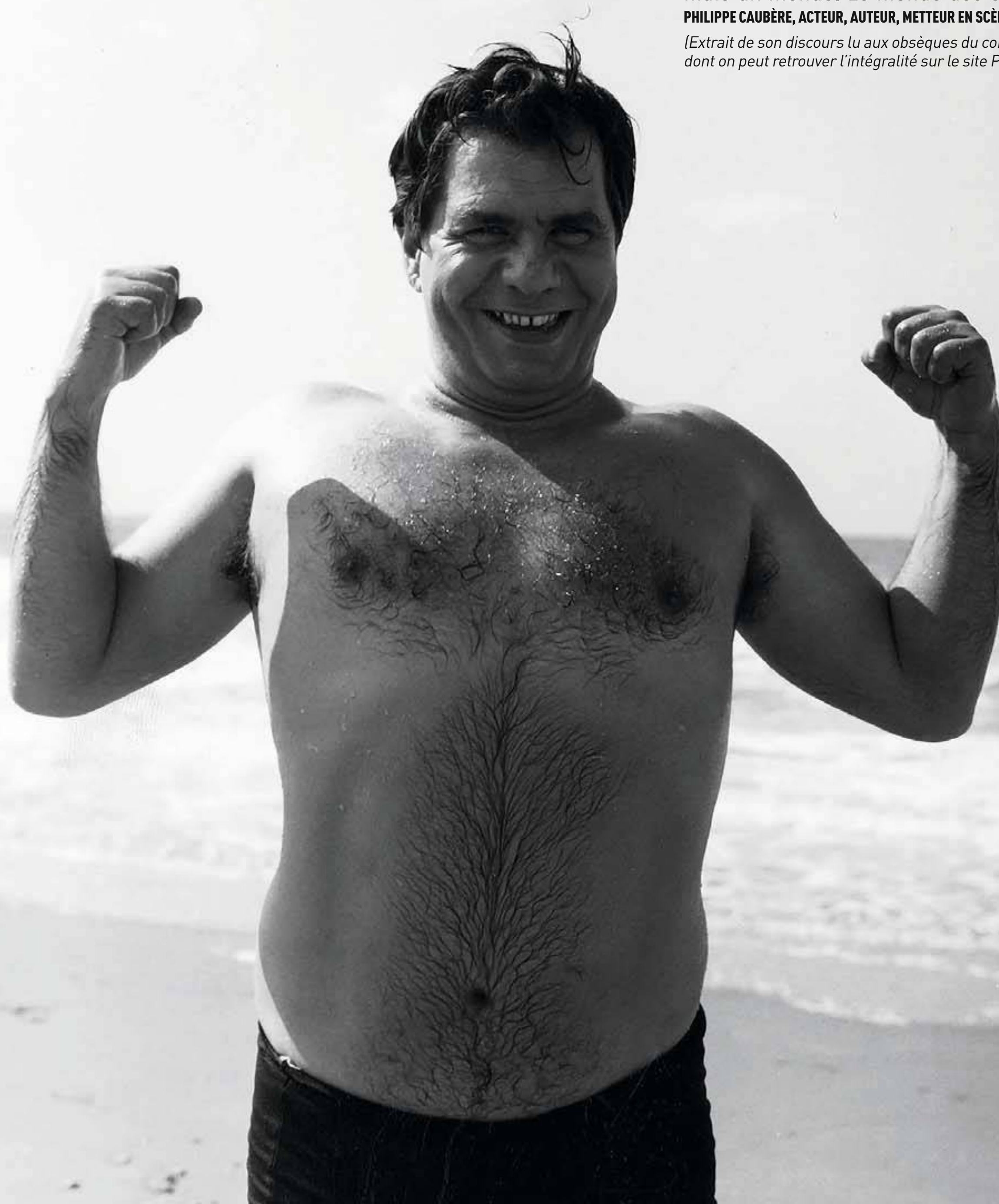


PHOTO DR.



LE TOUT-EN-UN HP ENVY CURVED

Une expérience exceptionnelle



Écran incurvé de 86,3 cm (34 pouces) de diagonale

Ce tout-en-un ne manquera pas de vous en mettre plein les yeux grâce à son écran haute résolution QHD+[1].



Un design iconique

Sa conception s'inspire des lignes et des courbes de l'architecture moderne.

BANG & OLUFSEN

Le système audio de pointe Bang & Olufsen transforme votre ordinateur et donne vie à vos divertissements.

 [1] Des contenus Quad Full HD sont nécessaires pour obtenir des images Quad haute définition.